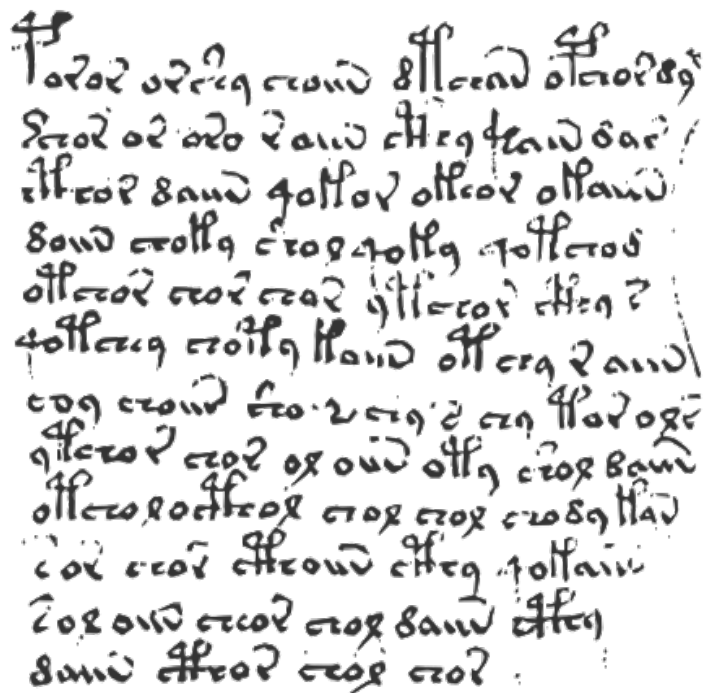


Cédric Citharel

D'ici là

Mémoire de Master 2 Littérature Correspondance Édition
sous la direction de Michael Rinn



The image shows a block of text written in a dense, cursive, and somewhat illegible script, possibly representing a historical manuscript or a stylized form of a language. The text is arranged in approximately 12 lines, with a decorative initial 'P' at the beginning of the first line. The characters are highly stylized and interconnected, making them difficult to decipher. The overall appearance is that of a medieval or early modern manuscript.

ROMAN

Université de Bretagne Occidentale
Faculté de Lettres et Sciences humaines Victor Segalen
Juillet 2019

Première de couverture :

Extrait du *Manuscrit de Voynich* par l'Université de Yale
General Collection, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University
<https://brbl-dl.library.yale.edu/vufind/Record/3519597>

D'ici là

Cédric Citharel

D'ici là

Mémoire de Master 2 Littérature Correspondance Édition
sous la direction de Michael Rinn

ROMAN

Université de Bretagne Occidentale
Faculté de Lettres et Sciences humaines Victor Segalen
Juillet 2019

Chapitre I

Elle referma le dossier puis entortilla doucement le ruban de tissu autour de l'agrafe métallique sertie sur le renfort épais et brillant de la pochette en plastique neuve.

... tracé sur le vélin à l'encre de Chine, un message posé sur l'oreiller : « À mon pitoyable frère ».

La juge n'avait plus qu'à attendre, attendre que la police fasse son travail, tout en espérant que des preuves ou des faisceaux d'indices refassent surface grâce à un fonctionnaire zélé, fonctionnaire plus chanceux, mieux inspiré, ou suffisamment expérimenté pour sentir ce qui peut faire avancer l'enquête, pour deviner de quoi l'instruction a besoin.

Pitoyable frère. L'expression résonna comme un lointain écho. Pendant l'enquête préliminaire, les termes avaient suffisamment accroché aux oreilles de l'officier de police pour se retrouver entre guillemets sur ce rapport qui reposait maintenant dans les mains de la chambre de l'instruction, *pitoyable frère* souligné au crayon à papier, avec l'inscription *Rimbaud* griffonnée d'une écriture malhabile dans la marge.

Code de procédure pénale — Article 74-1

Lorsque la disparition d'un mineur ou d'un majeur protégé vient d'intervenir ou d'être constatée, les officiers de police judiciaire [...] peuvent, sur instructions du procureur de la République, procéder aux actes prévus [...] aux fins de découvrir la personne disparue. À l'issue d'un délai de huit jours à compter des instructions de ce magistrat, ces investigations peuvent se poursuivre dans les formes de l'enquête préliminaire.

Le procureur de la République peut également requérir l'ouverture d'une information pour recherche des causes de la disparition.

Les dispositions du présent article sont également applicables en cas de disparition d'un majeur présentant un caractère inquiétant ou suspect eu égard aux circonstances, à l'âge de l'intéressé ou à son état de santé.

Le poids de l'incompréhension... le vide du questionnement qui n'aboutit nulle part... Au-dessus du bureau en palissandre des Indes, les doigts tremblants de la magistrate décrochèrent le combiné téléphonique et composèrent le numéro du secrétariat.

– Madame la juge ?

La voix bredouillante, timide, venait d'une toute jeune employée. Au moins, elle n'appelait pas la juge par son prénom. Le dernier secrétaire à ce poste se contentait de lire ce qui s'affichait sur l'écran de son téléphone à chaque appel. Ne pas entendre *Sandra Renaud* ? prononcé avec le ton et la voix monocorde d'un huissier ou d'un notaire rassura la magistrate.

– Je vous appelle au sujet du dossier *Corentin Lambert* que j'ai reçu ce matin.

– Oui madame la juge ?

Des bruits étouffés de touches de clavier laissèrent deviner que la secrétaire cherchait des informations dans sa base de données. Sandra l'interrompit sans ménagements.

– Vous savez si les mentions au crayon à papier étaient déjà présentes quand on l'a reçu ?

En regardant le nom du poète, *Rimbaud* avec un *m* dont la troisième jambe plongeait sous le trait qui le soulignait, la juge patienta quelques secondes, puis :

– Non madame.

– Non... elles n'étaient pas présentes ?

– Non, je ne sais pas... ou plutôt, je n'en ai pas remarqué. Mais s'il n'y en a que quelques-unes, j'ai très bien pu ne pas les voir.

La magistrate décida de ne pas insister. Seul le nom du poète avait été rajouté. Peut-être l'œuvre d'un collègue soucieux de faire avancer l'enquête ou d'étaler sa culture. Elle remercia la secrétaire et raccrocha, tenta de se souvenir si Rimbaud mentionnait un *pitoyable frère* dans l'un de ses poèmes, n'y parvint pas. Elle devrait attendre la suite de l'enquête de police pour aller plus loin. Les investigations sur le terrain fourniraient une liste de proches à interroger, pour peu que tout ne soit pas résolu avec le seul traçage des opérations bancaires ou la géolocalisation d'un téléphone portable... même si la procédure pour accéder à ces données risquait de s'avérer complexe. Au pire, elle pourrait lancer un appel à témoins, sans oublier la possibilité d'une escapade personnelle, une fugue sur le tard, toujours envisageable dans le cadre d'une disparition d'adulte. La juge rouvrit le dossier. Elle n'aurait pas le temps de tout relire, mais elle avait la certitude d'être passée à côté de quelque chose.

Attendu l'absence d'antécédents et l'aspect à la fois inhabituel et surprenant de la disparition du dénommé Corentin Lambert, aujourd'hui datée de douze jours à compter de la déclaration déposée par l'un de ses proches, il a été décidé que cette disparition présentait un caractère inquiétant et justifiait l'ouverture d'une information judiciaire. Cette dernière est confiée à la chambre de l'instruction par le procureur de la République.

Corentin Lambert avait maintenant disparu depuis plus de quinze jours. Le courrier du ministère public restait sur le dessus du dossier, bien en évidence. En le relisant, Sandra chercha ce qui pouvait justifier la décision du bureau du procureur. De mémoire, elle n'avait trouvé que de très vagues allusions à l'inquiétude de sa famille et de ses proches au sein de toutes les pièces fournies. Optimiste, elle imagina des relevés bancaires mentionnant le paiement d'une croisière de deux semaines dans les mers du Sud ou une géolocalisation aboutissant chez une hypothétique maîtresse, rêvant d'une affaire vite bouclée, rondement menée. Après ces quelques secondes d'égarement, elle se retrouva dans un monde moins rutilant, un monde où les enquêtes de terrain apportent toujours leur lot de surprises, où le doute est partout. Si on en croit les parents fâchés, les adolescents mythomanes, les collègues envieux ou les voisins prêts à colporter les plus folles rumeurs, tout le monde a une bonne raison de quitter son domicile sans prévenir. Et pourtant, sur les milliers de disparitions d'adultes mentionnées chaque année, seules quelques poignées justifient une véritable enquête.

Elle referma le dossier.

Disparition 190.41.972

Disparition. Tant que ce mot ne désignerait qu'une absence, le mystère resterait entier. Sandra glissa la pochette sur l'étagère de son armoire réservée aux informations judiciaires en cours. Bon an mal an, la largeur du meuble suffisait à contenir le flux des enquêtes et des instructions, avec même quelques centimètres de marge. Au fil du temps, les non-lieux ou les mises en examen céderaient la place à de nouvelles procédures, à de nouvelles victimes, à de nouveaux questionnements. Et tout finirait par être élucidé. Légalement parlant, la loi a toujours le dernier mot. Un peu étourdie, Sandra prit un dossier au hasard. La pâleur de la pochette lui laissait deviner qu'il était resté là trop longtemps. La tranche avait pris le soleil jusqu'à se décolorer. Elle soupira profondément en s'installant derrière son bureau. Puis elle trouva sur le dessus de la pile le courrier du procureur, et juste en dessous, la dernière procédure en date ; ensuite tout se déroulait dans l'ordre chronologique depuis le début de l'affaire. Sandra triait tous ses dossiers de la sorte. Elle aurait voulu pouvoir les relire régulièrement. À défaut d'en avoir le temps, elle n'avait plus qu'à se montrer efficace.

Chapitre II

La porte poussée par le neveu du disparu s'est ouverte en grinçant. Le geste était raide, mécanique. L'homme a repris son souffle après avoir monté les trois étages de ce petit immeuble du centre-ville sans ascenseur et à la limite de l'insalubrité. L'humidité avait fait se décoller le papier peint dans le hall d'entrée et des traces de moisissures courraient sur les plafonds au-dessus des boîtes aux lettres. Sur le palier, il y a eu un moment d'hésitation gênant. L'officier de police judiciaire, Claude, restait en retrait. La perquisition avait été autorisée par un juge d'instruction, mais cela ne suffisait pas à dissiper une vague sensation de malaise. Difficile de se sentir à sa place quand on entre chez des gens à leur insu, surtout quand ces derniers ne sont soupçonnés de rien d'autre que de s'être évaporés dans la nature, anéantis. On pénètre chez quelqu'un qui n'est coupable de rien, même pas suspect, ni témoin assisté, ni mis en examen. On accède à ce qu'il a amoncelé durant toutes ses années d'existence. Sa vie apparaît comme un grand catalogue d'objets manufacturés, parfois précieux, souvent ridicules, jamais anodins.

Une odeur de renfermé stagnait dans l'appartement. Les volets étaient restés fermés. Ça n'ira pas en s'arrangeant. Claude avait déjà repéré les lieux au cours de l'enquête préliminaire, mais ne se souvenait pas des effluves de poussière rance, suffocants. Son passage avait été bref, à peine suffisant pour s'assurer de l'absence de Corentin Lambert. Le neveu a allumé la lumière sans avoir à chercher l'interrupteur. Il connaissait bien les lieux. Il était venu souvent. Il reviendra peut-être. Il n'était pas prévu de poser des scellés sur la porte.

Code de procédure pénale — Article 76

Les perquisitions [...] ne peuvent être effectuées sans l'assentiment exprès de la personne chez laquelle l'opération a lieu.

Lors de son premier passage, déjà en présence du neveu (un seul témoin suffit pourvu qu'il ne pose pas trop de questions), Claude avait craint de tomber sur un *pourri*, un type qu'on a retrouvé chez lui, dans son lit ou sur ses toilettes, laissé à l'abandon jusqu'à ce qu'un ami ou parent s'en inquiète, ou que les voisins se plaignent de l'odeur. Jeune ou vieux, homme ou femme, on n'oublie jamais son premier pourri.

Code de procédure pénale — Article 96

Si la perquisition a lieu dans un domicile autre que celui de la personne mise en examen, la personne chez laquelle elle doit s'effectuer est invitée à y assister. Si cette personne est absente ou refuse d'y assister, la perquisition a lieu en présence de deux de ses parents ou alliés présents sur les lieux, ou à défaut, en présence de deux témoins.

Le concierge est resté debout dans le couloir en tortillant ses mains comme deux petits bibelots inutiles, à regretter d'être venu ; ou alors il était intimidé. La plupart des gens hésitent quand on leur propose d'assister à une perquisition. Peut-être ont-ils peur de tomber sur quelque chose qui les surprenne, sur un détail qui les déçoive. Pour les

parents, ça doit être encore pire, mais ils se sentent obligés. Après, c'est difficile de convoquer deux membres de la famille d'un disparu et de se retrouver chez lui un jour de semaine pendant les heures de service. C'est pour ça que les concierges sont mis à contribution.

Le neveu n'a pas eu l'air inquiet en entrant. Peut-être, pour se protéger d'éventuels cambrioleurs, Corentin Lambert fait-il partie de ces cinglés qui piègent leur appartement sans que sa famille s'en soit doutée. Sa famille ne s'est pas doutée non plus qu'il pouvait disparaître du jour au lendemain sans laisser de trace. Claude a fait signe au concierge d'avancer, puis de refermer la porte derrière lui. Il n'était pas utile que les voisins assistent à la scène. Une fois à l'intérieur, l'atmosphère s'est un peu détendue. Les témoins restaient intimidés. Claude se doutait bien qu'ils étaient mal à l'aise, à cause de la perquisition, un peu, mais aussi à cause de son allure. Ils ne peuvent pas savoir s'ils doivent l'appeler monsieur ou madame, alors quand ils n'ont pas le choix, ils l'appellent *lieutenant* avec un air gêné. Après tout, c'est sa façon de se présenter. Les grades, contrairement aux fonctions, ne se féminisent pas.

– On peut vous aider à chercher ? a demandé le neveu avec un air bonhomme et les mains posées sur les hanches.

Même si les témoins sont là uniquement pour s'assurer que rien n'est dérobé pendant la perquisition, il fallait qu'ils signent le procès-verbal en partant. Ils ne pouvaient pas refuser, puisque le Code pénal ne prévoit pas ce genre de rebondissement. Le Code pénal exige des situations dans lesquelles tout s'emboîte, proprement, dans un monde où rien ne dépasse. Un témoin qui s'en va avant la fin, et toute la procédure devient caduque. Claude devait se montrer diplomate. Impossible de répondre *non*.

– Merci, mais en fait, l'idéal serait de ne rien toucher... ne rien déranger.

Les deux témoins se sont appuyés contre le mur, l'air renfrogné, et aussi soulagés.

– Ça va durer longtemps ? a demandé le concierge. Parce que si on a besoin de moi à l'accueil, je vais avoir des problèmes...

Quand on leur propose d'aider la police, les gens n'osent pas refuser, mais à la première occasion, ils tentent de se défilier. C'est toujours la même chose.

– Je vais faire en sorte que ça aille vite.

Ça a suffi à ce qu'il se taise, mais ça n'a pas aidé à travailler consciencieusement. Les deux hommes ont patienté dans le couloir comme deux sentinelles un peu lasses. Dans le plus grand silence, Claude a refait le tour de chaque pièce. Depuis sa première visite, rien n'avait bougé. Sur l'oreiller, on pouvait encore trouver la feuille de papier à lettres A5 adressée à ce *pitoyable frère*. Et Corentin Lambert est fils unique. Un soulagement s'est fait sentir après un rapide coup d'œil dans le reste de l'appartement. Quelque chose ressemblait à un almanach sur l'écritoire en pin massif près du lit. Claude a enfilé une paire de gants de chirurgien pour récupérer l'objet et le feuilleter. Il était vierge, mais cela n'a pas empêché de le glisser dans un petit sac comme ceux qu'on utilise quand on met sa viande au congélateur. Dans un tiroir, il y avait aussi une dizaine de porte-clés bon marché, sans intérêt.

Il y a des règles non écrites dans ce métier ; des pans entiers de la procédure reposent sur la coutume et sur le bon sens plutôt que sur le règlement et sur le Code

pénal. Cette procédure n'est pas composée d'articles, mais de dictons comme *un bon témoin est un suspect qui s'ignore*, ou de formules mathématiques du genre *temps de perquisition efficace égal superficie de l'appartement à fouiller divisée par dix fois le nombre d'agents présents sur place*. Après cinq minutes passées à tout visiter, Claude a recopié les titres de quelques livres trouvés dans la bibliothèque du salon. Ce n'est pas tous les jours qu'on tombe sur des gens qui lisent de la poésie. C'est le genre de détails qu'on note, même si les titres ne seront pas mentionnés dans son rapport, trop confus et trop pompeux. Au moins, maintenant, quand Claude entendra parler du dossier Lambert, la bibliothèque lui reviendra en mémoire, et autour d'elle, l'appartement et les deux témoins. D'autant que prendre des notes permettait aussi à ces derniers de se sentir impliqués dans une procédure utile, sans que Claude donne l'impression de travailler par à-coups, de compter sur la chance, de s'en tenir au strict minimum, même si la plupart du temps, ça suffit amplement. Plus égoïstement, il s'agissait pour Claude d'échapper à la sensation d'avoir fait le trajet et d'avoir dérangé des gens pour rien. En attendant, les ouvrages étaient variés. Il y avait des classiques de la poésie française dont les titres et les auteurs se dressaient comme des pics, mais aussi des livres reliés et recouverts d'arabesques dont les titres en anglais plongeaient vers le sol.

– Votre oncle parlait bien anglais ? a demandé Claude en contemplant *The Temple* de George Herbert, à côté de *The Major Works* de John Donne.

Le *oui* reçu en réponse, bref, presque honteux, laissait deviner une histoire de famille. Claude a regretté de ne pas avoir détaché les yeux de la bibliothèque pour voir la tête du neveu quand il a répondu.

– Il s'en servait pour son travail ?

Il y a eu un petit rire moqueur, suivi d'un :

– Autant qu'on peut quand on est boucher-charcutier dans une petite ville comme la nôtre.

Corentin Lambert exerce le métier de boucher-charcutier. Claude ne cherchait jamais à se souvenir des professions exercées pendant une enquête. Plutôt que de se justifier auprès du neveu indélicat, il lui sembla plus profitable de s'intéresser à cette bibliothèque. C'est pendant la lecture des titres, rendue malaisée par l'éclairage intérieur trop faible et par l'obligation de se pencher, qu'une petite musique a retenti et a fait sursauter tout le monde.

Emmène-moi... Emmène-moi !

Prends-moi avec toi... Emmène-moi !

Et le chant continuait, lointain, à travers le mur de la chambre.

– C'est le radioréveil, a affirmé le neveu, avant d'ajouter qu'heureusement, il n'était pas trop fort, sans quoi les voisins se seraient plaints.

– Vous pouvez le laisser, a répondu Claude pour ne pas perdre de vue les deux témoins pendant que le chanteur continuait de fredonner.

Sur l'étagère, une main tendue dessinée contre la tranche d'un livre semblait inviter à se saisir des *Chroniques akashiques*. Claude a tiré un autre sachet plastique pour le glisser à l'intérieur.

Après la bibliothèque, Claude a examiné les endroits réputés servir de caches. Il n'y avait rien sous le lit ni entre les piles de draps, quant aux meubles électroménagers, ils ne contenaient rien non plus de remarquable, hormis l'absence de viande dans un réfrigérateur rempli de légumes en décomposition et de jus de fruits. À se demander si le boucher-charcutier n'est pas végétarien, ou s'il n'a pas l'habitude de récupérer de la viande dans sa boutique.

Il s'agissait ensuite de cacheter les sacs plastiques et de faire signer le procès-verbal par les témoins avant de refermer l'appartement et de repartir comme on est venu, sans oublier de couper la radio pendant la diffusion des informations régionales.

– Lieutenant, vous ne voulez pas garder les clés ? Ce sera plus pratique... a demandé le neveu du disparu dans le hall de l'immeuble.

Claude a fait semblant de ne pas comprendre pourquoi il lui posait cette question.

– Parce que, comme ça, vous pourrez revenir sans déranger personne, a ajouté le témoin un peu gêné.

– Mais j'aurai toujours besoin de témoins...

Il n'y a pas eu de réponse.

Chapitre III

Quand elle n'était pas de permanence au tribunal le samedi, Sandra appréciait de se promener jusqu'aux pavés de la rue piétonne. C'est l'avantage des villes de taille moyenne que de rester praticables aux heures d'affluence dans les quartiers commerçants. Alors, la magistrate déambulait entre les étals d'un marché couvert, plus pour se dégourdir les jambes et se changer les idées que pour remplir ses placards.

Depuis le temps qu'elle vivait ici, c'était devenu un peu comme un rituel, quelques heures passées à croiser des badauds avec l'agréable sensation de ne pas avoir à les juger, de se sentir légère et innocente des crimes de la cité, pas concernée en quelque sorte. Forte de cette insouciance, elle envisageait les habitants de la ville comme autant de gens qu'elle aurait pu rencontrer, avec qui elle aurait pu parler, échanger, se sentir à sa place. Ça en restait là, par manque d'audace ou de temps, ou par politesse. Ça n'allait pas plus loin, parce que c'est inconvenant d'importuner des inconnus, mais ça n'empêchait pas non plus de se réjouir des plaisirs de la ville, comme cet espace où patineurs, skateurs, et autres saltimbanques se croisaient en faisant leurs numéros. Sandra prit le temps d'apprécier un spectacle offert par une silhouette tout habillée de soie avec un chapeau melon qui faisait rouler entre ses doigts et sur ses bras une boule transparente qu'elle maintenait immobile et qui, fixe, donnait aux passants l'impression qu'un corps humain lui tournait autour. Amusant. Au moins autant que les patineurs à roulettes. *Patineurs à roulettes*, quelle expression désuète. Ils avaient disposé des gobelets en plastique et ils ondulaient entre ces obstacles symboliques, en avant, en arrière, sur un pied ou en tournant comme des toupies. Ce qui n'empêchait pas Sandra de se demander pourquoi ils avaient renoncé à la stabilité des patins à quatre roues en rectangle pour y préférer celle des *Roller blade*, aux roues alignées comme des lames et bien plus agressifs, dans leur forme comme dans leur nom, que ceux qu'elle avait connus.

Le soleil était rasant quand elle passa près d'un jongleur. Ce dernier portait un costume de clown. Peut-être qu'il ne voulait pas que les enfants l'importunent. Sandra s'approcha de lui jusqu'à ce qu'elle distingue les traits de son visage.

Arthur Rimbaud — « Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs », dans *Poésies 1870-1871*
De tes noirs Poèmes, – Jongleur !
Blancs, verts, et rouges dioptriques,
Que s'évadent d'étranges fleurs
Et des papillons électriques !

Il n'était pas souriant, il était concentré. De ses mains jaillissaient des boules multicolores qui se croisaient en l'air et décrivaient des courbes avant de retomber et d'être relancées à la même vitesse. Le spectacle avait quelque chose d'hypnotique, mais le clown faisait en sorte de varier les combinaisons pour ne pas lasser son public. Les

cercles changent de sens, les mains se retournent, et quand de temps en temps une boule tombe à terre, il la ramasse et reprend son numéro.

Sandra avait passé un peu de temps à l'admirer, mais au moment de repartir, plutôt que de lui tourner le dos et de s'en aller vers le prochain divertissement, elle tomba sur son ombre étirée le long du sol. Le spectacle, monochrome, s'en trouva étrangement aplati, comme vu de biais, avec des petits cercles ovales qui s'agitaient d'une façon anormale quand leur trajectoire se trouvait déformée par l'angle d'incidence de la lumière de novembre. Quant aux bras du clown, ils étaient devenus immenses et difformes. Mais ce qui intrigua le plus Sandra fut de se demander dans quelle mesure un bon jongleur pouvait ne voir que son ombre et réussir tout de même son numéro.

Antonin Artaud — « L'Automate personnel », dans *L'Art et la mort*

Il y a toute la profondeur d'une perspective idéale et qui n'existe que dans la pensée.

À cette pensée, Sandra se sentit happée dans un monde fait d'une succession de plans dont la plupart lui échappaient sans même qu'elle pût s'en rendre compte, à l'aplomb de la silhouette qui continue de jongler comme pour changer le sens de ce qui tourne au-dessus d'elle. Admirant le clown aplati sur le sol et toujours aussi habile, elle se dit que cette ombre n'avait même pas conscience de la profondeur nécessaire à la réalisation de son numéro. Elle dut se souvenir de quelques passages de son adolescence pour retrouver de telles pensées absurdes, quand les discussions métaphysiques qui animaient les soirées des étudiants en droit prenaient le dessus, et que la politique passait au second plan grâce aux alcools consommés ou à l'humeur du moment. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas joué à penser à la marge. Depuis qu'elle était mère. Et même, depuis qu'elle avait été mère.

Antonin Artaud — « Lettre à Monsieur le Législateur de la loi sur les stupéfiants », dans *L'Ombilic des Limbes*

Tout homme est juge, et juge exclusif, de la quantité de douleur physique, ou encore de vacuité mentale qu'il peut honnêtement supporter.

Le pincement du regret... Mère et juge à la fois... D'autres y arriveront peut-être... En attendant, de sa vie d'avant, de sa vie d'étudiante, elle gardait le souvenir de quelques soirées trop arrosées, de quelques cigarettes prohibées, mais surtout, de toutes ces pensées absconses survenues au cours de conversations amicales avec des gens qui avaient le chic pour envisager la réalité sous un angle qui la transforme, qui la rend poreuse. La plupart étaient poètes, mais quelques scientifiques y parvenaient tout aussi bien. Il n'y avait guère que ses camarades de droit et elle-même qui avaient besoin de trop boire pour se prêter au jeu.

Dura lex, sed lex.

La loi est dure, mais c'est la loi. Peut-être Sandra avait-elle oublié que le monde ne s'arrêtait pas à ses écrits à force d'avoir fait sienne cette sentence latine.

– Ça va aller madame ?

De retour dans le monde des vivants, elle bégaya légèrement.

– Oui, oui, merci...

L'homme qui venait de s'inquiéter pour elle s'éloigna tranquillement, et la juge reprit son chemin pour terminer sa petite promenade du samedi. Sur le trottoir, elle ne put s'empêcher de penser à cette ombre de jongleur. Si elle n'était pas consciente de la profondeur du monde, elle devait considérer sa vie comme un miracle permanent, et elle avait raison.

Chapitre IV

Un café un peu sombre, avec en fond sonore juste ce qu'il faut de conversations pour maintenir sa conscience accrochée au décor. Claude a toujours pensé que le silence ou la grande musique étaient propices à la méditation, à la rêverie – à éviter à tout prix quand on a besoin de réfléchir avec méthode, de penser droit. Pendant une enquête, il faut du concret, des morceaux d'histoires graveleuses, des toussotements de vieux, des bavards qui calent en cours de route quand ils ont eu le malheur de s'arrêter et qu'ils ne retrouvent plus le fil de leurs pensées, à moins qu'au contraire ils s'y soient embourbés. On trouve tout ça au *Bob*, un bar crasseux où les piliers de comptoir se remplissent de *p'tit jaune*, de *mazout*, de *mousses* et de *gingin*. Claude, pour sa part, y assumait son snobisme en commandant des bourbons. Ça faisait marrer le taulier. Ça le changeait des habitués. Au *Bob*, Claude n'entendait pas non plus ses collègues raconter leurs exploits ou se plaindre de leurs notations. Ce n'était pas un endroit pour les vaniteux ni pour les ambitieux.

- Tu sais pourquoi les girafes... (rires étouffés) ?
- Sympa ta nouvelle coupe... (tabourets qui raclent le sol)
- Franchement... (exclamations à la table d'à côté)

Les quelques objets récupérés dans l'appartement de Corentin Lambert reposaient maintenant au commissariat, bien à l'abri. Il ne restait plus qu'à les exploiter avant de les envoyer au tribunal. Une enquête, ça se construit avec des pièces qui s'amoncellent et qui s'ordonnent pour former un tout plus ou moins cohérent. Beaucoup comparent ça à un puzzle – ils se trompent, ou alors c'est un puzzle auquel on s'attelle sans avoir aucune idée de ce à quoi il doit ressembler, sans savoir si on disposera de toutes les pièces, sans savoir si les pièces trouvées font bien partie du même puzzle.

- La bibine, c'est une chose, mais si les tuyaux ne sont pas nettoyés tous les jours... (silence lourd de sens)
- Garçon ! La petite sœur !
- C'est comme le sucre dans le café... (voix qui s'éteint)

Claude a sorti un carnet à spirales et un stylo tout en métal de la poche de son blouson avant d'écrire lentement.

Livres

Les jaquettes souples et flamboyantes des publications, accompagnées de quelques titres mystérieux, lui sont revenues à l'esprit. La lecture des quatrièmes de couverture et une recherche rapide sur internet avaient suffi pour se faire une idée. Les ouvrages trouvés chez Corentin Lambert dévoilaient une facette inattendue de sa personnalité ; c'est un mystique, un exalté... Peut-être aura-t-il décidé de faire un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, à pied, sans prévenir personne, à moins qu'il eût été embrigadé par une secte, escroqué par un gourou au point de ne plus vouloir, ou

de ne plus pouvoir, rentrer chez lui, de peur d'y être attendu ou de s'y trouver confronté à quelques mauvais souvenirs. D'un autre côté, aucun avis de passage pour des recommandés n'avait été trouvé dans sa boîte aux lettres, et l'électricité n'avait pas été coupée ; Corentin Lambert n'était pas surendetté au point de s'être réfugié sous un pont. La plume a tracé sur le papier le petit symbole qui signifiait qu'une piste avait été envisagée avec suffisamment de sérieux pour passer à la suivante.

Livres ✓

- On sent sa saveur, mais pour mettre la main dessus, tintin !!
- C'est comme manger un bon fromage sur une biscotte... (rires étouffés)

Famille

En matière de famille, il restait à dresser la liste de tous les parents avec qui Corentin Lambert se trouvait encore plus ou moins en contact, et à les interroger, sans trop d'espoir. Quand personne ne s'est manifesté dans les quelques semaines qui suivent une disparition, le plus souvent, c'est que personne ne sait rien. Mais on n'y échappe pas. L'enquête sur la famille, sur les amis, sur les voisins, ça rentre dans ce qu'on appelle *l'environnement* d'un individu. Ça fait partie de ces choses qu'on fait quand on est policier parce que c'est supposé facile et amusant. Hors de question de se voir reprocher d'avoir bâclé un dossier à cause d'une tâche qui peut être confiée à un simple stagiaire, pour peu qu'on s'assure qu'il se mette au travail. Sans oublier qu'il restait à comprendre qui pouvait bien désigner ce *pitoyable frère*. En attendant, impossible de passer outre tant que personne n'avait perdu suffisamment de temps à chercher et à discuter avec des gens qui ne savent rien, à écouter des histoires ridicules, à faire semblant d'y croire. Claude a ramassé son verre et a bu quelques gorgées de bourbon. Ça lui a un peu brûlé la gorge, mais ce n'était pas désagréable. Quand on ne boit pas pour se donner des forces, on boit pour oublier qu'on en manque.

Avec le goût fumé qui lui montait à la tête est venu ce petit sentiment bien connu, cette sensation bizarre d'avoir passé à côté de quelque chose, sans savoir quoi exactement. Les livres. Les livres témoignaient d'une érudition certaine, même restreinte à un domaine particulier, un domaine à la fois technique et peu connu du grand public. Les livres n'avaient rien à faire là, ou pas comme ça. Un boucher-charcutier mystique, ça ressemble plus à un personnage de séries télé qu'à un véritable sujet d'enquête. Claude s'efforçait de prendre du recul, d'oublier la seule disparition. Beaucoup d'enquêtes se résolvent en trouvant des indices ; les plus intéressantes nécessitent qu'on s'intéresse à ce qui manque.

Corentin Lambert lisait beaucoup. Malgré le brouhaha, Claude a fermé les yeux pour retourner chez lui en imagination, cette fois sans avoir à supporter la présence des témoins, et se livrer à un petit tour de l'appartement. Il y a tous ces livres, une chambre convenablement meublée, et une cuisine plutôt sommaire, dans le salon aux murs tout en lambris, une chaîne hi-fi avec plusieurs C.D. posés côte à côte, et pas de télévision. C'est assez cohérent. Corentin Lambert est un original, il se fiche bien des informations

et des émissions à la mode. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il n'y a chez lui aucun magazine, aucun cahier, rien pour prendre la moindre note, pas même un ordinateur. Dans le tiroir de la table de chevet, rien que des porte-clés et des papiers administratifs entassés sans autre souci de cohérence que l'ordre dans lequel ils sont arrivés.

– C'est l'histoire d'un pingouin... (tousotements rauques)

Le tohu-bohu a fini par ramener Claude à la réalité, et à quelques gorgées de ce bourbon dont les effluves boisés rappellent les bienfaits des pensées vagabondes, et qui ouvrent des portes. Se mettre à la place de ce passionné de poésie mystique alors qu'il ne disposait de rien qui prouvât qu'il s'intéresse un tant soit peu à ce sujet autrement qu'en se procurant une multitude d'ouvrages peu connus du grand public. Pas de manuels explicatifs, pas de cours sur ce thème, pas la moindre trace d'un travail, ou même d'un outil, qui lui permît d'en savoir un peu plus que n'importe quel quidam sur ces textes ésotériques.

Who says that fictions only and false hair
Become a verse? Is there in truth no beauty?
– *The Temple*, de George Herbert

Claude ne gardait que de vagues souvenirs de ses cours d'anglais, mais le passage entouré au crayon de bois trouvé dans la bibliothèque du disparu, et recopié à la hâte, résonnait dans sa tête sans qu'il lui fût possible d'y associer autre chose qu'une vague interrogation. Une recherche sur un dictionnaire en ligne avait permis de s'assurer du sens de chaque mot, et même de chaque phrase, mais l'absence de contexte laissait hésiter sur un possible aspect ironique des questions posées ; questions auxquelles Corentin Lambert semblait s'être suffisamment intéressé pour les marquer dans son ouvrage. Quant aux livres en français que Claude avait trouvés sur place, hormis les nombreux recueils de poètes plus ou moins célèbres, ils exposaient bien des théories sur le sujet, mais surfaient plus sur la vague *new age* et sur l'exotisme du bouddhisme des années 80 que sur la poésie ou la littérature. À se demander si Corentin Lambert n'appréciait pas les poètes mystiques comme on aime la bande dessinée, le hockey sur glace ou le fromage au lait cru. Tous les petits plaisirs du quotidien.

Livres ✓ poésie mystique : formation, composition, origines de ce passe-temps ?

Claude a rajouté quelques notes sur sa feuille de papier. Pour comprendre comment un type dont la profession n'était pas liée à une littérature aussi spécifique avait pu s'y intéresser au point d'en remplir une pleine bibliothèque, se renseigner auprès de ses proches ne suffira peut-être pas.

– Il s'assoit par terre et il meurt ! (rires gras)

Il faudra chercher d'autres pistes, explorer d'autres zones. Parmi ces dernières, la boucherie-charcuterie venait tout naturellement à l'esprit du lieutenant. Le lieu de travail de Corentin Lambert. Difficile, en y pensant, de ne pas imaginer le corps d'un homme inanimé après un malaise dans sa chambre froide. Une demande au juge d'instruction s'imposait, en espérant une réponse rapide.

Chapitre V

Elle rêvassait en avançant, vaille que vaille. Une odeur de feuilles mortes se mêlait à la sensation de spongiosité éprouvée par la magistrate à chaque pas. Tant qu'elle n'aurait pas glissé, elle n'avait aucune raison de regretter d'avoir quitté le sentier qu'elle suivait habituellement chaque fois qu'elle se promenait dans cette forêt. Avec précaution, elle avançait au milieu des arbres en se concentrant sur la direction à suivre et en se rassurant à l'idée qu'elle ne pouvait pas se perdre ; elle n'avait qu'à descendre la côte. L'avantage des terrains escarpés, c'est qu'on n'y tourne pas en rond sans s'en rendre compte, au moins sur les petites distances. Au pire, on s'y fatigue, mais on sait où on va. C'était pour se changer les idées que Sandra avait décidé de faire cette promenade en forêt, agréable, salutaire. Chaque fois qu'elle venait ici, elle s'y sentait un peu moins juge et un peu plus détendue, relax comme aurait dit son fils – ça la changeait.

Pour ne pas se laisser entraîner par son propre poids le long de la pente, elle se pencha légèrement en arrière. Sûre de son équilibre, elle marcha comme elle aimait penser, sans s'inquiéter du résultat ni du temps nécessaire pour atteindre son objectif, avec pour seule ambition de ne pas s'arrêter. Déterminée, elle passa entre les chênes qui formaient une sorte de long tunnel, une haie d'honneur. Bizarrement, elle trouvait la forêt trop calme. Étrange qu'aucun oiseau ne vînt troubler une agréable sensation de solitude et que même le vent se soit tu. À l'esprit lui revinrent, comme flottant au-dessus du sol, des effluves des enquêtes en cours.

Décret no 2010-569 du 28 mai 2010 — Article 2

Sont inscrites dans le fichier [des personnes recherchées], à la demande des services et unités de police judiciaire ou des autorités judiciaires, les personnes faisant l'objet d'une recherche pour les besoins d'une enquête de police judiciaire [...] en cas de disparition [...] dans des conditions inquiétantes ou suspectes.

Sandra pensait à tous les dossiers qui occupaient l'étagère de son bureau, et dans lesquels manquait une bonne douzaine d'individus. Parfois c'était leur absence même qui posait problème, mais le plus souvent, il s'agissait de gens dont on attendait d'avoir retrouvé la trace pour suivre la procédure. Leur disparition avait été remarquée dans le cadre d'une affaire qui ne les concernait que par ricochet, et ces cas étaient les plus difficiles à appréhender : ni en fuite ni disparus au sens légal du terme, leur manque ne justifiait même pas qu'on y consacre quelques moyens. Aux yeux de la loi, ils se trouvaient seulement hors de portée. Pour les autres en revanche, les moyens légaux ne manquaient pas.

Code pénal — Article 694-27 — Ordonnance 2016-1636 du 1er déc. 2016 — articles 1^{er} et 5^e

Lorsqu'une décision d'enquête est émise en vue [...] d'obtenir des renseignements concernant des comptes bancaires déterminés et des opérations bancaires qui ont été réalisées pendant une période déterminée, le magistrat indique dans sa demande les raisons pour lesquelles il considère que les informations demandées sont susceptibles d'être utiles à la manifestation de la vérité.

Pas facile de justifier une demande sans savoir ce à quoi elle peut mener... Pas impossible quand même... D'abord, on pouvait s'intéresser aux dépenses des intéressés, souvent révélatrices. Sandra enjamba un petit cours d'eau qui courait le long de la pente à côté d'elle. De part et d'autre, des bâtons avaient été plantés comme des jalons sur une piste de slalom. Ses chaussures de randonnée s'enfonçaient dans la terre meuble tandis qu'elle approchait ses mains du sol au cas où ce dernier se dérobaient sous ses pas, heureuse de ne pas avoir à se soucier de ce à quoi elle ressemblait pendant cette marche solitaire. De retour sur un terrain plus stable, quoiqu'encore pentu, elle reprit le cours de ses pensées. Entrer dans les comptes bancaires d'un individu, c'est bien souvent en apprendre plus que tout ce que ses proches ne pourraient jamais savoir sur lui, c'est encore plus indiscret que de parler à ses amis. La procédure, complexe, réclamait d'innombrables précautions. Même les textes officiels se montrent timides lorsqu'il leur faut mentionner le secret bancaire. Le Code de procédure pénale n'y fait aucune référence explicite. Il faut se rabattre sur les commentaires du Code monétaire et financier pour comprendre qu'il découle du secret professionnel, mais qu'il réclame d'être traité différemment, avec tous les égards dus à son rang.

Code monétaire et financier — Art. L. 511-33

Le secret professionnel ne peut être opposé [...] à l'autorité judiciaire agissant dans le cadre d'une procédure pénale.

[...]

Commentaires

Le secret bancaire est l'obligation, pour l'ensemble des membres des organes de direction et de surveillance des établissements de crédit, ainsi que leurs employés exerçant une activité bancaire, de taire les informations de nature confidentielle qu'ils possèdent sur leurs clients ou des tiers.

Sandra entendit le bruit des voitures au loin, marquant la fin de sa randonnée. Elle se redressa légèrement et accéléra la cadence. Autour d'elle, la lumière rasante de cette journée de fin d'automne donnait au décor des allures labyrinthiques. Elle chassa de son esprit l'envie de s'arrêter pour admirer le paysage, de faire une pause. Tout en marchant, elle savoura l'idée d'avoir consacré un peu de son temps libre à profiter de la nature à deux pas de chez elle.

Puis ce fut l'heure de rentrer. Elle ne put s'empêcher de penser aux différentes procédures dans lesquelles des renseignements étaient sollicités et des réponses étaient attendues de la part des banques ou des institutions dont l'aval s'avérait nécessaire. Arrivée sur la route, elle fit le point pour connaître sa position avant de marcher jusqu'à sa voiture qui l'attendait garée quelques centaines de mètres plus bas. Une fois derrière le volant, elle s'en voulut d'avoir passé autant de temps à penser à son travail alors qu'elle avait justement décidé de sortir pour se changer les idées. Et même si la conduite requérait une certaine concentration, elle ne parvenait pas à se débarrasser des restes des enquêtes en cours accrochées à ses pensées. Juste après avoir quitté sa place de parking, elle s'était inquiétée de savoir si elle avait bien signé une requête concernant la perquisition d'une boucherie-charcuterie. Elle se souvenait avoir vu passer le papier à en-tête du commissariat demandeur, mais elle ne se voyait pas le ressortir de sa

corbeille à courrier réservée aux documents nécessitant sa signature. Elle se souvenait aussi s'être dit qu'elle aurait pu la signer tout de suite plutôt que de la ranger pour prendre le temps de la lire, mais elle ne parvint pas à déterminer si elle l'avait ou non paraphée, que ce soit avant ou après avoir formulé cette pensée. En revanche, elle se souvenait avoir hésité, parce que ce qui avait été trouvé au domicile du disparu n'avait pas encore été exploité. On ne multiplie pas les perquisitions comme on va aux champignons.

Pendant le chemin du retour, elle se félicita de rouler sur une route dégagée, comme souvent les dimanches où la fatigue ne l'avait pas dissuadée de sortir de chez elle. Derrière son volant, elle s'efforça de ne pas dépasser la vitesse maximale autorisée. Elle roulait calmement quand sur sa gauche une silhouette s'enfonça dans l'orée de la forêt. Un homme, probablement, sur la pente du talus, venait de traverser la route, ou l'avait longée jusqu'à ce que lui prenne l'envie de la quitter. Il n'y avait pas de parking dans les environs. Cet homme vient de nulle part et s'enfonce entre les arbres comme Sandra a passé son après-midi à le faire. Peut-être descend-il lui aussi le chemin de la plus grande pente, à moins qu'il ne fût perdu. Un homme perdu parmi tant d'autres.

Malgré ses efforts, Sandra ne parvint pas à se souvenir du nom du boucher-charcutier disparu depuis peu. À condition d'être encore en vie, il allait croiser des gens, sans attirer leur attention, ne serait-ce que pour faire ses courses, à moins d'avoir des amis auxquels il avait demandé de rester discrets. Il était peu probable qu'il se fût réfugié en forêt pendant plus d'une quinzaine de jours, et peut-être referait-il surface incessamment sous peu, à cause du froid ou de la faim. Perplexe, Sandra peinait à s'imaginer un boucher-charcutier opter pour une vie sauvage. Elle s'efforça seulement de garder à l'esprit qu'aucune piste ne devait être écartée a priori. En arrivant près du petit village où elle vivait, avec la flèche en plomb de son église moderne, elle eut envie de continuer son escapade, de ne pas rentrer, de voir où et jusqu'où elle pouvait rouler avant que son intérieur confortable se mît à lui manquer. L'idée l'amusa, mais pas suffisamment pour la détourner du chemin qui la ramenait chez elle, dans ce pavillon douillet qu'elle n'avait, à cette heure où les premières étoiles pointent dans le ciel, aucune raison de quitter.

Chapitre VI

Au petit matin, les trottoirs étaient gorgés d'humidité, on ne pouvait pas respirer sans voir passer devant son visage des flots de fumée pâle. Dans cette nostalgie des cours de récré automnales, tout semblait immobile, figé sur place, mais la demande avait été acceptée. Claude pouvait enfin inspecter l'endroit où Corentin Lambert avait travaillé. C'était un commerce de proximité, comme on dit. Il survivait tant bien que mal au cœur d'un petit village reculé dans les terres, au pied du mont de Gledig dominant toute la région. Claude appréciait de n'y avoir jamais fait ses courses, d'y demeurer totalement anonyme. Si certains de ses collègues aiment s'aventurer sur la zone frontière qui sépare leur vie privée de leur vie professionnelle, heureux de rappeler à leur entourage leur statut de policier, Claude trouvait toujours compliqué d'interroger des gens susceptibles de se considérer comme des proches, surtout au cours d'enquêtes menées soi-disant en toute discrétion. On est plus efficace et plus lucide avec quelques distances.

Il était encore tôt dans cette rue, à l'heure où par les tressautements de leur moteur, quelques rares voitures tentent de ramener le village à la vie. Avant d'arriver à l'adresse indiquée, l'officier avait repéré un café ouvert en face de l'église et une boulangerie pas très éloignée. Son travail commençait maintenant au milieu de ce hameau tout engourdi.

Code de procédure pénale — Article 11

Sauf dans les cas où la loi en dispose autrement et sans préjudice des droits de la défense, la procédure au cours de l'enquête et de l'instruction est secrète. Toute personne qui concourt à cette procédure est tenue au secret professionnel.

Claude a attendu que la boucherie-charcuterie soit vide avant d'entrer. Le temps de voir ressortir quelques retraités poursuivis par leur cabas à roulettes, une poignée de plats préparés lui ont fait de l'œil à travers son reflet dans la vitrine, mais l'heure matinale ne convenait pas à son estomac trop atone pour envisager d'ingurgiter n'importe quoi d'autre que du sucré. Son café lui est même remonté au bord des lèvres au moment d'entrer dans la boutique, alors qu'un petit *ding dong* retentissait sur ses pas. Derrière les étals se tenait un jeune homme au visage maigre et anguleux dans une longue tenue épaisse et immaculée. Devant lui, des morceaux de corps d'animaux découpés, en long, en large, en pièces ou en tranches, s'étaient amoncelés comme autant de stèles funéraires miniatures piquées de petits panneaux qui indiquaient leur nom et leur prix au kilo.

Bavette, roast-beef, brasier, paleron, faux-filet, tournedos...

À chaque nom lu, Claude cherchait à se représenter à quel animal et à quelle partie de l'animal correspondait la viande exposée, la plupart du temps sans succès. Ici,

certaines pièces se trouvaient hérissées de bouts d'os qui dépassaient de façon obscène, là, d'autres ne tenaient que par la fermeté des tissus ou par quelques ficelles qui les empêchaient de s'affaisser sur l'étal comme autant de sacs vides. À ce spectacle sanguinolent s'ajoutait une odeur grasse et douceuse, accompagnée de quelques relents de produits d'entretien. Tout était propre, soigné, même la viande paraissait manufacturée.

Après les présentations et l'explication des raisons de sa venue, Claude a demandé à l'apprenti depuis combien de temps il n'avait pas vu son patron. Il a un peu hésité avant de répondre en bafouillant que cela remontait à une quinzaine de jours. Cela n'avait rien de surprenant, les dates correspondaient. L'interrogatoire s'est ensuite prolongé d'une manière informelle. *Oui*, il était un peu inquiet de cette absence qui se prolonge. Mais ce n'est pas comme s'il pouvait y faire quelque chose. *Non*, son patron n'avait pas l'habitude de s'absenter sans prévenir. Quand on tient une boîte qui tourne bien, on ne fait pas n'importe quoi, on ne s'en va pas comme ça du jour au lendemain. *Oui*, on pouvait visiter le bureau et la chambre froide, même si le patron n'y était pas. *Pensez-vous, ça se serait remarqué depuis tout ce temps.* Et en effet, le patron n'était pas enfermé avec les carcasses de bœufs, mais il fallait tout de même s'en assurer. C'est la routine, la procédure. C'est comme ça qu'on enquête. On coche des cases et on supprime des pistes. Ce n'est pas très créatif, ça peut même être carrément ennuyeux, mais généralement, ça fonctionne.

Il n'y avait toujours pas d'autres clients dans la boucherie, et ça tombait bien, quand le garçon boucher a ouvert la grosse porte métallique derrière lui. Un petit nuage de givre est sorti et s'est dissipé instantanément, comme à l'ouverture d'un vaisseau spatial dans un film de science-fiction. Claude a senti un léger frisson lui parcourir l'échine. Dans la petite salle, une lumière s'est allumée, automatique. Pour entrer, il ne restait plus qu'à écarter les bandes de caoutchouc transparentes et recouvertes d'une buée glaciale qui barraient le chemin. Sensation de gel qui engourdit les doigts et le cerveau.

– C'est une chambre froide négative, a annoncé le jeune homme avec fierté. C'est important pour la chaîne du froid.

Tout en se demandant comment cette fameuse chaîne du froid pouvait ne pas se rompre dans la boutique avant que des clients recongèlent leurs courses chez eux, Claude a rapidement jeté un coup d'œil aux quatre coins de la pièce. C'était un autre monde, un désert de glace et de viande. Entre les carcasses de bœufs pendues, l'emplacement de leur tête manquante pointé vers le bas, et les rayonnages recouverts de membres ou de torses endormis, aucune trace de la moindre présence humaine. Il était encore possible de ressortir, de retrouver la chaleur rassurante de la boutique, mais quelque chose poussait Claude à fouiller la pièce plus en détail, ne pas faire demi-tour. Timidement, ses doigts se sont rapprochés de ce qui ressemblait à une jambe, longiligne et nervurée, dont seule la disproportion entre la pointe et la partie la plus charnue certifiait qu'il ne s'agissait pas d'un morceau humain. Ses doigts se sont approchés à quelques millimètres de la chair, quand on sent la vie en suspens dans la bête dont le froid s'est emparé jusqu'à ce qu'on la dévore. Appréhendant un contact

glacial et salé, Claude a fini par reculer pour finalement se diriger vers les carcasses de bœufs. Alors que leurs queues recourbées pendaient vers le sol, elles étaient recouvertes par endroits d'une fine couche de graisse molle et grumeleuse, comme un manteau de nuages vus d'en haut. Difficile, en les contemplant, d'éprouver la moindre pitié pour ces cadavres qui avaient bien dû vivre – avant cette fixité solennelle. Au milieu des silhouettes monstrueuses, Claude a envie de s'asseoir en tailleur, de fermer les yeux, de se remplir de cet air glacial, de sentir l'univers en contact avec son corps et ses organes plutôt qu'à travers l'épaisseur de sa peau, n'être qu'un tout, se laisser engourdir jusqu'à l'oubli.

– Lieutenant ! Il faut sortir !

Il y a eu un petit temps d'hésitation pendant lequel Claude s'attendait à ce qu'il parte et referme la porte derrière lui, puis le garçon boucher a repris.

– On ne peut pas rester trop longtemps là-dedans. On va attraper la crève... et puis le frigo ne doit pas rester ouvert.

Petit sursaut provoqué par ce rappel au réel, au quotidien.

– On appelle ça le coma blanc, a repris le jeune homme. Ils nous en ont parlé au C.A.P. certaines personnes disjonctent complètement dans une chambre froide. Il y en a qui restent sans bouger jusqu'à l'évanouissement.

– Ça aurait pu arriver à votre patron ? a demandé Claude en titubant jusqu'à la sortie alors que des papillons lui dansaient devant les yeux et les larges bandes de caoutchouc lui ont caressé le visage.

– Aucun risque ! D'abord, c'est un truc de débutant, ça n'arrive jamais à des types qui ont quinze ans de métier. Et en plus, ça n'est pas si dangereux. Quelqu'un qui fait un coma blanc finit toujours par se réveiller, à cause du froid, et avec les nouveaux frigos, la porte s'ouvre de l'intérieur.

Quelques secondes de silence pendant lesquelles Claude reprenait ses esprits. Les bourdonnements ont cessé dans ses oreilles, en même temps que cette curieuse envie de rejoindre les carcasses d'animaux

– Et puis, on l'aurait retrouvé s'il avait fait un malaise là-dedans, s'est cru obligé d'ajouter le jeune homme.

Il fallait bien admettre à cette évidence. Corentin Lambert n'est pas là. On peut rayer cette piste et demander à visiter le bureau du patron. L'employé n'y a émis aucune objection, au contraire il semblait satisfait d'abandonner Claude dans l'arrière-boutique tandis qu'il retournait s'occuper d'un client tout juste arrivé, une vieille femme pliée en deux dans un grand manteau de fourrure synthétique et de velours élimé.

– Je vous laisse chercher...

Claude n'a pas eu le temps de répondre avant de se retrouver dans la pièce vide où trônait un vieil ordinateur accompagné de quelques livres de comptes et de factures étalées sur un bureau tout en plastique. Derrière, une chaise en métal et en contreplaqué de hêtre l'invitant à s'asseoir pour reprendre des forces. Après avoir soufflé un peu, Claude a lancé l'ordinateur et a ouvert le tiroir juste au-dessus de ses genoux. À l'intérieur, des stylos, quelques cartes postales avec des photos de plages ou de grandes villes, un jeu de dés en bois, des papiers administratifs, un bloc-notes à spirales, un

collier avec une petite plume d'argent en pendentif, une calculatrice, un Yo-Yo en plastique pailleté, un calendrier-mémorandum à couverture en cuir, et rien d'autre, sauf quelques boules de poussière dans les coins.

Méthodique, l'officier a sorti autant de petits sacs plastiques et de scellés qu'il y avait d'objets (la paire de dés comme les cartes postales pouvaient être prises dans leur ensemble) et les a remplis en s'efforçant de ne pas ajouter d'empreintes sur tout ce fatras. Il restait ensuite à faire signer le procès-verbal à l'employé pour que les éléments recueillis puissent être utilisés dans le cadre de l'enquête. Quant à l'ordinateur, il était verrouillé par un mot de passe. Claude l'a éteint sans insister. Toutes les règles de la perquisition n'avaient pas été respectées à la lettre, mais aucune entorse majeure n'avait été commise. Dans le jargon, quand on procède à une perquisition illégale, on appelle ça une *perquisition mexicaine*, il y a néanmoins des degrés dans ce qui peut être fait. À ce stade, les preuves restent recevables aux yeux de n'importe quel juge pas trop tatillon et soucieux des résultats.

Code de procédure pénale — article 427

Hors les cas où la loi en dispose autrement, les infractions peuvent être établies par tout mode de preuve et le juge décide d'après son intime conviction.

Dans une enquête sur une disparition, l'objectif n'est pas de mettre quelqu'un en prison. L'efficacité prime un éventuel respect du droit de la défense, d'autant qu'en droit pénal, c'est la recherche de la vérité qui sert d'étalon pour juger de cette efficacité. Claude a fini par ressortir du bureau avec ses indices sous plastique dans un grand sac de sport avant de se diriger vers le garçon boucher.

– Des techniciens passeront d'ici la fin de la semaine pour récupérer les données stockées dans l'ordinateur...

– Et moi ? Je fais quoi ? lui a demandé le jeune homme derrière sa caisse.

– Tant qu'on n'a pas plus d'éléments, vous n'êtes pas supposé changer quoi que ce soit à vos habitudes...

Son regard s'est assombri comme celui d'un enfant déçu.

– Mais il va y avoir les fournisseurs à payer, et la comptabilité à boucler. Je n'ai jamais fait ça. Je ne vais pas pouvoir faire tourner la boutique sans le boss.

Le ton de l'apprenti était sincère, presque suppliant, mais Claude n'avait aucune idée de la façon dont on pouvait l'aider.

– Je vais voir avec le juge d'instruction chargé de l'affaire s'il y a dans l'entourage de monsieur Lambert quelqu'un qui peut vous venir en aide. Mais je ne peux rien vous promettre.

Un vague *merci* a été murmuré, pas très enthousiaste, quand une idée est venue à Claude, sortant alors une carte de visite de la poche de son blouson.

– De votre côté, si quelqu'un cherche à entrer en contact avec votre patron, envoyez-le-moi.

L'officier a ensuite regagné son véhicule en se réjouissant de disposer de plusieurs nouveaux éléments à étudier. Dans une enquête, il faut voir large, ça permet de retomber sur ses pieds quand les pistes se dérobent, et elles se dérobent toujours.

Heureusement, certains dossiers sont bouclés avant qu'on s'en rende compte ; il suffit d'attendre que ce qu'on a semé ait germé pour que la vérité surgisse. La seule difficulté, pour Claude qui avait toujours préféré travailler sans compter sur personne, c'est qu'il faut s'en remettre à d'autres, accepter l'idée qu'une partie de l'enquête se déroule sans qu'on y prenne part, parfois même sans qu'on la comprenne jamais.

Chapitre VII

Un amoncellement de sacs transparents, pleins, recouvrait le bureau. Un bon policier, lorsqu'il se lance dans un interrogatoire, commence toujours par poser des questions dont il connaît les réponses. Ça s'appelle le *butinage*. Pendant le butinage, on n'apprend rien, on jauge l'adversaire et on réfléchit à sa méthode. C'est un peu comme quand on est en panne et qu'on ouvre le capot sur le bord de l'autoroute. À défaut d'avoir la pièce défailante sous les yeux, on se demande où elle est et comment l'atteindre. Claude n'a jamais aimé interroger les suspects. Les coupables ont toujours de bonnes raisons de mentir – les innocents peuvent avouer des crimes qu'ils n'auront jamais commis.

Code de procédure pénale — Article 428

L'aveu, comme tout élément de preuve, est laissé à la libre appréciation des juges.

En fait, on peut faire dire n'importe quoi à n'importe qui, pour peu qu'on y passe du temps et qu'on y consacre suffisamment d'énergie, qu'on y mette les formes. Or, depuis quelques années, échaudés par les rétractations à la barre et les allégations de violences policières, les juges privilégient les preuves matérielles. Claude appréciait ce revirement. Faire parler les objets lui semblait plus stimulant sur le plan intellectuel, et moralement moins violent, que faire avouer des hommes.

Énergique, l'officier a d'abord examiné les livres, malgré une épaisseur qui ne lui permettra pas de tout lire, ce qui n'a pas empêché d'enfiler une paire de gants en latex (plus par souci de respecter les consignes que pour préserver d'éventuelles pièces à conviction) et de sortir les ouvrages de leur gangue de plastique.

Code de procédure pénale — Décret n° 87-249 du 8 avril 1987, relatif au fichier automatisé des empreintes digitales géré par le ministère de l'Intérieur — Article 2

[Le traitement automatisé de traces et empreintes digitales et palmaires] est mis en œuvre par (*Décr. n° 2017-1641 du 30 nov. 2017*) « le service central de la police technique et scientifique » au ministère de l'Intérieur. Il porte la dénomination de fichier automatisé des empreintes digitales.

Les techniciens ne se dérangeront pas pour s'assurer que ce sont bien les empreintes du disparu qui se trouvent sur des ouvrages récupérés dans sa bibliothèque, d'autant qu'ils détestent travailler sur papier. Pour les relevés, le support est poreux et nécessite un traitement chimique avant d'être exposé à la lumière ultraviolette. La plupart du temps, il faut se contenter des traces laissées sur la couverture.

Les Chroniques akashiques

The Temple

Conte du Turkestan

The Major Works

Un passage rapide sur le *Conte du Turkestan* a suffi à réaliser qu'il s'agissait d'un livre pour enfant, avec quelques illustrations spectaculaires et des histoires de géants à soumettre. *Les Chroniques akashiques* étaient remplies de photos d'objets fractals et de longs paragraphes parsemés de mots plus ou moins alambiqués pour évoquer des notions physiologiques douteuses, comme les *judas de la perception* qui désignaient les cinq sens ou le *taux vibratoire transcendant* pour parler des états de conscience modifiés. Claude a remis les deux livres dans leur sachet plastique en regrettant de les avoir sortis de chez le disparu, d'autant que ce n'était pas le choix qui lui avait manqué. Maintenant, sans une parfaite maîtrise de la langue de Shakespeare, ce qui restait à étudier risquait de ne pas s'avérer fort utile. Pourtant, à la lecture plus approfondie de *The Major Works* et de *The Temple*, l'officier a éprouvé une agréable surprise en retrouvant quelques souvenirs du lycée. D'abord, le premier ouvrage lui plaisait. Son titre même prêtait à confusion. Il n'était pas évident que cela fût avéré à l'époque de l'auteur, un certain John Donne, mais l'expression *The Major Works* était déjà polysémique en soi. *Les grands travaux* ou *le commandant travaille* ? Jugeant finalement cette question amusante mais secondaire, Claude a feuilleté l'ouvrage et y a trouvé quelques passages soulignés, dans le même genre que toutes ces phrases susceptibles d'illustrer des photos de paysage ou des portraits plus ou moins faciles, ces phrases qu'on lit en français sur internet ou qu'on imagine gravés sur des frontons d'église.

No man is an Island
Things simply good can never be unfit
There is no penance due to innocence
...

Tout cela ne lui parlait pas trop, mais quelques recherches en ligne lui ont permis d'en saisir le sens ou d'en imaginer un. Ça ne servira pas à retrouver Corentin Lambert, tout juste à envisager à qui on avait affaire.

La porte du bureau s'est ouverte avec violence. C'était le commandant qui n'avait pas l'air de bonne humeur. Le supérieur hiérarchique de Claude. Le *shérif*, comme il aime se désigner lui-même.

– Qu'est-ce que tu fous ?

– Je regarde les objets que j'ai récupérés chez Corentin Lambert. Il y a peut-être des indices qui permettront de savoir ce qu'il est devenu.

L'officier supérieur a affiché une moue dédaigneuse. Seules ses épaules et sa tête dépassaient de l'embrasure de la porte.

– Il y a d'autres affaires plus importantes à régler qu'un type qui s'est barré de chez lui. Envoie tout ça au greffier !

D'autres affaires plus importantes ? C'était peu probable, sauf à considérer qu'un feu de poubelle ou un vol de selle de vélo relèvent du grand banditisme.

– C'est ce que je vais faire, mais je vérifie quand même rapidement. Si on trouve un post-it glissé dans un livre à la greffe, et que notre client a écrit dessus qu'il partait à l'autre bout du monde ou qu'il comptait se foutre à l'eau, on passera pour des charlots.

La moue s'est accentuée. Lentement mais sûrement, elle est devenue méprisante. Un *bande de cons* a résonné de l'autre côté de la porte qui s'est refermée sur cette superbe réprimande. Claude venait de gagner du temps. Son patron n'osera pas prendre le risque de se voir opposer la même résistance une seconde fois trop rapidement.

Ensuite, un coup d'œil rapide sur la dizaine de cartes postales a permis de constater qu'il s'agissait de souvenirs de vacances (mais c'est tout de même étrange de garder tout ça dans un tiroir de bureau) envoyés de Miami, des Bahamas, de Kuala Lumpur, avec en prime quelques plages tropicales et deux paysages de montagne – Marcel, Frédéric, Camille, Isa... – avec des signatures et des écritures différentes sur la plupart des cartes. Autant d'amis, autant d'endroits où Corentin Lambert aura pu les rejoindre. Mais en y regardant de plus près, une seule carte était renseignée avec le nom et l'adresse de l'expéditeur, visiblement en voyage au Vietnam. Claude en a pris les deux faces en photo avec son téléphone portable, puis a remis toute cette correspondance dans un petit sachet en plastique. Après une autre photo de ce qu'il restait des petits objets regroupés sur son bureau, et une fois mis à part un vieux bloc-notes qui méritait une attention particulière, il restait encore à regarder le deuxième ouvrage en anglais, sans perdre de temps, entrer dans *The Temple*.

Une couverture cartonnée, et un premier poème « Dedication » que Claude a aussi photographié, avant de faire tourner les pages du livre à toute vitesse, s'arrêtant immédiatement au milieu de l'ouvrage à cause d'un ticket de bus utilisé comme marque-page, et un poème écrit en forme de double X, entouré d'un cercle de surligneur.

Poème XIII — « Easter Wings »

Lord, who createdst man in wealth and store,
Though foolishly he lost the same,
Decaying more and more,
Till he became
Most poore:
With thee
O let me rise
As larks, harmoniously,
And sing this day thy victories:
Then shall the fall further the flight in me.

My tender age in sorrow did beginne
And still with sicknesses and shame.
Thou didst so punish sinne,
That I became
Most thinne.
With thee
Let me combine,
And feel thy victorie:
For, if I imp my wing on thine,
Affliction shall advance the flight in me.

À peine le temps de tout lire, sans tout comprendre, et la porte s'est rouverte.

- Tu as trouvé quelque chose ?
- Non. Je vais pouvoir tout envoyer.
- On rediscutera de tout ça pendant ta notation !

Un nouveau claquement, des jurons qui sont arrivés voilés et incompréhensibles aux oreilles de Claude, mais au moins, les objets avaient été vus, rapidement, avant leur envoi au greffe du palais de justice. Le reste de la journée sera consacré à l'enregistrement des plaintes et au *terrain*, comme aime dire le *shérif* quand il parle des patrouilles en ville.

Dicton de l'école de police

Un flic qui ne fait pas des affaires, c'est un flic qui ne fait pas l'affaire.

Des véhicules seront envoyés au hasard dans des zones où de toute façon, rien n'est supposé se passer. Quelques voitures mal garées permettront de prouver que la police est là, qu'elle a fait son travail. En attendant, il restait un peu de temps pour regarder le petit bloc-notes à spirales, et envoyer l'ensemble des pièces au greffier. Toutes les premières pages avaient été arrachées.

Chapitre VIII

Elle se tenait assise à quelques pas de la lumière tombante de la tour-lanterne. Un peu à sa gauche, les reflets multicolores qui dansaient sur le ciborium, éblouissants, attiraient son regard vers l'autel, table radieuse, massive, rectangulaire, baignée de la clarté du jour. Souvent, à l'heure où Sandra ne risquait pas d'être dérangée par les messes, quand elle avait besoin de réfléchir à quelque affaire en cours, elle venait dans cette église un peu éloignée du centre-ville. Méditative, elle s'efforça d'abord de s'imprégner de l'atmosphère du lieu. Elle avait un peu froid, à moins qu'il fallût parler de la fraîcheur qui accompagnait cette liberté ressentie dans l'air frais et dans l'espace dégagé de cette église moderne, ouverte à la contemplation, dénuée de colonnes et d'obstacles. Elle se sentait à l'abri dans ce refuge, stable, au milieu d'un bâtiment tiré par le sommet plutôt que posé sur le sol où il aurait vacillé sous son propre poids.

De temps à autre, un visiteur entrant, se promenait rapidement et, après un tour de chœur, ressortait. Préférant méditer ses pensées professionnelles, Sandra n'y prêtait guère attention. Elle s'efforça de ne pas réfléchir et laissa ses préoccupations couler comme un flot dont le débit s'accélérait à mesure que le béton autour d'elle s'infléchissait dans une géométrie qui finit par dépasser son entendement. Alors, elle se laissa envahir par un étrange bourdonnement, comme celui que l'on ressent sous l'effet de la fatigue ou d'un effort intense, mais plus doux. Être là sans y être, elle n'attendait rien d'autre, à la dérive, qu'un indice qui mérite qu'elle s'y attarde.

Matthieu — 18.5.

Malheur au monde à cause des scandales ! Car il est nécessaire qu'il arrive des scandales ; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive !

Malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! La juge s'était souvenue de cette phrase comme d'un slogan, une vérité indiscutable quoique fragile, mais susceptible de la mener plus loin, peut-être. Parmi toutes les affaires dont elle s'occupait en ce moment, la plupart avaient été portées à la connaissance du procureur par une victime ou par les forces de l'ordre. On ne pouvait pas leur en vouloir. Difficile alors d'appliquer cette sentence. Mais il restait quelques dossiers dénués de victimes connues, et dans lesquels la police n'avait joué qu'un rôle secondaire : de mémoire, une disparition, deux abus de biens sociaux, une prise illégale d'intérêts.

Code de procédure pénale — Article 40

Le procureur de la République reçoit les plaintes et les dénonciations et apprécie la suite à leur donner.

Code de procédure pénale — Article 41

Le procureur de la République procède ou fait procéder à tous les actes nécessaires à la recherche et à la poursuite des infractions à la loi pénale.

Le premier abus de biens sociaux et la prise illégale d'intérêt avaient résonné anonymement aux oreilles du ministère public, avec suffisamment de force et de conviction pour que des enquêtes soient diligentées.

Code de procédure pénale — Article 51

Le juge d'instruction ne peut informer qu'après avoir été saisi par un réquisitoire du procureur de la République ou par une plainte avec constitution de partie civile.

Dans les deux autres cas confiés à Sandra, un nom se cachait derrière chaque signalement. *L'homme par qui le scandale arrive*. La juge s'efforça de se souvenir de qui il s'agissait. L'abus de biens sociaux avait été révélé par un comptable de la société mise en cause, tandis que dans le second cas, c'était un ami du disparu qui avait alerté le parquet. Deux individus suffisamment inquiets ou désireux de justice s'étaient lancés dans une procédure au risque de s'exposer eux-mêmes à la justice, entité souvent considérée comme hostile, ou pour le moins dangereuse. Pour le comptable, la magistrate imagina facilement un employé écœuré par les exactions de l'un de ses patrons et bien décidé à lui faire payer ses forfaitsures. Pour la disparition en revanche, les choses étaient plus complexes. Dans les souvenirs de Sandra, celui qui avait signalé l'absence n'était pas un parent du disparu, mais il avait réussi à convaincre le procureur que cette absence était inquiétante. Il fallut donc qu'il disposât d'éléments susceptibles d'appuyer cette théorie, éléments qui pourtant ne figuraient pas dans le dossier. Sandra n'avait maintenant plus qu'à l'interroger pour en prendre connaissance. Sur le moment, cela lui sembla tellement évident qu'elle se demanda pourquoi elle n'y avait pas pensé plus tôt. Autour d'elle, la lumière avait baissé en intensité sans qu'elle pût deviner s'il s'agissait du jour déclinant ou d'un simple passage nuageux. Elle s'efforça de réfléchir. L'homme par qui le scandale arrive pourrait rechigner à l'idée de répéter ce qu'il avait déjà raconté au procureur. Et puis, quand une telle affaire justifie une enquête de police et que cette dernière est convenablement menée, le travail de la police suffit généralement à la manifestation de la vérité. Mais l'enquête traînait, la prochaine étape serait de convoquer ce proche du disparu et de l'entendre comme témoin, en espérant qu'il ne s'y oppose pas.

Code de procédure pénale — Article 114

Les parties ne peuvent être entendues, interrogées ou confrontées, à moins qu'elles n'y renoncent expressément, qu'en présence de leurs avocats ou ces derniers dûment appelés.

Le temps n'étant plus à la méditation, Sandra quitta l'église et, en poussant la lourde porte de bois, vit s'envoler une paire de tourterelles restées sur le parvis. De retour dans son bureau, elle se mit à la recherche des derniers éléments qui lui avaient été transmis dans le cadre cette disparition. Le matin même, elle avait vu passer le rapport du policier responsable de la perquisition du domicile de l'intéressé. Le document était dûment signé par deux témoins. Il allait pouvoir servir. Le descriptif des lieux mentionnait « des livres de poésie anglaise, et d'autres à connotation spirituelle ». Sandra aurait aimé les voir de plus près pour se faire une idée du contenu des ouvrages, elle allait devoir attendre.

Des livres de poésie anglaise

C'était très vague. Shakespeare ou Lord Byron, et pourquoi pas Kipling ? Et quel pouvait être le sens du message trouvé lors de la première visite chez Corentin Lambert ?

À mon pitoyable frère

Cette expression lui était revenue en tête par association d'idées avec la poésie. Elle avait eu le temps de vérifier. Le *pitoyable frère* venait bien de Rimbaud. Il l'utilisait dans ses *Illuminations* en ouverture de son poème en prose, « Vagabonds ». Mais la juge ne trouvait cet ouvrage mentionné nulle part dans le rapport de police. D'ailleurs elle ne comprenait pas ce que pouvait signifier cette *connotation spirituelle*. Si le policier était tombé sur un coran ou sur une bible, il l'aurait mentionné explicitement, sans périphrases. Alors qu'avait-il bien trouvé ? Parlait-il de livres sur l'astrologie ? de feng-shui ? de yoga ? de médecine par les plantes ? de cartomancie ou de chiromancie ? et surtout, cela valait-il la peine de le contacter pour lui demander plus de détails ? La juge fut aussi tentée de se rendre sur place, dans l'appartement du disparu, mais les ouvrages en question risquaient de se trouver au commissariat. Perplexe, elle continua sa lecture.

La sonnerie du radioréveil a retenti dans la chambre

Elle souligna ce passage d'un trait de crayon à papier. Une perquisition chez un disparu, ça ne se fait pas aux aurores, on n'y va pas pour le surprendre. Et Sandra ne trouvait pas, dans le texte, de référence précise à l'heure où le radio-réveil avait sonné. Lasse, elle tourna les pages du procès-verbal jusqu'à revenir à celle qui détaillait la procédure.

Début de la perquisition : 18 h 10

Fin de la perquisition : 19 h 25

Un réveil qui sonne entre six et sept heures, c'était d'autant plus étrange que les commerçants n'ont pas l'habitude de se réveiller en début de soirée. Au contraire, si sa boutique avait été ouverte, Corentin Lambert n'aurait pas dû se trouver chez lui à cette heure. Fière de sa trouvaille, la juge reprit son crayon à papier et inscrivit dans la marge :

Il est resté chez lui le jour de sa disparition

Ce constat collait bien avec l'idée d'un homme parti en voyage comme un adolescent qui fugue, quand il a passé le stade où il ne se soucie plus d'être à son poste, d'être là où on a besoin de lui. Ça collait aussi plutôt bien avec l'enchaînement des événements. Corentin Lambert aurait préparé sa disparition sans prévenir personne, et s'offrirait maintenant du bon temps dans une forêt du Massif central ou sur une île à l'autre bout du monde, dans les Caraïbes ou au milieu du Pacifique. Après tout, les

adultes aussi ont le droit de fuguer. La mine du crayon à papier rompit sous les doigts de la magistrate. En le taillant, elle eut une nouvelle idée.

Quelqu'un d'autre vivait chez lui au moment de sa disparition.

Cette hypothèse lui plut, d'autant qu'elle n'était pas inconciliable avec la précédente. Corentin Lambert vivait avec quelqu'un que ses proches ne connaissaient pas, et il avait décidé de s'en aller avec cette personne sans prévenir, peut-être parce qu'il s'agissait d'un autre homme (le fameux *pitoyable frère* ? Cela aurait confirmé les souvenirs que Sandra conservait de Rimbaud) ou d'une femme peu fréquentable, impossible à présenter. Satisfaite, elle tourna la page. Les informations sur les relevés de compte de l'intéressé suffiraient à éclaircir tout cela. Elle feuilleta le dossier jusqu'à tomber sur la demande de renseignements faite aux banques, datant déjà de plus d'une semaine, et poussa un long soupir. Tout avait été fait dans les formes. Le message était passé entre les institutions. Il était peu probable que quiconque s'y fût opposé... il restait à attendre que quelqu'un, n'importe qui, se charge d'y répondre. La situation était d'autant plus difficile à gérer que la juge ne pouvait pas savoir si toutes les banques avaient bien pris en compte sa demande. Et pour peu que Corentin Lambert eût un ou plusieurs comptes à l'étranger, cette demande resterait lettre morte, inutile. Ou alors, il fallait la reformuler dans le cadre d'une procédure européenne, dont rien ne garantissait qu'elle aboutît. Elle retomba aussi sur la demande de géolocalisation qui aurait déjà dû porter ses fruits, mais qui restait étrangement sans effets.

La juge d'instruction sentit grandir en elle une sensation de nausée. Elle leva les yeux et fixa un point au plafond comme on s'accroche à un repère au loin quand on a le tournis. L'encadrement du néon fit l'affaire. Une mince plaque de métal, mate, vissée au plâtre fraîchement repeint. Elle s'en servit comme d'un socle pour ne pas sombrer. Elle savait par expérience que ce sentiment d'impuissance, ce vertige ressenti en face des dossiers trop vides ou trop volumineux, se dissipait au fil des jours, à mesure que les pochettes prennent la poussière ou se trouvent remplacées par d'autres pochettes, en cas de réussite comme en cas d'abandon.

Loi 95-73 du 21 janvier 1995

À défaut de découverte, dans le délai d'un an, soit de la personne déclarée disparue, soit de la preuve de sa mort, un certificat de vaines recherches peut être délivré au déclarant à sa demande. Ce certificat est délivré pour faire valoir ce que de droit, mais n'arrête pas la poursuite des recherches.

Après tout, le droit triomphe toujours. Force doit rester à la loi. Même l'absence finit par rentrer dans une case, et tant pis si le seul espoir suscité par la poursuite des recherches réside dans le retour du disparu ou la découverte de ses restes, résurrection avortée quand le souvenir et le corps de celui qui manque refont surface chez les vivants. Dans tous les autres cas, cette poursuite des recherches se limite à ne pas effacer le nom de l'absent de la base de données, en espérant qu'un jour il soit appréhendé sur une sortie d'autoroute lors d'un contrôle d'alcoolémie. Passé un an, on ne devrait parler que d'archivage. Dans le cas de Corentin Lambert, en cas d'échec, on

archiverait son nom comme on archive le nom de tous les disparus, quand on ne leur souhaite plus qu'une chose, qu'ils se trouvent quelque part à l'abri de la violence des hommes à défaut d'être en vie. Sandra sentit une larme couler le long de sa joue. La nausée avait disparu. L'encadrement du néon n'avait pas bougé. Pendant quelques secondes, elle s'était rapprochée de tous ces fantômes, elle avait entendu la voix de son fils, non pas sous la forme d'une phrase intelligible – cela faisait trop longtemps –, mais comme une longue syllabe qui résonnait quelque part derrière elle, au loin.

Elle retrouva son cabinet juste après que ce dernier fut nettoyé par l'équipe d'entretien, propre. Son premier réflexe fut de s'y assurer que les placards étaient restés fermés, puis de s'installer derrière son bureau. C'est un privilège douteux que d'avoir un bureau à soi. Vide tous les matins, il se transforme lentement mais sûrement en une annexe du domicile. Indubitablement on finit par y passer plus de temps que n'importe où ailleurs, seul, on finit par s'y confondre avec le mobilier. Le cabinet de la juge ne dérogeait pas à cette règle. Petit à petit s'était instaurée entre Sandra et lui une relation d'amour et de défiance. La magistrate s'y était attachée comme on s'attache à un vieil aïeul, elle lui consacrait l'essentiel de ses journées, il la réconfortait par sa seule présence. Il ne disparaîtrait pas sans prévenir. Accessoirement, il lui servait de cadre rassurant pour s'entretenir avec ses collègues quand ils passaient par là ou quand ils laissaient des messages. Un bureau de juge, ce n'est pas seulement un lieu de travail, c'est un point de rencontre, une zone de partage, ça peut même devenir une arène ou une scène de théâtre.

Rapport de l'IGSJ — juin 2014, n° 28-14

[On note] au sujet du traitement en temps réel (TTR) des procédures pénales et des bureaux d'enquête, une dégradation rampante des conditions de travail des magistrats du ministère public comme les vicissitudes liées au fonctionnement des bureaux des enquêtes (moyens humains et logistiques limités, mise en place aléatoire) censés pourtant traiter des enquêtes préliminaires d'une certaine complexité qui nécessitent du temps.

Dans son cabinet, Sandra aurait voulu ne jamais travailler que pour faire avancer ses dossiers, trop souvent elle gaspillait son énergie dans une lutte acharnée contre l'administration. Gardant ses enquêtes en vie comme on surveille des patients dans le coma, elle leur souhaitait un réveil aussi surprenant que brutal. Tous les jours, quand elle ouvrait son ordinateur en s'asseyant sur son fauteuil en cuir gaufré, piqué de gros clous cuivrés, elle se sentait un peu fébrile, un peu partagée entre l'attente de nouveaux éléments qui lui permettraient de se sentir utile et l'espoir de disposer de suffisamment de temps pour les exploiter. Souvent, elle n'avait ni l'un ni l'autre, jamais les deux. Cet après-midi, en démarrant le logiciel sur lequel s'amoncelaient ses messages, s'attendant à y trouver ce qui allait lui permettre d'occuper le reste de sa journée à défaut de progresser sur quelque affaire en cours, elle ne fut pas déçue.

Compte-rendu d'analyse de l'ordinateur de M. Corentin Lambert

- Liste des logiciels
- Environnement
- Pack bureautique
- Traitement de texte
- Tableur
- [...]
- Comptabilité
- [...]
- Antivirus
- Graphisme
- Navigateur internet
- [...]
- Jeu de go
- [...]
- Liste des fichiers
- Comptabilité (122 fichiers)
- Bilan comptable 2011
- Bilan comptable 2010
- Bilan comptable 2009
- Bilan comptable 2008
- Bilan comptable 2007
- [...]
- Bon de commande janvier 2007
- Bon de commande février 2007
- Bon de commande mars 2007
- Bon de commande avril 2007
- [...]
- Dépenses d'investissement 2007
- Dépenses d'investissement 2006
- Dépenses d'investissement 2005
- [...]
- Poèmes (14 fichiers)
- De bric et de broc
- Ce que je suis
- Ici et maintenant
- [...]
- Il n'y a pas d'amoureux
- Demain, toujours
- Amor deo
- [...]
- Le mur orbe
- Rêver d'ailleurs
- Inclassable (5 fichiers)
- Sudoku-3D
- Calligramme
- [...]
- Fractales
- Historique et cache
- Navigateur internet
- Cookies
- [...]
- Commentaires

Configuration

[...]

Pas de virus connu décelé à ce jour

Comme d'habitude, les informaticiens de la police avaient dressé la liste de ce qu'ils avaient trouvé en regroupant les noms de programmes et les fichiers dans des rubriques un peu grossières, quoiqu'utiles pour se repérer. Un rapide coup d'œil ne permettait pas de prendre en compte l'ensemble des informations étalées sur plus d'une vingtaine de pages. Même en ne s'intéressant qu'aux fichiers, il n'y avait guère le temps de tout analyser, alors la juge en vérifierait quelques-uns, presque au hasard, comme on regarde par le trou d'une serrure en espérant que la chance et la curiosité s'alignent d'un bout à l'autre.

De toute façon, les logiciels mentionnés n'étaient pas accessibles depuis l'ordinateur de la magistrate, ce qui lui évitait d'avoir à se demander si le seul fait de jouer au go, comme a priori Corentin Lambert, lui permettrait de mieux le comprendre. Ça lui évitait aussi des manipulations complexes. Seuls les fichiers étaient consultables, ce qui représentait tout de même plus de travail que tout ce que Sandra pouvait se permettre sans regretter d'abandonner ses autres dossiers. Un juge ne travaille pas sur les affaires qui l'intéressent – il œuvre sur celles qu'on lui confie.

Le dernier bilan comptable ne laissait apparaître aucune difficulté financière particulière. Les bons de commande se ressemblaient tous peu ou prou. Le dernier récapitulatif de dépenses d'investissement mentionnait l'achat d'une *chambre froide négative* (Sandra devrait encore vérifier de quoi il s'agissait exactement) et d'un *groupe électrogène*, rien qui fût utile pour expliquer la disparition de Corentin Lambert, encore que la juge eût apprécié de comparer ces chiffres avec ceux présents dans les relevés bancaires qu'elle attendait toujours. Elle finit donc par s'attaquer à la poésie, presque à regret, peut-être pour y trouver une trace du *pitoyable frère* mentionné par Rimbaud.

amour/toujours, plage/coquillage/rivage, lire/lyre, bonheur/malheur...

Surgissant d'un gouffre de quelques décennies, quelques rimes se croisèrent dans sa mémoire. Tracées à la plume, elles s'imprimaient sur des pages grand format grands carreaux avec des cœurs gribouillés et des fleurs qui ressemblent à de drôles d'insectes, des larmes ne tardèrent pas à suivre. Pour y mettre fin, Sandra ouvrit les textes de Corentin Lambert comme on se jette du haut d'un pont. Elle voulait ne penser qu'à ça, ne penser à rien d'autre. Elle fut d'abord surprise de tomber sur des textes étalés en blocs rectangulaires, aux limites bien droites. La poésie avait bien changé depuis les cartes de la fête des mères confectionnées par les élèves de l'école primaire de Joigny-sur-Lunes. Après avoir repris ses esprits et passé quelques lignes sur « De bric et de broc », elle comprit que le poète s'y livrait à une étrange description de son intérieur.

... chaque pièce y touche toutes les autres. On aime y traverser les murs et s'y sentir partout au centre du foyer [...] Des fenêtres de peau s'ouvrent vers le jardin...

Tout en murmurant à voix basse, elle tenta de se souvenir de la description de l'appartement du disparu, jusqu'à ce qu'elle soit tombée sur ces étranges fenêtres de peau. Si le poème décrivait le domicile de Corentin Lambert, certaines images devenaient incompréhensibles, et s'il désignait autre chose, alors on se demandait bien quoi. Quelques expressions étranges parsemaient le reste de la page, comme *le soupir du chambranle* ou *les murs [qui] s'assoient et [qui] portent le ciel*. La juge commença par les recopier sur une feuille de brouillon comme autant d'indices qui, une fois regroupés, prendraient un sens nouveau. Puis, confrontée à cette poignée d'associations douteuses, elle ouvrit le poème suivant, constata qu'il était du même acabit, le referma aussitôt, et jeta sa feuille dans la corbeille métallique posée à ses pieds. Et tant pis pour le pitoyable frère.

Plus que jamais convaincue de l'hermétisme de la prose de l'homme recherché, elle se rendit dans le répertoire *inclassable* en espérant y avoir plus de chance. Le calligramme représentait un dessin d'oiseau qui déployait ses ailes sur toute la largeur de son écran. Il était composé de toutes petites lettres bien serrées, bien alignées, bien droites. Sandra eut pour premier réflexe d'y chercher des mots, comme sur ces grilles de magazines ou que l'on trouve parfois en ligne.

Les trois premiers mots que vous verrez définissent votre nouvelle année
Raclette
Passion
Argent

C'est pour rire... On n'y croit jamais, mais comme à la lecture d'un horoscope, on se surprend à penser que quelque part un lien existe entre son destin et un monde supérieur, un univers dont le reflet affleure dans les boules de cristal, sur internet ou dans les pages des revues bon marché. Quelques secondes de réflexion. Sandra n'avait jamais entendu parler de qui que ce soit qui gagne sa vie en créant des mots croisés, fléchés, coupés ou anagrammés, mais Corentin Lambert aspirait peut-être à rejoindre cette cohorte de verbicrucistes, à moins qu'il eût déjà fait de ce passe-temps un moyen de subvenir à ses besoins.

En attendant, l'oiseau restait étalé sur l'écran, et les lettres étaient trop petites pour que la juge parvînt à y chercher des mots sans plisser les paupières. Alors elle agrandit l'image, et sur l'écran devenu trop étroit, elle tente une lecture. Tout de suite, c'est la frontière infranchissable. Sur les lignes, les colonnes, et même les diagonales qu'elle finit par distinguer, de longues séries de consonnes se suivent et rendent impossible l'écriture de quoi que ce soit qui ne fut pas une abréviation ou une onomatopée.

plgtertdscvijxqzmlifqwsrt...
uslnbepqzcecfghrtaxwsrnnvivbfdster...
gftçsertcvxdéplmhgftaxqkdfsretyvbcnjfudty...

Aucun sens dans tout cela. Dépitée, Sandra dézooma son image et vit réapparaître l'oiseau dans son intégralité. Difficile, même en y réfléchissant bien, de déterminer s'il

venait de se poser sur une branche invisible ou s'il se trouvait en plein vol, les ailes déployées. D'ailleurs, rien ne permettait de distinguer l'endroit où aurait pu se trouver son bec du reste du calligramme, pas plus que ses yeux ou que le bout de ses pattes. Sandra referma le fichier et ouvrit le Sudoku-3D en espérant trouver quelque chose de plus parlant. Elle tomba sur une page de tableur. Quelques chiffres confirmaient qu'il s'agissait bien d'un début de grille de sudoku, mais leur petit nombre laissait envisager un nombre de possibilités beaucoup trop important. Ce jeu est d'autant plus intéressant qu'il n'existe qu'une seule façon d'en venir à bout. Il fallut alors que Sandra s'attarde suffisamment longtemps sur le fichier pour en apprécier la complexité. Il contenait en fait neuf feuilles, et cela prit encore plus de temps à la magistrate pour s'assurer qu'elles étaient superposables. L'ensemble composait un cube dont la petite trentaine de grilles semblaient pouvoir se remplir à l'horizontale, à la verticale et en profondeur, tout en respectant les règles du jeu en deux dimensions. La juge hésita un peu, puis décida de prendre tout le temps qu'il lui fallait pour s'en assurer. Au bout d'une vingtaine de minutes et avec une douleur lancinante à l'arrière du crâne, une seule chose lui semblait certaine : le casse-tête doit se résoudre sous sa forme cubique et non comme une succession de grilles. Bizarrement, Sandra sentit dans son début de migraine quelque chose qui ressemble plus à un déclic qu'à un excès de fatigue, comme une douleur majestueuse ressentie après un effort physique consenti pour la première fois. Et dire qu'elle n'avait ajouté aucun chiffre à ce cube encore plein d'espaces vides.

Code de procédure pénale — Article D. 15-4-5

Les juges d'instruction peuvent échanger des informations sur les procédures dont ils sont saisis.

Curieuse, elle envoya le fichier à quelques collègues en demandant aux plus passionnés de lui confirmer que le cube était bien un jeu en relief. Elle leur demanda aussi de lui envoyer toutes les remarques qui leur paraissaient utiles pour le résoudre. Et puisqu'elle se sentait d'humeur partageuse, elle envoya un message à la secrétaire du tribunal pour transférer l'ensemble des fichiers à l'officier de police chargé de l'enquête. Enfin, elle se précipita sur un autre dossier dans le seul but de ne pas culpabiliser d'avoir passé trop de temps noyée dans ces enchevêtrements de lettres et de chiffres. Elle ne le lâcha qu'à la fin de sa journée, quand un courrier important et susceptible de la remettre sur la piste de Corentin Lambert arriva sur sa messagerie. Épuisée, elle l'imprima avec la dizaine d'autres messages reçus pendant l'après-midi, et le rangea dans son tiroir avant même d'avoir vu de quoi il s'agissait.

Chapitre IX

Il avait l'air plus à l'aise dans son bureau de négociant immobilier que pendant la perquisition de l'appartement de son oncle. La veille, le neveu de Corentin Lambert, Nicolas Lambert, avait consenti, d'après ses propres termes, à *sacrifier sa pause-midi*, pour s'entretenir avec l'officier de police. Cela arrangeait bien Claude qui, sur ce dossier, ne pouvait pas empiéter sur son temps de travail sans susciter l'ire de sa hiérarchie. Devant son témoin, le lieutenant s'efforçait maintenant de trouver quelque chose dans ses yeux qui lui évoquât le disparu, qui permette de le rejoindre en remontant les années et les générations – atteindre l'âme de Corentin Lambert.

– Parlez-moi de votre oncle, s'il vous plaît.

Le neveu a levé les yeux vers le plafond.

Séminaire de police — L'Utilisation des neurosciences pendant les interrogatoires

Sur fond neutre et uni, un suspect qui regarde vers la gauche cherche à rassembler ses souvenirs. En revanche, son témoignage relèvera de l'invention, voire du mensonge, s'il oriente son regard vers la droite.

Le témoin a tourné ses yeux sur sa gauche et Claude a regretté de se trouver dans ce bureau dernier cri où les vitres qui servaient de cloisons laissaient passer n'importe quoi susceptible d'attirer l'attention. Il avait pourtant l'air sincère lorsqu'il a décrit Corentin Lambert comme quelqu'un *d'isolé, un peu mystique et un peu original*, mais *parfaitement intégré à la société et aux règles les plus élémentaires de la vie en commun*.

– Il vivait seul ?

– À ma connaissance, il n'a jamais eu personne dans sa vie. Je le voyais deux ou trois fois par an, comme les autres membres de la famille restés dans la région. Il vivait seul, mais il n'a jamais été complètement reclus non plus... sauf peut-être maintenant.

Nicolas Lambert avait une petite trentaine d'années. Commercial de formation, il devait lui aussi voir beaucoup de monde, régulièrement, des clients. Claude se sentait un peu en face d'un miroir devant cet individu dont l'ensemble des conversations, au cours d'une journée habituelle, devait se limiter à des formules de politesse et à quelques échanges d'informations.

– Vous pensez qu'il en souffrait ?

Le regard du jeune homme s'est assombri. Peut-être envisageait-il pour la première fois que son oncle ait mis fin à ses jours.

– Comme tout le monde, il devait avoir le cafard à Noël et à la Saint-Valentin, mais le reste du temps, je pense qu'il le vivait plutôt bien. En tous les cas, il ne s'en est jamais plaint...

La question *et vous ?* est restée suspendue aux lèvres de Claude, avec la conviction profonde que Nicolas Lambert souffrait de la solitude encore plus que son oncle.

– Et moi, je ne le voyais que rarement. Je vous l'ai dit, a-t-il insisté.

Claude a réfléchi pendant quelques secondes, laissant à son témoin le temps de préciser ou de revenir sur ses déclarations. Ce dernier se tenait droit, le regard attentif, les mains croisées sur son bureau. Aucun stage de police n'avait jamais enseigné quelle signification il fallait donner à une main droite posée sur la main gauche, ou vice versa.

- Vous êtes retourné dans son appartement depuis la perquisition ?

- Qu'est ce que j'y aurais fait ? s'est inquiété le trentenaire en retirant ses mains et en les posant sur ses cuisses.

- Je ne sais pas... J'imagine que quand un proche disparaît, on a envie de comprendre ce qui lui est passé par la tête, et qu'on a vite fait de chercher par soi-même, sans y voir de mal. Parce que nous, en tant que policiers, on n'arrive pas toujours à saisir du premier coup la personnalité et les motivations des gens.

Nicolas Lambert s'est un peu affaissé sur sa chaise. Claude a résisté à l'envie de lui témoigner sa compassion. Même quand on ne voit pas souvent son oncle, on peut s'émouvoir de sa disparition.

- En fait, j'y suis retourné, le lendemain de la visite que nous avons faite avec le concierge. Mais je n'ai rien touché !

- Vous y êtes allé pour quoi faire ?

- Je voulais éteindre le réveil qui a sonné quand on est passé la veille. Je me suis dit que depuis le temps, avec la radio qui démarre tous les jours, il devait déranger les voisins, et qu'on finirait par avoir des problèmes.

- C'est tout ce que vous avez fait ?

- Non ! s'est agacé le neveu. Je vous ai dit que je n'y avais pas touché ! J'y suis retourné après le travail, un tout petit peu avant l'heure où il devait sonner. Sur place, j'ai attendu...

- Pourquoi ? a demandé Claude à ce témoin qui s'entortillait maintenant les doigts sur son bureau, de plus en plus mal à l'aise.

- Je ne sais pas... J'avais l'impression que ce qui allait sortir serait une sorte d'appel de la part de mon oncle. Comme un message qu'il tenterait de nous envoyer depuis là où il est. Il a toujours été un peu illuminé.

- Et rien ne s'est passé ? a demandé le lieutenant, brûlant d'envie de connaître le fin mot de cette histoire.

- Non. Je me souviens, j'avais regardé ma montre le jour où nous étions trois dans l'appartement, avec le concierge. Parce qu'un réveil qui sonne à cette heure-là, c'est idiot. Mais le lendemain, j'ai attendu, les yeux rivés sur ma trotteuse. Dix-huit heures cinquante-cinq exactement. Et il ne s'est rien passé. Je suis resté un bon quart d'heure chez mon oncle, dans sa chambre, à regarder les gros chiffres lumineux de son radioréveil. C'est un vieux modèle qui ne se programme pas pour chaque jour de la semaine, et il n'a pas sonné. La radio n'a pas démarré. Alors j'ai fini par m'en aller, sans rien toucher. Je ne comprends pas ce qui a pu se passer.

Claude a dévisagé son témoin. Il regardait vers la droite, réfléchissant peut-être à une explication plausible, cherchant à imaginer pourquoi un vieux réveil sonne un jour et pas le lendemain, à moins qu'il fût en train d'inventer son histoire au fur et à mesure de sa déclaration.

– Vous savez si quelqu'un d'autre a pu passer avant vous ? Un voisin, justement, qui a peut-être les clés ?

– Et qui aurait attendu le lendemain de la perquisition pour venir éteindre un réveil qu'il entend sonner depuis des semaines ?

Cette fois, il faut que Claude réfléchisse pour se souvenir de la façon dont les choses se sont passées pendant la perquisition. L'image de sa main, recouverte du gant de chirurgien, appuyant sur le haut du radioréveil en plastique et en métal, lui est revenue en mémoire comme les traces d'un vieux rêve.

– Peut-être que je l'ai déprogrammé en l'éteignant, a fini par se dire à voix haute l'officier de police, plus pour se rassurer que pour convaincre son interlocuteur.

– Si c'était aussi simple, on n'aurait pas grand monde au bureau tous les matins... mais vous avez raison. Ça doit être ça.

Ça ne peut être que ça. Mal à l'aise, Claude a regardé sa montre pour voir s'il lui restait le temps de chercher une autre explication. Nicolas Lambert lui avait paru suffisamment sincère et il n'y avait aucune raison de douter trop rapidement de son témoignage.

– Si vous le voulez bien, nous retournerons chez votre oncle d'ici peu... à l'heure qui vous convient.

Il a acquiescé.

– Lieutenant, mon oncle n'avait pas d'enfants. Vous savez combien de temps il faudra pour... ?

La question s'est perdue dans un filet de voix serré jusqu'à l'étranglement, avant de rebondir.

– Pour la boucherie-charcuterie...

– À moins qu'on ne le retrouve, ça risque d'être assez long. Mais si vous êtes inquiet au sujet du patrimoine de votre oncle, vous pouvez y passer. L'apprenti ne s'en sortira pas tout seul. Dites-lui que vous venez de ma part.

Chapitre X

Du banc où elle se tenait assise, Sandra distinguait vaguement la tour et le sommet du clocher de l'église. Par cette froide journée de décembre, elle avait renoncé à se rendre sur son lieu de méditation habituel, celui qui lui servait de refuge lorsqu'elle se trouvait prête à sacrifier un repas sur l'autel de la réflexion. Ainsi, elle profitait de la fraîcheur ambiante tout en préservant le lieu saint de sujets par trop triviaux. La veille au soir, elle avait reçu une copie des relevés de compte de Corentin Lambert. Occupée toute la matinée à régler des problèmes de procédures et d'administration, elle pouvait maintenant y chercher les indices susceptibles de mener jusqu'à leur propriétaire. Elle aurait pu rester au chaud, dans son bureau, à pointer ces comptes ligne par ligne et se faire livrer un repas vite préparé, mais elle y éprouvait parfois un sentiment d'oppression qui la poussait à sortir, à chercher hors les murs des idées plus claires et des raisonnements plus hardis. À présent elle se tenait entre les tombes du cimetière communal, son dossier ouvert et posé sur ses genoux.

COTIS CONV.ENERGIQUE ZPME 47848	-5,40
SEPTEMBRE	
COM. TAX. EUR 5,13	
TVA EUR 0,27	

Les dépenses s'étaient accumulées au fil du temps, mais depuis plusieurs mois seuls figuraient les débits automatiques, qui vidangeaient graduellement le compte du disparu. Son patrimoine s'effritait comme de la pierre grenue.

CB INTERNET FACT DG SEPTEMBRE	-40,99
PARIS 75	
CB N° 4753 68XX XXXX 0464	

Corentin Lambert n'avait même pas résilié les différents services auxquels il s'était abonné. Ce qui laissait penser que jusqu'au dernier moment, il n'avait pas prévu de partir, ou qu'il avait été victime d'un accident (et pourquoi pas d'un enlèvement ?), ou qu'il se fichait complètement de ce qu'allaient devenir ses économies. De toutes ces possibilités, Sandra n'en rejetait aucune, mais aucune ne la satisfaisait. Les yeux tournés vers les sépultures, elle cherchait d'autres scénarios, d'autres options. En face d'elle, un mausolée cubique, large et composé de quatre colonnes surmontées d'un priant à genou abritait un gisant au visage apaisé. Transie de froid, attirée par la plaque métallique sur laquelle l'épithaphe du défunt était gravée, Sandra referma sa pochette en plastique et se leva de son banc.

Stat Mater dolorosa, dum pendet Filius

Une petite musique... Rosa, rosa, rosam, rosae, rosae, rosa... Une solide culture religieuse et des relents de langue latine ...rosae, rosae, rosa, rosarum, rosis, rosis... firent revenir à sa mémoire les vers d'un poème datant de la fin du Moyen-Âge.

Stabat Mater dolorosa
[Juxta crucem lacrimosa]
dum pendebat Filius.

Sandra réfléchit. De ses cours de latin, elle n'avait gardé que des bribes et toutes les expressions juridiques employées au tribunal, mais elle pouvait encore traduire des phrases simples sans risquer de trop se tromper. Rédigé à l'origine à l'imparfait, le poème était passé au présent sur cette sépulture, avec la mère *mater* qui se tient debout *stabat* pour exprimer sa douleur *dolorosa*. De même, si dans sa version médiévale, le verbe *pendebat* pouvait signifier *était pendu* ou *était incertain*, et peut-être même *rachetait sa faute* (à se demander si dans l'esprit des Latins, toutes ces expressions ne reflétaient pas une seule et même réalité), sur la stèle, une première lecture (avec *pendet* issu de *pendeo* pour *pendre* ou *hésiter*) exprimait un présent, mais pouvait tout aussi bien (avec *pendet* issu de *pendo* pour *apprécier*, *payer* ou *expier*) évoquer une action future. Intriguée, la juge sortit un cahier de brouillon de son sac pour tenter de comprendre et de mettre à plat cette phrase étrange gravée dans le métal.

La mère se tient debout/subsiste/reste immobile,
à cause de la douleur/pleine de douleur/par la douleur provoquée/provoque la douleur
pendant que le fils est pendu/pendant que le fils hésite/aussi longtemps que le fils
payera/expiera.

Chaque passage aboutissait à plusieurs traductions, sans parler de toutes les petites subtilités qu'il serait toujours possible d'ajouter par la suite. Et comme l'ordre des phrases n'est pas absolument transposable du latin au français, le nombre d'interprétations possibles donnait littéralement le vertige.

Aussi longtemps que le fils expiera, la mère subsiste, par la douleur provoquée.

Quelques gouttes sont tombées sur la feuille, éparses. L'encre fraîche s'est étalée comme autant d'auréoles sur des lignes rendues floues par la pluie. Sandra leva les yeux et distingua de petits nuages, légers et rapides. Elle hésita à retourner à son bureau, mais comme plus rien ne tombait, elle prit cela comme un signe et rouvrit le dossier *Corentin Lambert*, tenta de retrouver à quand remontait la dernière dépense non automatique. Elle tourna plusieurs pages, les parcourant d'un regard distrait, avant d'arriver sur une opération digne d'intérêt.

DAB 06/07 14H01 SAINT-NICOLAS DE DOMMERY -100,00
CB N° 4753 68XX XXXX 0464

Il fallait remonter plusieurs mois en arrière, et il ne s'agissait que d'un retrait effectué dans le village où Corentin Lambert avait vécu. Ça prouvait vaguement qu'il

était encore en vie à l'époque, mais ça n'indiquait nullement comment il dépensait son argent. Sandra continua de remonter le temps à travers les relevés, quand les débits automatiques alternaient avec les retraits d'espèces, si bien qu'il n'était pas possible de déterminer si Corentin Lambert menait une vie normale, s'il souffrait d'une addiction quelconque ou s'il avait cherché à se constituer une cagnotte pour sa fugue à venir.

Stat Mater dolorosa, dum pendet Filius

Pendant que son fils hésite, la mère se tient debout, pleine de douleur.

Aussi longtemps que le fils expiera, la mère subsiste, par la douleur provoquée.

Impossible pour Sandra de rester concentrée sur son travail. La petite voix de sa conscience répétait en boucle ces pensées regroupées en une seule phrase latine dont il lui restait à déterminer le sens et l'origine. La juge se promit de chercher si cette citation faisait écho avec d'autres textes que le *stabat mater* médiéval dont elle s'était souvenue. En attendant, d'autres réminiscences remontaient à la surface : un fils disparu depuis des années, avec le visage triste d'un jeune adolescent dont elle ignore toujours s'il a fugué et s'il est encore en vie. Ce dont elle est sûre, c'est qu'il n'est plus là, et qu'il a souffert avant de disparaître. Il a été malheureux, et personne ne s'en est suffisamment préoccupé pour le convaincre de rester, ni elle ni son mari, disparu lui aussi, parti à l'étranger pour refaire sa vie, pour oublier son fils absent. Sandra n'avait pas gardé contact, tout juste y pensait-elle de temps à autre, en se demandant à quoi il ressemble désormais, en lui souhaitant d'être heureux, en essayant de ne pas trop lui en vouloir. Dans de telles circonstances, on fait de son mieux, d'abord pour soi, puis pour les autres, on fait ce qu'on peut.

Émue et bien décidée à ne pas ressasser plus longtemps ses rancœurs, la juge tenta de se raccrocher au cas de Corentin Lambert, et se replongea dans son dossier. Au milieu de ce cimetière, touchée par tous ces disparus, envahie par le manque, elle comprit pourquoi son enquête piétinait. Elle feuilleta de nouveau les relevés bancaires. Les dépenses n'étaient pas exploitables parce qu'elles se limitaient à des débits automatiques et à des retraits d'espèces, mais le plus important résidait dans ce qui n'était pas inscrit. Sandra sentit le monde de Corentin Lambert se creuser autour d'elle en comprenant qu'elle n'avait accès qu'à une partie de son univers. Rien qui ne retrace les dépenses effectuées par sa société. La dépense de la chambre froide négative, par exemple, n'apparaissait nulle part, pas plus qu'il n'était fait mention du versement d'un seul salaire. Les comptes du disparu brillaient par ce qu'ils ne révélaient pas. Depuis des années, ce dernier avait fait passer presque toutes ses dépenses courantes sur le compte de sa société. Cela ressemblait à de la fraude fiscale, pourtant, Sandra ne parvenait pas à envisager la disparition de Corentin Lambert comme une simple fuite face à la justice. Incapable de s'expliquer ce geste, la juge se sentait dans une nouvelle impasse, seule, trop seule pour avancer, trop seule même pour réfléchir. En feuilletant une dernière fois les relevés de compte, elle était arrivée à la fin des archives envoyées par la banque. Sur le dessus de la pile apparaissait maintenant la fiche de notation d'un officier de police judiciaire. Ce papier n'avait rien à faire là. Sandra se demanda comment elle avait pu se tromper en le rangeant. Après quelques secondes de réflexions, elle comprit d'où venait

son erreur. L'officier de police judiciaire en question enquêtait sur cette disparition au sein du commissariat de quartier chargé de traiter le dossier. Sur un post-it collé à la demande officielle, une phrase avait été ajoutée.

Malgré des résultats corrects obtenus en termes d'enquêtes judiciaires, nous demandons à la hiérarchie juridictionnelle de ne pas surnoter cet agent jugé peu fiable par ses supérieurs directs.

Les notations jointes étaient déjà remplies au crayon à papier, avec des notes sur dix accompagnées d'explications. Si cette pratique était courante, celle qui consistait à réfréner l'enthousiasme des magistrats dans leur évaluation était plus rare. Sandra décida de ne pas s'y fier, et ajouta le maximum de point qu'elle avait le droit d'octroyer à l'agent en question, tout en laissant inchangés les commentaires émis par sa hiérarchie policière parce qu'ils ne lui paraissaient pas dépréciatifs. En marchant vers le tribunal, elle décida de convoquer le policier en question. Sur cette affaire, un regard neuf l'aiderait peut-être à sortir de l'impasse.

Chapitre XI

Une matinée comme une autre, une matinée à s'efforcer, tant bien que mal, à ne pas penser aux enquêtes en cours, pas avant le commissariat. Une matinée comme une autre pendant laquelle Claude a accompli toutes les cérémonies de chaque début de journée, qu'elles soient personnelles (toilette, tri et rédaction de tous les rêves entremêlés pendant la nuit sur un joli carnet à spirales, petit déjeuner...), logistiques (vaisselle, offrande de miettes aux oiseaux suffisamment téméraires pour s'aventurer sur le bord de la fenêtre, arrosage des plantes...), ou autres (méditation, habillage, expulsions des déchets et des détritiques de la vie quotidienne, vérification des courriers...). C'est au retour du conteneur collectif situé au coin de la rue, en ouvrant sa boîte aux lettres supposée vide à cette heure de la matinée, qu'a surgi la surprise.

De quel fantasme es-tu sale ?

C'était un petit morceau de papier de la taille d'une carte de visite, épaisse et satinée, recouvert d'une ligne manuscrite tracée à l'encre de Chine. La question a immédiatement mis Claude mal à l'aise, comme si une réponse était attendue de sa part quelque part. Sa première réaction a été celle du policier. L'objet est un indice avant tout et il s'observe de tous les côtés, sous toutes les coutures, avec un regard qui cherche désespérément à percer l'intérieur des choses, à en tester la résistance, à en fouiller la structure et les origines. Ça n'a rien donné. Et Claude a rapidement réalisé le ridicule de sa situation, à décortiquer son courrier comme une pièce à conviction dans les parties communes de son immeuble. De retour dans l'appartement, l'être humain a repris le dessus sur le fonctionnaire. Qui pouvait bien avoir déposé ce papier dans sa boîte aux lettres ? Pourquoi ? Et qu'en faire ? Claude restait perplexe. *De quel fantasme es-tu sale ?* Les jambages partaient vers l'arrière, de même que la troisième barre du *m*, tandis que les hampes des *l* se lançaient vers l'avant : une écriture énergique, mais ni saccadée ni rageuse. À sa lecture, la question semblait sincère. Pourtant, Claude a fini par se convaincre que ce message ne lui était pas vraiment destiné. *De quel fantasme es-tu sale ?* Personne ne parle comme ça. Personne ne pose des questions de ce genre sans au moins s'être présenté, expliqué.

Pour autant, le petit bout de papier continuait de l'intriguer. Quelque chose d'étrange et d'inquiétant s'était invité dans son univers, et lui proposait cette violente distraction. Pourquoi ce petit message prenait-il tant d'importance ? Probablement à cause de cette mystérieuse disparition qui devenait pour Claude un sujet de réflexion trop envahissant. Sans elle, la carte de visite ne valait pas plus que n'importe quel prospectus, comme ces publicités qui proposent de faire évaluer son appartement, de consulter un voyant-médium-guérisseur ou d'acheter de l'électroménager, le plus souvent en ligne.

De quel fantasme es-tu sale ? La carte de visite lui tournait entre les doigts, rigide et curieuse, comme le refrain d'une chanson lancinante. Et Claude se demandait si cette invitation à se sentir coupable (mais coupable de quoi ?) se fondait sur une réflexion générale ou si elle s'attachait à un moment particulier de sa vie. Après avoir relu cette petite carte plusieurs fois, peut-être des dizaines, la réponse s'est imposée d'elle-même. Le simple fait de ne pas l'avoir jetée dans la première poubelle venue montrait à quel point cette devinette troublait Claude. Et pourtant, elle semblait insoluble. De toute façon, personne n'était là pour entendre sa réponse, et puis il n'était pas question d'accepter ce qu'elle sous-entendait.

Matthieu — 5.28.

Quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis un adultère avec elle dans son cœur.

Qu'ils soient conscients ou inconscients, on n'a pas à se sentir sale de ses fantasmes. Claude refusait de se sentir coupable (sale ?) d'actes qui n'avaient même pas été commis. Sur le chemin du commissariat, la question s'est dissipée lentement à mesure que le jour se levait. C'est agréable de vivre suffisamment près de son lieu de travail pour s'y rendre à pied tous les matins – et soudain le paysage a changé. Ce n'était pas la première fois que ça lui tombait dessus, même si sa dernière crise d'angoisse remontait à la fin de son adolescence et si cet aspect de son psychisme était resté froidement dissimulé tout au long de ses démarches pour s'engager dans la police. C'est une sorte de vibration glaçante qui fouette le visage, et ça surprend toujours, mais malgré l'affolement, il faut continuer d'avancer, ne pas s'effondrer. L'une des premières choses qu'on apprend quand on en est victime, c'est qu'on ne lutte pas contre les crises d'angoisse. On fait le dos rond et on s'accroche à tout ce qui est susceptible de rester stable autour de soi. On garde les yeux rivés sur un poteau télégraphique, tant qu'il reste fixe et qu'il ne menace pas de s'écrouler. Alors, on se rabat sur une voiture en stationnement, immobile, inoffensive, jusqu'à ce que quelque chose de terrifiant puisse s'en extraire, et que cette chose contamine toutes les voitures environnantes. Enfin, on lève les yeux au ciel, on aspire au calme tandis que les nuées deviennent autant de hordes d'ombres prêtes à s'abattre sur leur proie, à s'abattre sur Claude qui hésite à fermer les yeux, et que finalement le passage d'un moineau finit par rassurer, sans raison. Il s'est posé là sur le trottoir, à picorer des choses dont lui seul a conscience, et ses petits bonds, plus lourds qu'aériens, ses gambades au ras du sol, ont ramené Claude dans le monde des vivants.

La crise n'avait duré que quelques secondes, quelques interminables secondes dont on se réveille comme on sort d'un cauchemar. Sauf que dans un cauchemar, on sait pourquoi et de quoi on a peur, sur l'angoisse se plaque une réalité onirique possible à raconter, à se raconter. C'est d'ailleurs pour lutter contre ces crises que Claude avait pris l'habitude de consigner ses rêves dans un petit carnet en se réveillant, petit carnet qui ne sera jamais relu, mais dont la rédaction permettait de faire taire cette peur latente, inexplicable, cette peur de rien qui devient une peur de tout. Pendant une crise d'angoisse, cette peur est là aussi, brute et brutale. On sait qu'elle n'a aucun fondement.

Ce n'est que du vent, mais ce vent peut tout balayer, les arbres, les murs, les hommes, la raison, le temps... et rien ne vient lui donner la moindre consistance. Sous ce vent, en un fragment de seconde, tout devient possible : on peut mourir, devenir fou, s'abîmer dans un sol spongiforme ou se dissiper dans l'air tel un nuage de fumée, se faire dévorer par une bête surgissante de nulle part. Toutes ces craintes se succèdent et disparaissent en laissant place à une déferlante de scénarios-catastrophes dont finalement on ne retient que la terreur.

Comme une machine en pilotage automatique, Claude a réussi à marcher jusqu'au commissariat, à arriver à l'heure sans que ses collègues devinent son trouble. À se mettre à l'abri, avec la satisfaction de ne pas avoir porté son arme pendant sa crise d'angoisse et de la récupérer au râtelier. Il y a des moments pendant lesquels un revolver n'est d'aucun recours. Refusant de s'y raccrocher comme à la dernière chose fiable à portée de sa main, Claude a trouvé refuge dans son bureau pour ressortir le dossier de Corentin Lambert. Sa relecture lui permet d'oublier provisoirement sa crise matinale, d'autant qu'une convocation du juge d'instruction chargé de l'affaire l'attendait dans son courrier.

– Le shérif veut te voir !

La porte s'était ouverte. Une tête avait dépassé. L'annonce avait été prononcée par ce collègue de Claude, grand sec et dégingandé, avec un petit sourire narquois. Puis la porte s'est refermée. Après des heures passées à l'étudier, Claude a glissé avec plaisir le dossier Corentin Lambert dans son tiroir, puis a poussé un long soupir. La convocation chez le patron n'était pas une surprise. Depuis le début du mois, les officiers se succédaient dans son bureau pour se faire communiquer leurs *propositions de notations* (c'était le terme exact). Cet échange marquait le coup d'envoi d'un ballet qui se répétait tous les deux ans, avec des formulaires administratifs qui se croiseront, se recroiseront, et aboutiront à un document signé par toutes les strates de la hiérarchie, en bonne et due forme, jusqu'à ce cadre de haut rang qui valide les notations définitives et que l'on ne connaît pas. La proposition de notation est une étape importante au sein d'un commissariat, elle convertit les efforts de deux années de travail en espoirs d'avancement. Aujourd'hui, pour lancer l'offensive, le supérieur direct de Claude allait lui remettre différents documents nécessaires pour la préparation de son premier entretien d'évaluation. C'était aussi l'occasion d'un échange informel.

– Entrez !

Claude a passé la porte et l'a refermée derrière son dos. On apprend ça à l'école de police. Certains disent que c'est pour instaurer un rapport d'égalité qu'il ne faut pas se retourner lorsqu'on arrive devant son supérieur hiérarchique. D'autres s'en réfèrent à la coutume. Les plus cyniques comparent cette situation à celle des gladiateurs. Quand il daigne descendre dans l'arène, on ne tourne pas le dos à l'empereur. Les plus réfractaires à l'autorité arguent qu'il s'agit de se comporter comme en face d'un chien méchant. On lui fait face et on évite de le fixer dans les yeux.

– Asseyez-vous.

Claude a pris place devant le shérif, fataliste. Il y a d’abord eu quelques rappels de ses états de service, de son arrivée dans ce commissariat de quartier et des missions qui lui ont été confiées depuis. Le commissaire, genre bourru, cheveux ras et costume bon marché, n’avait pas l’habitude de ménager son personnel.

– Vous savez pourquoi je vous garde dans mon unité ? a-t-il fini par grommeler.

Claude a hésité. Il y avait toujours moyen de faire un peu d’humour. Un *parce que vous m’appréciez* impromptu détendra l’atmosphère. À moins qu’un *parce que je fais mon boulot*, même présomptueux, eût rétabli un semblant d’équilibre dans cet échange plutôt asymétrique et nettement discourtois.

– Non, *mais j’imagine que vous allez me le dire...*

Seul le *non* était sorti, tout seul. Le reste se trouvait coincé quelque part dans les pensées, à moins que ce fût dans la gorge de Claude. Pourtant c’était là, quelque part dans la pièce, rassurant, si bien que même en position de proie, l’officier de police a senti ses épaules se tirer en arrière et sa tête se redresser.

– Je vous garde parce que vous êtes médiocre et sans ambition. Je vous garde parce que si je n’avais que des champions dans mon service, ils se boufferaient entre eux.

Ça blesse et c’est normal. C’est attendu. Le courant n’est jamais passé avec le shérif. Claude pouvait se satisfaire de son statut à part, se réjouir de ne pas être comme les autres, mais pas de satisfaire sa hiérarchie, et encore moins de lui plaire.

– Et puis, après tout, le boulot est fait...

Ses paroles lui avaient échappé, presque par réflexe, comme on lève les bras devant le visage sous une pluie de coups. Le supérieur n’a pas apprécié. Un sermon est un sermon, l’exercice réclame allégeance et solennité.

– Le boulot, comme vous dites, c’est de clôturer des dossiers et de coller des timbres-amandes, ce n’est pas d’enregistrer des plaintes, de consoler des victimes et de passer son temps dehors à chercher un type qui s’est barré à l’autre bout du monde ou qui s’est balancé dans le canal !

Code de procédure pénale — Article D. 45 (Décret n° 2007-1817 du 24 décembre 2007, en vigueur le 1^{er} janvier 2008)

Le procureur de la République, après avoir recueilli les observations du ou des juges d’instruction [...], établit, tous les deux ans, une proposition de notation des officiers de police judiciaire.

Le lieutenant a préféré garder le silence, ne pas gaspiller son énergie et ne pas se tracasser à cause de remontrances proférées par un supérieur hiérarchique insuffisamment gradé pour lui porter préjudice, à moins qu’il eût le courage d’affronter les magistrats... aucun commissaire ne fait jamais ça. Si le shérif gardait Claude, c’était parce qu’il ne disposait d’aucune raison valable pour exiger sa mutation. Il avait menti, et silencieusement, tout le monde le savait. Par peur ou par sagesse, l’entretien devait s’arrêter là.

– Dégagez de mon bureau.

Claude a quitté les lieux sans faire l'effort de marcher à reculons, avec sa proposition de notation sous le bras. De retour dans son bureau, il ne lui était plus possible de faire autre chose que d'y jeter un coup d'œil.

Relations professionnelles avec l'autorité judiciaire — 8

[...]

Qualité de la coordination de l'activité de police judiciaire du service ou de l'unité — 7

[...]

Qualité des procédures et de la rédaction des rapports et des procès-verbaux — 7

[...]

Qualité des constatations et des investigations techniques — 7

[...]

Valeur des informations données au parquet — 8

[...]

Engagement professionnel — 9

[...]

Capacité à conduire les investigations — 8

[...]

Degré de confiance accordé — 8

[...]

Les notes étaient bonnes, mais les bonnes notes, ça ne suffit pas. D'ailleurs, et ce n'est un secret pour personne, pour peu qu'on n'ait pas été puni, quand on fait la somme de ses points, on en gagne entre trois et quatre tous les deux ans. Ensuite, ça grimpe jusqu'à ce que l'on passe à l'échelon supérieur, et que la moyenne redescende à sept virgule quatre. En vérité, les notations chiffrées relèvent plus d'un calcul algorithmique que d'un quelconque jugement humain. C'est aussi pour ça que le shérif appréciait la présence de Claude. Il avait un nombre limité de demandes d'avancement à formuler pour toute son équipe. Les quelques éléments qui n'en profiteront pas permettaient aux autres d'avancer plus rapidement. En attendant, il était plus judicieux de s'intéresser aux commentaires au sein desquels des considérations ostensiblement objectives dissimulaient les appréciations les plus subjectives. Cette dissimulation permettait d'échapper à la nullité devant un tribunal administratif.

Capacité à conduire les investigations — 8

Volontaire dans ses enquêtes, l'officier peut travailler en équipe et sait prendre des initiatives.

Claude ne se souvenait pas de toutes les subtilités du codage en question, mais dans sa mémoire, sur cette rubrique, l'expression *l'officier peut travailler en équipe* exprimait une contre-vérité – en fait, une invitation à l'isoler. Sur la grille officieuse dont disposent les chefs, ce commentaire équivalait à un deux ou à un trois dans la rubrique *commandement*. Seules les mentions *leader naturel* ou *capable de susciter l'adhésion de ses subordonnés* suggéraient une note proche de huit. Ainsi, les notations circulaient et transmettaient des messages pour les seuls initiés, supposés hors de portée des principaux intéressés, même si cela faisait longtemps que ces derniers avaient pris connaissance de cette ambivalence. Par mépris ou par impuissance, ils continuaient de jouer le jeu.

Code de procédure pénale — Article D. 45-2

La notation établie par le procureur général est portée directement à la connaissance de l'officier de police judiciaire qui peut présenter des observations par écrit dans un délai de quinze jours, délai à l'issue duquel la notation définitive est communiquée à l'autorité [...] chargée d'établir les propositions d'avancement de l'intéressé.

Claude a hésité à pousser plus loin sa réflexion. Le document nécessaire pour décrypter ses notes se trouvait dans son appartement, et l'entretien n'aura lieu que dans deux semaines. À ce stade, il était encore possible d'accepter les notes chiffrées sans en rougir... alors qu'il était difficile de s'offusquer de commentaires à double sens. Nostalgique, Claude s'est rappelé ses collègues qui, en école de police, le jour où ils avaient trouvé cette grille éditée dans un document syndical, n'avaient pas voulu se la procurer. Peut-être avaient-ils eu raison. Peut-être est-il préférable de ne pas savoir ce qui se cache entre les lignes pour ne pas se décourager. Finalement, sa proposition de notation a pris la place du dossier *Lambert* dans son tiroir, et elle y est restée.

Chapitre XII

Pour une fois, ce fut un plaisir d'arriver de bon matin à son bureau. Sandra avait réussi à dégager un peu de temps sur son calendrier, et dans le cadre de l'instruction sur la disparition de Corentin Lambert, l'officier chargé de l'enquête pouvait passer la voir. Le simple fait de penser que les choses allaient avancer la rassurait. D'ici peu, on discuterait de tout ça, on trouverait de nouvelles pistes à exploiter, on mettrait la main sur cet homme qui n'était plus là, sur ce disparu. Débordante d'énergie, la juge se sentait prête à se mettre au travail quand son téléphone se mit à sonner, avec cette petite mélodie, aiguë et harmonieuse, mais aussi surprenante. Les premiers appels arrivent généralement bien plus tard dans la matinée.

Secrétariat

Elle décrocha et s'efforça de sourire avant de demander ce qu'on lui voulait.

– C'est au sujet du policier, ou de la policière, que vous devez voir demain. Le rendez-vous a été confirmé. La personne sera là.

– Oui. Je sais. Merci.

Sandra s'attendait à ce que la secrétaire s'excuse de l'avoir dérangée, puis qu'elle raccroche, mais il y eut un petit moment de silence qu'elle supposa embarrassé.

– C'est que... la fiche est parmi celles qui ne vous ont pas été transmises. Vous ne pouvez pas le savoir.

Ce fut d'abord une petite colère, une forme dégradée d'agacement, qui monta du bas vers le haut en partant de l'estomac, et qui traîna à l'orée de la gorge de Sandra, rendue coite par le ridicule de la situation. En même temps, il y eut l'envie d'expliquer. La fiche était restée par erreur sur le bureau, et quelqu'un d'autre avait dû faire la commission, parce que Sandra était sûre de ne pas avoir inventé cette information. Comment aurait-elle pu ? D'autant qu'elle était vraie. Et puis, en entendant le souffle gêné de la secrétaire, elle eut envie de rire.

– D'accord. J'en prends note. Merci.

Après avoir raccroché, elle regarda son agenda.

10 h. Rdv police C.Lamb. Trib.

Elle aurait pu se remettre au travail tout de suite, mais la curiosité l'emportant, elle tenta de se remémorer les circonstances dans lesquelles ce message lui avait été transmis. Elle leva les yeux au plafond et chercha un écho murmurant *Corentin Lambert, rendez-vous, police*, ou quelque chose comme ça. Après quelques efforts convulsifs, l'information refit surface.

Le policier nous a appelés. Il viendra vendredi à dix heures.

Il n'y avait aucune raison pour que la magistrate doutât de ses souvenirs, jusqu'à ce qu'elle réalise que la petite voix qui murmure cette phrase dans sa mémoire est celle de la secrétaire. Sciemment ou par erreur, quelqu'un mentait. Mais plutôt que de s'insurger contre cette incohérence, la juge prend le parti d'admettre que son interlocutrice est sincère. Après tout, elle n'a aucune raison de la tromper. Soudainement, au milieu de toute cette compassion, Sandra se sent transportée dans un monde trop petit, trop dense, où tout était trop près, un monde plein comme un œuf et absurde.

– Alors quoi ? Je deviens folle ?

Au bord de la panique, elle réfléchit. Ce monde n'avait pas changé autour d'elle en une nuit ou le temps d'un coup de téléphone. On ne devient pas fou sans quelques signes avant-coureurs. À moins que cette confusion en fût justement un signe. À moins que Sandra soit déjà folle.

Ne me prenez pas ma folie, c'est tout ce que j'ai.

Alors qu'elle cherchait à comprendre ce qui lui arrivait, la voix d'un inculpé avait recouvert celle de la secrétaire. C'était un vieux procès qui datait de l'époque où elle représentait le ministère public. Un de ces procès éprouvants, moches, qui avait laissé chez elle des souvenirs prénants. Un homme accusé d'un crime qu'elle avait préféré oublier allait finir en prison, et il se voyait proposer, non sans condescendance, un internement psychiatrique. Comme il refusait, on aurait pu ne pas lui laisser le choix.

Code pénal — Article 224-1 (jurisprudence Crim. 6 sept. 1990: *Dr. pénal* 1990. 320.)

Dès lors qu'un internement psychiatrique, entouré de toutes les précautions, est fondé sur un état anormal [...], serait-il lié à un comportement inhabituel [...], est justifiée la décision de non-lieu intervenue au profit du médecin ayant décidé le placement d'office, et poursuivi pour arrestation illégale et séquestration de personne.

Pas fous les législateurs, et pourtant... La loi, assez prudente pour ne pas envoyer en prison n'importe quel médecin soucieux de la sécurité de ses patients ou de ceux qu'ils pourraient croiser, n'en avait pas moins dissuadé les experts d'imposer ce traitement au pauvre malheureux, peut-être parce qu'en prison il n'était plus dangereux, ou moins, ou mieux surveillé – allez savoir ce qui se passe dans la tête des experts, surtout quand ils sont psychiatres. Mais en se souvenant de ce jour, Sandra avait maintenant la conviction que ce n'était pas la peur de la sanction qui avait poussé les psychiatres assermentés à refuser de placer d'office le coupable en hôpital psychiatrique. Ils n'avaient pas non plus eu pitié de lui. Ils l'avaient compris. Ils lui avaient laissé sa folie parce que c'est tout ce qui lui restait.

– Mais moi je n'en veux pas, et je ne suis pas folle.

Après l'évocation de ce souvenir, le monde, bizarrement, s'assouplit un peu. Sandra sentit l'espace se dilater autour d'elle.

Antonin Artaud — « Manifeste en langage clair », dans ses *Textes de la période surréaliste*
Ma déraison lucide ne redoute pas le chaos.

Alors elle décida de ne pas trop creuser, de ne pas se convaincre à tout prix que la voix dont elle s'était souvenue n'était pas celle de la secrétaire qui venait de la rappeler, ou plutôt, de l'appeler. À côté de tous les crimes qu'elle avait à résoudre, il fallait que ça ne soit pas grave, il fallait qu'elle s'accroche. Autour d'elle, les meubles de bois brut et les tapisseries se tendirent et se mirent à tourner. Elle se sentit descendre, s'enfoncer dans la profondeur, fuyante, comme un nageur qui coule et qui n'a même pas l'idée d'atteindre le fond des abysses. Enfin, ce fut un courant chaud qui lui passa derrière le crâne, un afflux de conscience qui fit disjoncter toutes les ampoules du tableau de bord, tous les voyants, et qui laissa Sandra à moitié évanouie sur son bureau, les yeux fermés, à se dire que tout cela n'avait pas d'importance. À son réveil, elle se sentait suffisamment en forme pour ne pas s'inquiéter. Son dernier malaise vagal remontait à ses études, c'était un signe de surmenage comme un autre. Elle devait faire avec.

Il lui fallut se reposer pendant une bonne partie de la matinée pour se remettre d'aplomb. Elle ne fut dérangée que par un collègue qui avait hâte de la voir pour lui parler de sudokus et par une nouvelle communication de relevés bancaires, avant d'arriver enfin à l'heure de sa pause.

Enthousiaste, elle demanda :

– J'imagine que ça n'a pas été facile. Je ne pensais pas avoir une réponse aussi rapidement.

Il réajusta ses petites lunettes demi-lune sur son nez. À la cafétéria du palais, entre les tables de marbre, les draperies des fenêtres et les linteaux des portes s'apparentant à des déesses antiques, il était de bon ton de parler de son travail, à condition de passer sous silence les éléments liés à l'identité des principaux intéressés, secret de l'instruction oblige.

– Tu ne crois pas si bien dire... j'y ai passé la nuit, mais je te remercie. C'est le genre de truc dont rêvent tous les fans de sudoku.

La juge regarda son confrère, amusée. Autour d'elle, les serveurs déambulaient sur le plancher de pin verni et répondaient aux appels des fonctionnaires qui buvaient leur café en feuilletant leurs dossiers, ou qui discutaient entre eux de l'arrogance croissante des prévenus de nos jours.

– Ce n'était pas seulement neuf grilles superposées à résoudre ?

– Si, mais c'était aussi bien plus ! En fait, tu dois te représenter l'empilement de grilles comme un cube... les grilles n'ont d'intérêt que si elles sont envisagées dans ce cube !

– C'est ce que je m'étais dit... Ça oblige à prendre en compte celles qui te font face et qui apparaissent telles quelles sur le tableur, mais il faut aussi se représenter celles qui se trouvent sur les côtés et celles qui sont vues à plat d'au-dessus.

– Oui, et ce n'est pas tout ! Parce que dans une grille isolée, il faut prendre en compte neuf carrés de trois cases sur trois, alors que là, tu te retrouves à manipuler des cubes qu'il faut remplir avec vingt-sept chiffres.

Sandra réfléchit un peu en touillant son café. Sans être hermétique aux mathématiques, elle avait du mal à visualiser ce que tentait de lui expliquer son collègue.

– Mais il y a forcément des répétitions pour remplir vingt-sept cases avec neuf chiffres ?

En guise de réponse, elle reçut d'abord un drôle de regard, plein d'aplomb et de satisfaction.

– C'est sûr, mais les règles qui régissent les petits carrés doivent s'appliquer sur trois dimensions...

Devant la perplexité de la magistrate, l'homme de loi continua son explication.

– Il y a bien vingt-sept chiffres, mais tu peux couper ton petit cube en neuf grilles qui se superposent... trois en longueur, trois en largeur et trois en profondeur... et toutes ces grilles qui se croisent contiennent neuf chiffres différents.

Pythagore — *Fragments*

La raison est immortelle, tout le reste est mortel.

Sandra s'efforça d'imaginer un cube de Rubik dont les morceaux seraient autant de chiffres à réorganiser pour arriver au résultat escompté.

– Et le chiffre du milieu ? demanda-t-elle mécaniquement.

L'homme en face d'elle sourit, à croire qu'il attendait cette question depuis le début du rendez-vous. Il réajusta ses lunettes sur son nez et s'exclama :

– C'est peut-être la clé de l'énigme. En fait, je n'ai trouvé aucune raison logique de s'imposer quoi que ce soit sur ce chiffre au centre de chaque petit cube...

Il y eut un petit moment d'hésitation, comme si le spécialiste des sudokus découvrait de nouvelles conséquences à ce à quoi il avait réfléchi pendant toute la nuit, à moins qu'il eût besoin de quelques secondes pour seulement faire le point.

– En fait, avec les grilles que tu m'as données, je pense avoir résolu l'énigme. J'ai rempli toutes les cases... ou plutôt, tous les cubes ! Mais pour y arriver, j'ai dû partir du principe que les chiffres au centre de chaque petit cube étaient correctement proportionnés.

Devant l'air perdu de Sandra, il ajouta :

– Il y en a vingt-sept en tout, et donc trois de chaque.

Albert Camus — *Le Mythe de Sisyphe*

Il est toujours aisé d'être logique. Il est presque impossible d'être logique jusqu'au bout.

Sandra tenta de s'imaginer un immense cube de neuf cases de côté. Puis elle le coupa en trois parties égales sur chaque axe, ce qui lui sembla aboutir au résultat escompté.

– Et sans cette décision un peu arbitraire, tu n'aurais pas réussi à terminer ?

L'homme retint une grimace avant de répondre.

– peut-être que si... mais ça m'aurait pris beaucoup plus de temps. C'est ça qui est magique avec les bons casse-têtes, quand on a une intuition, qu'on la suit, et qu'elle mène à la réussite, on ne peut pas savoir comment ça se serait passé si on n'avait pas eu cette intuition.

Cette fois, le moment de silence fut plus apaisé. Ça ressemblait à de la méditation, quelque chose comme du recueillement devant une pensée qui méritât qu'on s'y attarde, tandis qu'alentour, on parlait de projets de lois, de droit barbare et de délinquance.

– J'ai imprimé les neuf grilles, si tu les veux... reprit l'amoureux des chiffres en brandissant une pochette sortie de son porte-document en cuir. Le problème, c'est qu'avec ces feuilles, on appréhende le jeu sous un seul point de vue. J'aurais pu faire deux autres impressions en me plaçant au-dessus ou sur le côté du cube...

Sandra prit les grilles remplies de chiffres. Comme elle commençait à comprendre tout ce que son collègue lui avait raconté, elle les feuilleta distraitement. Sur la deuxième, des chiffres étaient entourés au feutre.

– Ce sont ceux au centre des petits cubes, expliqua l'homme avec un regard fier avant que Sandra ait pris le temps de l'interroger.

Sur la cinquième et la huitième grille, neuf chiffres étaient aussi entourés. Et chaque fois, ils étaient tous différents.

– Oui... Aucune répétition... Et en plus d'être repris dans les mêmes proportions... trois fois chacun... les chiffres occupent des places comme dans un petit cube (long moment d'hésitation). Mais c'est peut-être un coup de chance.

– Tu sais si c'est la seule solution possible ? demanda Sandra sans trop savoir quoi faire de tout ce papier.

L'homme retira ses lunettes et ferma les yeux en serrant les paupières, comme pour se remettre de sa nuit passée dans cet enchevêtrement de grilles, de cubes et de cases.

– Aucune idée. Tout ce que je peux dire, c'est que c'est la seule que j'ai trouvée. Il faudrait y passer encore des heures, ou demander à un informaticien de créer un programme spécifique, pour s'assurer qu'il n'y en a pas d'autres. Mais peut-être que le type qui a façonné ce petit bijou pourrait te répondre mieux que moi ?

Un sourire vint éclairer le visage de Sandra.

– Si je le croise un jour, je ne manquerai pas de lui demander...

– Et demande-lui aussi comment il s'y est pris. Je serais curieux de savoir s'il a d'abord créé son mégacube entièrement, et qu'il n'y a laissé qu'un petit nombre de chiffres pour qu'il reste soluble, ou s'il a seulement trouvé l'idée et tenté un truc avec une dizaine de chiffres, pour vérifier après si ça marchait...

– Et tu n'as pas une idée sur la question ?

L'homme essuya ses lunettes dans un petit chiffon sorti de sa poche et les replaça devant ses yeux. Dehors, une pluie drue se mit à tomber et à tambouriner sur les fenêtres du palais.

– S'il a tout fait avant d'effacer des chiffres, il a sans doute tenté de diffuser son casse-tête, sans quoi ça n'aurait aucun sens. Et s'il est parti de rien pour essayer de créer

un mégasudoku, il est particulièrement doué. Son cube donne l'impression d'avoir juste le bon nombre de chiffres au départ pour servir de casse-tête...

– Mais tu as quand même dû imaginer une règle qui n'était pas évidente, avec ces fameux petits cubes dont les centres sont remplis de chiffres différents ? s'est étonnée Sandra.

L'homme afficha une moue sceptique.

– Je t'ai présenté ça comme une règle que je me suis imposée, mais c'est peut-être une contrainte logique, automatique... et dans ce cas, le concepteur du supersudoku a pu considérer que cette règle serait découverte en réfléchissant sur son casse-tête. Peut-être aussi que ce n'est qu'un hasard et que cette règle n'en est pas vraiment une. Sans compter qu'on n'est pas sûrs qu'il n'y ait pas d'autres solutions.

Une fois le rendez-vous terminé, Sandra s'est retrouvée seule à sa table, avec des grilles remplies de chiffres dont elle ne savait que faire. Le matin même, elle avait reçu les relevés de compte de la boucherie-charcuterie de Corentin Lambert. Ce dernier s'était arrangé pour que la quasi-totalité de ses dépenses quotidiennes passe par son entreprise, mais il les déclarait comme des avantages en nature. Ce n'était visiblement pas pour frauder le fisc qu'il s'était livré à un tel montage. L'espace d'un instant, Sandra imagina son disparu quelque part au sommet d'une montagne ou au pied d'un arbre millénaire, vibrant de transparence et tellement au-delà des contingences de l'existence humaine qu'on serait passé à côté de lui sans le voir.

Chapitre XIII

Pour nombre de ses visiteurs, son bureau ressemblait à celui d'un proviseur, un endroit austère, sombre et sans fioritures où l'on n'entre que pour se faire réprimander, une place à éviter. Et pourtant, la juge Sandra Renaud avait tout fait pour mettre son hôte à l'aise. Un Thermos de café était posé sur un plateau en plastique qui faisait tache sur le bureau en bois précieux, et la magistrate était descendue chercher Claude à l'accueil en bas du tribunal. Maintenant que les deux fonctionnaires pouvaient discuter tranquillement, Claude, immobile sur sa chaise, regardait passer les nuages à travers la fenêtre en attendant que la juge prenne l'initiative.

Code de procédure pénale — Article. D. 34

L'officier de police judiciaire chargé de l'exécution d'une commission rogatoire tient le magistrat commettant informé de son activité.

Il lui réfère sans délai des difficultés qui viendraient à se présenter et sollicite ses instructions.

Parmi toutes ses enquêtes en cours, il n'était pas impossible d'en avoir négligé une, ou d'avoir oublié quelques comptes-rendus, anodins au moment des faits mais devenus cruciaux au fil du temps. Sans connaître les raisons de cette convocation, et malgré tout le dégoût que cela lui inspirait, il s'agissait pour Claude, le temps de cet entretien, de penser, de réagir et de s'exprimer comme un policier normal, comme un *flic* ; ne pas choquer, ne pas surprendre, d'autant que le fait d'avoir à se justifier devant un magistrat plutôt que devant sa hiérarchie lui donnait bon espoir de s'en sortir. Les gens qui prennent plaisir à punir apprécient généralement de s'adresser aux supérieurs directs de leurs victimes. Ils veulent donner le plus de poids possible à leurs réprimandes.

– Vous vous doutez bien que si je vous ai demandé de venir, ce n'est pas pour discuter de la pluie ou du beau temps...

La juge avait parlé. Il y eut un long moment de silence et de gêne pendant lequel Claude s'est demandé si tous ces efforts n'étaient pas destinés à lui faire baisser sa garde avant de l'abreuver de reproches. La magistrate n'avait aucune raison de douter de son autorité, mais certains adultes aiment pousser à l'extrême le contrôle qu'ils ont sur les choses, le pouvoir qu'ils ont sur les gens. On n'est jamais trop prudent. Claude a continué de se taire.

– Même s'ils ne l'expriment pas d'une manière toujours positive, votre hiérarchie est sensible à votre implication et à l'énergie que vous déployez dans le cadre de la recherche de Corentin Lambert.

Un demi-sourire, incontrôlé, s'est fait jour sur le visage de l'officier de police. Beaucoup de travail avait été mené sur ce dossier, trop, aux yeux de sa hiérarchie, et au *poulailler* (n'empêche, quelque chose clochait quand il s'agissait de penser en argot de *flic*, de penser comme un *flic*), on n'avait pas manqué de le lui faire comprendre, même indirectement, par petites touches, ou par de discrètes injonctions à faire du chiffre,

d'autant que Noël approchait et que la prime qui l'accompagne dépend plus des semaines qui précèdent que du mois qui suit.

Dicton de flic

Une remarque, c'est pire qu'un reproche.

La juge qui dirigeait l'instruction avait donc eu vent de ses efforts, et peut-être pas en termes élogieux. Mais c'était tout de même bon signe. Au pire, elle lui reprochera son manque de distance, voire de prudence ; au mieux, ce seront des félicitations qui seront prononcées – rien qui fût, de toute façon, susceptible de susciter trop d'émotion. Fataliste, Claude a inspiré un grand coup pour reprendre des forces et pour encaisser le choc.

– Vous en pensez quoi, de cette affaire ? Pourquoi est-ce qu'elle vous intéresse tant ?

Il y a eu un nouveau silence, le temps nécessaire pour que Claude réalise que cette convocation n'avait pas pour objectif un quelconque jugement. La surprise est bonne, mais maintenant, il lui faut s'expliquer.

– Je ne sais pas... C'est l'homme qui m'intrigue. J'ai l'impression qu'il ne rentre dans aucune case.

La juge a souri. Peut-être parce qu'elle comprenait.

– En ce qui me concerne, c'est le dossier dans son intégralité qui ne rentre pas dans les cases. Par moments, je me demande s'il ne s'agit pas d'un de ces dossiers sans queue ni tête que le parquet confie à des juges d'instruction seulement pour s'assurer qu'ils travaillent, qu'ils font de la procédure.

Code de procédure pénale — Article 82-1

L'inaction du juge d'instruction qui, durant quatre années et sept mois, n'accomplit pas les actes nécessaires au bon déroulement de l'information, constitue une faute lourde traduisant l'inaptitude du service public de la justice à remplir la mission de service public dont il est investi.

Cette réflexion a fait rire Claude. Dans la police, on appelait ça les *affaires têtes de lard*. Elles étaient confiées à des jeunes aux dents longues ou à des officiers proches de la retraite, pour calmer l'ardeur des premiers ou pour faire patienter les seconds. Pourtant, la juge n'entrait dans aucune de ces catégories, à croire que le monde de la magistrature était plus complexe que celui de la *grande maison*.

– Si je vous ai demandé de passer, reprit la magistrate, c'est parce que j'ai envie d'en savoir un peu plus sur ce dossier. Je voulais vous le dire en face pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïtés. Vos procès-verbaux sont très bien dressés... dans le cadre d'une enquête classique. Mais comme il me semble évident que, de votre point de vue comme du mien, cette affaire sort de l'ordinaire, il y a quelques détails sur lesquels je voulais revenir sans passer par la voie hiérarchique... je ne veux pas vous causer de problèmes.

Cette précision a permis à Claude de sentir son estomac se dénouer et son sang affluer à son visage. Pendant toutes ces années passées dans la *grande maison*, il y avait bien eu quelques compliments, de vagues félicitations, le plus souvent collectives, pour peu que les chiffres réalisés soient bons ou qu'une affaire délicate se trouve rapidement

bouclée, sans bavure. Mais c'était la première fois que quelqu'un lui prodiguait des éloges pour une affaire qui ne sera peut-être pas résolue. Consciente de son trouble, la juge lui laissa le temps de se remettre en lui proposant un café. Le breuvage a permis de se sentir un peu plus en confiance, rappelant à Claude de lointains moments de partages avec des gens qui ne lui faisaient pas peur.

– Corentin Lambert n'a pas le profil de quelqu'un qui s'évapore dans la nature. Sa boutique tourne bien. Il est plutôt sédentaire et il passe son temps libre chez lui à lire de la poésie. La seule chose qui semble lui manquer, c'est une vie de famille. Mais abandonner son commerce pour se chercher une compagne à l'autre bout du monde, c'est idiot. Les hommes dans sa situation partent en touristes et reviennent avec femme et enfants au bout de quelques semaines, ou alors ils multiplient les voyages dans les pays où ils peuvent jouer les milliardaires, mais ils n'abandonnent pas leur situation en France. C'est la seule chose dont ils sont fiers.

La juge hochait la tête et but quelques gorgées de café avant de reprendre à son tour :

– J'ai reçu depuis peu ses informations bancaires. En dehors des prélèvements automatiques, cet homme n'a rien dépensé depuis que sa disparition nous a été signalée. Alors, soit il dispose d'un compte à l'étranger dont il se sert pour subvenir à ses besoins, soit il a mis suffisamment d'argent dans une valise pour vivre de manière totalement autonome... ou alors il a refait sa vie ailleurs...

Les regards des deux fonctionnaires se sont croisés, pleins de questionnement.

– J'ai aussi envisagé la fraude fiscale, reprit la juge, mais ça ne colle pas. Corentin Lambert s'arrange depuis longtemps pour que sa boutique assume la quasi-totalité de ses dépenses, mais il a tout organisé d'une façon extrêmement claire... fiscalement parlant.

– Comme si, dès qu'il sortait de sa boucherie, il voulait prendre le maximum de distances avec le quotidien, a envisagé Claude à voix haute, avec le monde en général, hormis la poésie dans laquelle il se réfugiait.

– C'est exactement ça... jusqu'au moment où il a encore creusé la distance.

– Ou alors, il lui est arrivé quelque chose ! a tristement déploré Claude.

Un petit rictus de déception apparut sur le visage de la magistrate.

– Si c'est le cas, depuis le temps qu'il a disparu, nous ne pouvons probablement plus rien pour lui.

Claude a plongé le regard dans sa tasse de café. Il lui fallait trouver quelque chose à dire pour rattraper sa maladresse.

– Après, un commerçant d'âge moyen, qui a priori ne se drogue pas, n'a pas de soucis ou d'ennemis connus, n'est pas malade ou dépressif, et passe ses soirées à lire de la poésie, on ne voit pas trop comment il a pu lui arriver quelque chose de grave sans que personne s'en rende compte...

La juge acquiesça, puis demanda quels étaient exactement les ouvrages trouvés chez cet homme tant recherché. Sur une feuille de bloc-notes, l'officier de police en a dressé une liste rapide, tâchant de se souvenir d'un maximum de titres.

– Et vous vous intéressez à ces livres, lieutenant ? Vous les avez lus ?

– Pas tous, ou pas entièrement, mais quelques-uns m’ont réellement parlé alors qu’habituellement, je ne suis pas fan de poésie. Bizarrement, quand j’ai lu certains des poèmes trouvés chez monsieur Lambert, j’avais l’impression d’être à ma place, d’être en face de quelque chose écrit pour moi... C’est assez dur à expliquer mais ça a été très fort.

La juge dévisagea Claude avec curiosité, puis en hésitant.

Arthur Rimbaud — « Vagabonds », dans les *Illuminations*

Et nous errions, nourris du vin des cavernes et du biscuit de la route, moi pressé de trouver le lieu et la formule.

Le lieu et la formule la firent frissonner... Sandra avait lu et relu ce poème de Rimbaud parce qu’il mentionnait aussi le pitoyable frère. Et il se terminait par cette expression : « le lieu et la formule ». Se trouver au bon endroit, avec le bon poème, le lieu et la formule. *J’ai l’impression d’être à ma place, et d’être en face de quelque chose écrit pour moi.* En lisant la liste fournie par Claude et en tombant sur le nom du poète maudit, Sandra lui demanda :

– Vous connaissez Rimbaud ?

– Bien sûr...

– Non, je veux dire, vous connaissez ses poèmes ?

Claude a un peu hésité.

– Il y a « Le Dormeur du val », que j’ai étudié à l’école, mais je ne vois pas pourquoi vous me demandez ça ? Et puis, avec ce recueil de Rimbaud dans la bibliothèque de Corentin Lambert, il y avait aussi du Baudelaire, et du Guillaume Apollinaire... Je n’ai pas eu le temps de les lire parce que je ne pensais pas qu’ils m’apprendraient quelque chose de nouveau. En fait, tout n’est pas sur la liste, et je n’ai pas tout retenu, mais je pourrai mieux vous répondre après un passage au commissariat. J’ai noté ça quelque part.

Toujours cette sensation de se justifier, de chercher à échapper à la remontrance, au commentaire qui émerge d’on ne sait où et qui blesse. Pour dissimuler sa culpabilité latente derrière un profond sentiment d’injustice, fallait-il que Claude se sente faible, fallait-il se sentir coupable pour ne pas penser à autre chose qu’à résister dès qu’on lui adresse la parole, à encaisser les coups. Claude a senti sa gorge se nouer. Pendant les quelques secondes que cela a duré, la juge a fait semblant de ne pas s’en rendre compte.

– Ce n’est pas grave... J’ai demandé au technicien de vous mettre en copie des éléments récupérés sur l’ordinateur de la boucherie-charcuterie. Vous avez reçu son message ?

Claude a repris son souffle et a souri pour remercier la magistrate d’avoir changé de conversation. Le souvenir du garçon boucher et celui de sa promesse sont revenus, mais ce n’était pas le bon moment pour en parler.

– Pas encore, mais si ça a été envoyé sur ma boîte professionnelle, c’est normal que je n’aie rien reçu. Elle est saturée dès qu’on essaie d’y mettre autre chose que du texte.

Sandra a un peu hésité, puis elle a promis à Claude de lui envoyer elle-même, et sur sa boîte privée, les fichiers qu’elle jugeait les plus intéressants.

– Pour les pièces envoyées au greffe, j’ai pris quelques notes... je pourrais aussi vous les envoyer, proposa l’officier maintenant plus à l’aise.

Mais cette offre n’eut pas l’effet escompté. Réticente, la magistrate n’osa pas refuser catégoriquement. Elle se contenta de demander si certains éléments méritaient tout particulièrement d’être portés à sa connaissance. Malgré sa volonté de partager un maximum d’informations, Claude a dû se rendre à l’évidence : dans l’état actuel des choses, aucune piste n’était susceptible de mener directement à Corentin Lambert, ni d’expliquer comment il avait disparu.

– À un moment, j’ai eu de l’espoir avec le bloc-notes trouvé dans le bureau. Les pages avaient été arrachées au fur et à mesure, si bien qu’il était vierge. Je n’y croyais pas trop, mais je trouvais amusant de poser un papier sur la page du dessus et de griffonner avec un crayon de bois pour lire la dernière chose qui avait été écrite...

– Et alors ?

– Je n’y avais pas pensé, mais les notes doivent marquer le papier sur plusieurs épaisseurs. Corentin Lambert appuyait peut-être comme un forcené sur son stylo. Le résultat n’était qu’un imbroglio de lettres entrelacées et à peine lisibles.

Il y eut un petit regard sympathique de la part de la juge, quelque chose qui aurait pu vouloir dire *bien tenté, peut-être que tu auras plus de chance la prochaine fois*, mais qui se limita à un signe de connivence. Puis Claude a quitté le bureau de la magistrate après qu’elle lui eut vaguement parlé de ses notations et qu’il fut établi que les deux fonctionnaires se contacteraient, sans passer par la voie hiérarchique, dès que des éléments nouveaux feraient surface sur ce dossier. En passant la porte du tribunal, l’évocation de la promesse faite au garçon boucher est revenue, tracassante, et il lui a fallu marcher un peu avant que le malaise se dissipe. Claude tâchera de s’en souvenir une prochaine fois.

Chapitre XIV

Le *Bob*, ce bar sans musique où les conversations des habitués rebondissent contre les parois tapissées de moquettes poussiéreuses pour s'y enchevêtrer comme des chœurs désaccordés. Claude retrouvait le garçon boucher croisé quelques jours plus tôt, l'employé du disparu par la force des choses livré à lui-même. Il avait appelé ce matin. Quelqu'un cherchait à contacter Corentin Lambert depuis la veille au soir, juste avant la fermeture. D'après ses propres dires, c'était *compliqué*, et il valait mieux *en discuter en tête-à-tête*. Claude avait accepté, mais comme ses chefs lui reprochaient de passer trop de temps sur cette affaire, l'idée de convoquer le jeune homme au commissariat avait été écartée d'emblée. Une rencontre à la limite de la clandestinité dépassait le cadre de la procédure, mais le rendez-vous au bar s'était imposé naturellement. Et pourtant, Claude n'aimait pas ça. Des policiers qui tombent dans la mythomanie et qui finissent par faire n'importe quoi, c'est un phénomène courant. Et les plus touchés sont les derniers à s'en rendre compte.

Loi non écrite de l'école de police

On doit souvent tricher pour faire son métier. Quand on hésite, il faut se demander si on oserait en parler à ses collègues. Dans la négative, on s'abstient.

Comme Claude ne parlait pas à ses collègues, cette astuce ne lui était d'aucun secours. Ses décisions se prenaient seules, avec pour seules limites les sensations de ridicule ou de par trop illégal. Ce soir, on flirtait plutôt avec l'extra-légal à cause de ce jeune employé qui se comportait comme un indic dans une affaire sensible. Il avait la tête basse et le regard inquisiteur des gens qui ont la conscience tranquille et qui veulent faire croire le contraire.

– Vous buvez quelque chose ?

– Un whisky... lieutenant. Je dois vous appeler comme ça ici ?

Claude a un peu hésité.

– Si ça continue, on nous laissera un peu d'argent de poche et tout le reste... (grognements embarrassés).

Ce bar lui plaisait. En dehors du serveur et du patron, personne ne lui prêtait attention. Il fallait se montrer discret pour que ça continue.

– C'est vous qui voyez, mais on va parler à voix basse.

Il y a eu un petit sourire de connivence, qui signifiait sans doute que tout était clair entre le témoin et le fonctionnaire de police. S'il s'agissait d'un test, le jeune homme était bien décidé à le passer, et avec brio. Il s'est assis en face de Claude et a relevé la tête.

– Hier, il y a un type super louche qui est passé à la boutique et qui a demandé à voir le patron. Je me suis dit qu'il fallait que je vous en parle.

Claude a d'abord imaginé une sorte de mafieux en costume rayé qui, d'un pas décidé, entre dans la boucherie-charcuterie de Corentin Lambert, cheveux gominés et

lunettes de soleil sur le nez. C'était ridicule. Alors à quoi peut bien ressembler *un type super louche* dans l'esprit d'un garçon boucher qui voit des dizaines de clients tous les jours ? Chaque personne qui vient pour la première fois, et pas pour acheter de la viande, ne devient-elle pas *super louche* ?

– De toute façon, dans dix ans max on grillera comme des cafards à cause du soleil ou des radiations, mais... (voix qui devient inaudible, et finalement s'éteint).

Claude regardait son informateur avec un sentiment mêlé d'amusement et de lassitude. Il sortait à peine de l'adolescence. Cela expliquait son empressement à jouer les personnages de série télévisée, mais ça laissait à désirer quant à la qualité de son témoignage.

– Il ressemble à quoi ?

Le témoin a basculé vers l'avant pour murmurer :

– C'est un homme des bois, une sorte de punk à chiens, mais il a dû laisser ses chiens attachés au coin de la rue. Un type crado. Heureusement, il n'est pas resté trop longtemps. Ça fait fuir les clients.

– Y aura même pas besoin de tout brûler... (rires gras).

Autour de Claude et du jeune homme, quelques conversations s'enflammaient. Il fallait parler plus fort en espérant ne pas être entendus de trop loin.

– Il vous a demandé quoi exactement ?

Cette fois, l'apprenti s'est penché en arrière avec un visage dégoûté.

– Il m'a dit qu'il était ami avec le patron. Il l'a même appelé par son prénom. Genre, il le connaît depuis des années. Comme si le patron pouvait faire ami-ami avec un clodo !

Claude a d'abord envisagé de demander à son témoin s'il était au courant de l'intérêt que Corentin Lambert portait à la poésie et au mysticisme, mais cette question lui a paru d'emblée déplacée, vexante. Faire comprendre au témoin que son patron n'était pas tel qu'il le voyait tous les jours risquait de tout compromettre. Le jeune homme devait continuer de se sentir privilégié. On est plus coopératif quand on se sent important.

– Peut-être qu'il sait quelque chose sur sa disparition. Il vous a donné des informations ? Il vous a dit comment il s'appelait ?

Le jeune homme s'est retrouvé figé sur place, le temps que le serveur pose son verre de whisky en face de lui. En le ramassant, il a semblé fier de s'être tu au moment où on aurait pu l'entendre. Claude avait envie de lui dire de se détendre, de ne pas s'inquiéter. Mais après tout, s'il voulait jouer au parfait petit indic, c'était son droit.

– Il m'a dit qu'il s'appelait *Kami*. Mais ces types-là, ils s'inventent un prénom parce qu'ils ont honte de tout. Au bout d'un an ou deux passés à picoler, à se défoncer et à dormir dehors, ils ne savent plus comment ils s'appellent. Des débris...

Claude a vaguement regardé alentour, comme pour s'accrocher à quelque chose d'humain et de sympathique, sortir de cette agressivité et de cette rancœur tellement aux antipodes de la poésie affectionnée par Corentin Lambert. Entre les habitués avinés et les ados en quête de débauche, rien n'est venu pour lui servir de garde-fou. La sensation de chute était vertigineuse.

– Il m’a aussi donné ça ! a repris le jeune homme en fouillant dans sa poche et en sortant un morceau de papier roulé en boule qu’il a déplié sur la table.

Au croisement de la D432 et de la D17, prendre le chemin qui descend vers le nord et qui mène au refuge des fauvelles. Le dépasser et continuer tout droit sur la piste. Au calvaire, prendre à droite et marcher environ cinq cents mètres, puis s’enfoncer dans la forêt, en angle droit, et monter jusqu’à la cabane.

Le gars n’a même pas d’adresse et il espère qu’on va lui faire coucou dans la forêt. Franchement, il y en a qui ne doutent de rien... En plus, quand je lui ai demandé s’il voulait acheter quelque chose, il m’a répondu qu’il était végétarien. Il faut quand même avoir un sacré toupet !

Claude lisait en même temps que son indic continuait de vitupérer les marginaux de tous bords, avant d’accepter, bien volontiers, de laisser son papier à la police.

– C’est ce Kami qui l’a écrit ?

– Oui, mais il a fallu que je lui passe un stylo et un papier. Les clodos, ils ont toujours besoin qu’on les dépanne.

L’écriture était soignée, élégante, même si quelques mots paraissaient raturés, peut-être parce que le stylo manquait d’encre. Claude contemplait son papier comme une carte au trésor pendant que le jeune homme assis juste en face terminait son verre de whisky.

– Au fait, vous avez vu si mon patron pouvait être remplacé pour faire tourner la boutique ? Je commence vraiment à galérer entre les commandes et la comptabilité.

– J’en ai parlé au juge d’instruction, a menti Claude. Pour l’instant, on ne peut rien faire, mais je vous tiendrai au courant dès que quelque chose se décidera.

Comme un enfant à qui on a trop menti et à qui on ne la fait plus, mais qui n’ose pas affronter les adultes, le garçon boucher a posé un regard soupçonneux sur l’officier de police. Il a ensuite été convenu qu’il devait rappeler si quelqu’un d’autre cherchait à contacter Corentin Lambert. Il n’a même pas demandé à être tenu au courant de la suite de l’enquête. Pour Claude, il était vexé de découvrir que son patron entretenait des liens d’amitié avec des gens qui ne lui ressemblaient pas.

Au calvaire, prendre à droite et marcher environ cinq cents mètres, puis s’enfoncer dans la forêt, en angle droit, et monter jusqu’à la cabane.

S’enfoncer dans la forêt en angle droit, encore qu’il fût impossible de déterminer avec précision la distance parcourue depuis le calvaire. Et celle qu’il restait pour arriver à la cabane n’était même pas indiquée. Une étrange sensation de vertige s’est emparée de Claude alors que le chemin et le refuge des fauvelles s’éloignaient à grands pas, que la végétation se densifiait et que la pente devenait de plus en plus abrupte. Enfin, après avoir progressé à quatre pattes pour ne pas perdre l’équilibre, non sans se demander si un chemin plus praticable lui permettra de redescendre sans se casser une jambe, un

bloc lisse et anguleux a pointé à travers les feuillages. Les informations fournies par le garçon boucher étaient bonnes. En se rappelant, à regret, sa promesse non tenue de demander au juge d'instruction comment serait gérée la boutique du disparu, Claude a repris son souffle et a réajusté son blouson autour de ses hanches avant de reprendre sa marche. À l'approche de la cabane, un individu apparaîtrait. Il porte une barbe roussâtre et une grosse doudoune rapiécée.

Code pénal — Circulaire du 14 mai 1993

Il serait [...] impératif d'interrompre [...] l'exécution des peines ayant pu être prononcées pour sanctionner le vagabondage ou la mendicité.

Aujourd'hui, tant que ça ne dérange personne, on a le droit de vivre dans les bois.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

Le souffle haletant, Claude a sursauté. Sa tenue civile lui permettait de dissimuler son statut de fonctionnaire de police, au moins jusqu'à ce que les présentations soient faites.

Code de procédure pénale — Article 427

Hors les cas où la loi en dispose autrement, les infractions peuvent être établies par tout mode de preuve et le juge décide d'après son intime conviction.

Tous les moyens sont bons quand on enquête, d'autant qu'en droit pénal, seule la « provocation à la commission d'une infraction » porte atteinte au principe de loyauté qui régit la recherche des preuves.

Code de procédure pénale — Article 75 — jurisprudence

La déloyauté d'un tel procédé rend irrecevables en justice les éléments de preuve ainsi obtenus.

Le problème, c'est que quand on ment à un suspect, on ne sait jamais jusqu'où ça peut mener. S'il trouve dans ce qu'on lui raconte une bonne occasion de commettre une infraction, on devient complice d'un délinquant qui n'est même plus sanctionnable.

– Je viens au sujet de monsieur Lambert.

– Monsieur Lambert ?

– Corentin Lambert, le boucher...

L'homme est sorti de sa cabane. De plus près, malgré sa barbe et ses traits tirés, on lui donnait une petite vingtaine d'années, peut-être moins. Même pour une bonne cause, Claude a tout de suite eu honte de chercher à berner cet adolescent.

– Vous avez de ses nouvelles ? Quand j'ai cherché à le retrouver, son apprenti n'a pas voulu me répondre et il m'a presque viré de sa boutique.

– Son apprenti est inquiet parce qu'il a du mal à s'en sortir... Beaucoup de gens sont inquiets pour lui. C'est pour ça que nous le cherchons.

Il y a d'abord eu un vague recul, comme un vent froid qui passait sur le visage du jeune marginal. Après une brève hésitation, il a tendu la main en souriant.

– Moi, c'est Camille, et je suis un ami de Corentin. Vous voulez entrer ?

Kami. Claude s'est dit que décidément, le garçon boucher n'avait pas fait beaucoup d'efforts, et a suivi son hôte dans sa cabane, euphorique à l'idée de se retrouver au chaud, près d'un poêle à bois, en fonte, dont on pouvait légitimement se demander comment il était arrivé là. De l'autre côté de la pièce, un lit se trouvait recouvert d'épaisses couvertures de laine, et le long du mur qui faisait face à la porte, un bureau soutenait une bibliothèque remplie d'ouvrages dont les quelques titres rappelaient ceux trouvés chez le disparu. Tout autour, une odeur de cendre et de bois brûlé amenait des souvenirs de feux de camp, de promenades en forêt et de vieilles bâtisses abandonnées.

– C'est agréable comme installation. Ça fait longtemps que vous habitez ici ?

Le jeune homme s'est immédiatement fermé, il a même un peu froncé les sourcils.

– Je préfère ne pas parler de ça. Je me suis installé ici parce que c'est calme, et je n'ai pas gardé d'adresse en ville. Alors, si on m'oblige à partir, je n'aurai nulle part où aller.

Claude a tout de suite regretté sa curiosité, pourtant gage de sympathie. Après quelques excuses pour rassurer Camille, la conversation a repris sur un ton plus apaisé.

– J'ai connu Corentin quand je vivais en ville, et on a tout de suite sympathisé.

– Vous l'avez rencontré comment ?

– On faisait du bénévolat... Il amenait de la nourriture pour tous ceux qui en avaient besoin et je m'occupais du tri et de la redistribution.

Ainsi, monsieur Lambert était capable de passer de longues journées à travailler dans sa boucherie et à offrir ce qu'il restait de ces journées aux nécessiteux. Non sans s'émouvoir d'autant de générosité, Claude a ressenti un léger vertige lui monter aux tempes, peut-être à cause du réchauffement soudain.

– Vous avez cherché à le revoir pour quoi exactement ?

Il y a eu quelques secondes d'hésitation pendant lesquelles on entendait les bûches crépiter dans le poêle. Dehors, quelques oiseaux sifflotaient une mélodie ponctuée de pépiements.

– J'ai souvent discuté de choses assez... comment dire ? originales avec Corentin. Yoga, spiritualité, feng-shui... ce genre de trucs. Il n'y a pas si longtemps, je suis parti dans une sorte de pèlerinage, et je lui ai promis qu'on discuterait de tout ça à mon retour.

À cette évocation d'un voyage, Claude a pensé aux cartes postales retrouvées dans le bureau du disparu. L'une d'elles (mais laquelle exactement ?) était signée Camille.

– Vous êtes parti (hésitation) pour un voyage (hésitation encore un peu plus longue) initiatique (le mot était un peu fort, mais il n'y avait rien de mieux...) ou quelque chose comme ça ?

Peut-être à cause de la gêne qui pointait sur le visage de l'officier, ou grâce au souvenir de son aventure, le sourire du jeune homme s'est élargi. Son visage a, l'espace d'un instant, irradié de bonne humeur.

– J'appelle plutôt ça une quête existentielle. J'ai passé plusieurs mois en Asie, dans pas mal de pays et dans un ashram en Inde. Corentin s'intéressait beaucoup aux philosophies de ce coin.

– Pourtant, on a retrouvé chez lui presque exclusivement des ouvrages de poésie et de philosophie occidentale... À part quelques livres sur le bouddhisme, mais je ne me souviens de rien de particulièrement exotique.

– Vous êtes allés chez lui ? ...après, ce que vous dites n'a rien de surprenant. Corentin était curieux de ces régions, mais il se méfiait de tout ce que pouvaient raconter ceux qui n'y vivaient pas. Il était aussi persuadé que toutes les langues n'étaient pas capables d'exprimer certaines réalités envisagées par d'autres cultures. Je l'ai souvent entendu regretter de ne pas savoir parler le gaélique, le quechua ou le sanscrit. Peut-être même qu'il est parti pour apprendre, ou qu'en ce moment, il pratique la méditation sur le bord du Gange.

Claude a esquissé une moue perplexe.

– Si c'est le cas, il est parti sans prévenir personne et sans s'inquiéter de quoi que ce soit. On a peur qu'il lui soit arrivé quelque chose ou qu'il soit en danger. C'est pour ça que nous enquêtons. Et c'est pour ça qu'on veut le retrouver. Vous n'avez pas d'autre idée de ce qu'il a pu faire, ce qui a pu lui passer par la tête ?

Il y a eu de nouveau quelques secondes de silence, puis l'officier a repris.

– Après tout, monsieur Lambert est quelqu'un que l'on peut qualifier, a minima, d'original. Un individu a pu abuser de cette originalité. Les gens comme lui sont des proies faciles pour les sectes ou pour les gourous.

Le regard du jeune ermite s'est figé.

– Dès qu'on est curieux et qu'on sort des entiers battus, on passe pour un original, un illuminé. S'il avait été passionné par les placements et les taux d'intérêt, personne ne se serait inquiété pour lui. Après tout, il a bien le droit de disparaître s'il en a envie.

– Oui, mais quelqu'un de passionné par les placements et les taux d'intérêt ne part pas sans prévenir personne et ne risque pas de se ruiner en laissant couler sa boutique.

Camille a acquiescé, sans que Claude parvienne à discerner s'il était vraiment d'accord ou s'il s'en fichait. Le reste de la conversation s'est limité à quelques politesses. Même la promesse de prévenir le commissariat au cas où il quitterait sa cabane en bois n'a pu être obtenue qu'avec beaucoup de réticence par l'officier de police.

Chapitre XV

Difficile, malgré son expérience, de se montrer avenante, désinvolte et ferme à la fois. L'homme avait répondu le jour même où il avait reçu sa convocation. Il s'était présenté sans perdre de temps et sans chercher à savoir pour quoi son témoignage était requis. Arrivé avec presque une demi-heure d'avance, il avait patienté dans le lobby du tribunal, alors que tout le monde n'avait d'yeux que pour lui, sans doute à cause de la soutane.

Code de procédure pénale — Article 102 (L. n° 2004-204 du 9 mars 2004, art. 94)

Les témoins sont entendus [...] par le juge d'instruction, assisté de son greffier ; il est dressé procès-verbal de leurs déclarations.

Malgré le foisonnement d'hommes en robes tel qu'on peut l'imaginer dans un tribunal, nombre d'employés s'étaient retournés sur son passage quand finalement il gravit les escaliers pour se rendre à l'étage de la juge d'instruction.

Code de procédure pénale — Article 103

Les témoins prêtent serment de dire toute la vérité, rien que la vérité. Le juge leur demande leurs nom, prénoms, âge, état, profession, demeure, s'ils sont parents ou alliés des parties et à quel degré ou s'ils sont à leur service. Il est fait mention de la demande et de la réponse.

Dans son bureau, la magistrate appréciait le partage des tâches qui restait de vigueur pendant les auditions. Une fois remplies les formalités d'usage, elle pouvait se concentrer sur les informations fournies par le témoin, sur ses hésitations, sur d'éventuels mensonges, tout en relativisant leur gravité. Si les déclarations mensongères faites sous serment à des juges civils ou commerciaux peuvent être sanctionnées, le parjure reste inconnu du droit pénal. Seul le faux témoignage est sanctionné.

Code pénal — Article 434-13

Le témoignage mensonger fait sous serment devant toute juridiction ou devant un officier de police judiciaire agissant en exécution d'une commission rogatoire est puni de cinq ans d'emprisonnement et de 75 000 € d'amende.

Code pénal — Article 434-13

Toutefois, le faux témoin est exempt de peine s'il a rétracté spontanément son témoignage avant la décision mettant fin à la procédure rendue par la juridiction d'instruction ou par la juridiction de jugement. — CSS, art. L. 471-4.

Et pour sanctionner un faux témoignage, il faut prouver l'intention coupable du témoin. Même de la part d'un prêtre, un simple *je me suis trompé* ou *j'avais oublié* suffit à se disculper. Sans oublier qu'il faut attendre la fin de la procédure pour envisager le délit. Dans la pratique, les faux témoignages ne sont la plupart du temps réprimandés que par un regard sévère, un haussement de ton ou de sourcil. Au mieux, on peut espérer un vague sentiment de culpabilité de la part du témoin (qui reste un vrai témoin,

quoi qu'en dise le Code pénal) quand il n'est pas soutenu par un avocat. Souvent impressionné par l'administration et placé en situation de vulnérabilité, un affabulateur doit se sentir bien seul au milieu de ses mensonges. Dans de telles circonstances, peu de gens restent de marbre.

Jean — 8.44.

[Le diable] n'est point demeuré dans la vérité, parce qu'il n'y a point de vérité en lui.

Diable... Émue parce que confrontée pour la première fois à un homme d'Église, Sandra se demandait s'il pourrait lui mentir sans que cela se voie. Surtout, elle se voulait réactive et capable de répondre à chacune de ses déclarations, d'aller au plus loin et le plus vite possible dans ce qu'elle pouvait apprendre de lui.

Code de procédure pénale — Article 105 (L. no 93-1013 du 24 août 1993)

Les personnes à l'encontre desquelles il existe des indices graves et concordants d'avoir participé aux faits dont le juge d'instruction est saisi ne peuvent être entendues comme témoins.

À sa droite, le greffier se tenait prêt à saisir tout ce qui allait être dit. L'ecclésiastique se tenait en face d'elle, les genoux serrés et le dos droit, souriant. La magistrate hésita quelques instants à lui faire son laïus habituel, celui qu'elle utilisait justement pour mettre les témoins à l'aise. Elle commençait généralement ses auditions par un rappel de la loi, une précision sur le statut de témoin a priori incompatible avec celui de suspect, mais un prêtre n'avait pas forcément besoin d'être rassuré. Sandra regretta d'avoir omis d'anticiper cette question et finit par se dire qu'elle n'avait pas non plus de raison de changer ses habitudes avec un homme d'Église. Elle le rassura donc, avant de commencer l'interrogatoire à proprement parler.

– Vous avez signalé la disparition de Corentin Lambert au procureur de la République. Vous aviez des raisons de vous inquiéter pour lui ?

Il réfléchit, comme à la recherche d'un piège dissimulé dans la question. La juge baissa les yeux sur le dossier qu'elle tenait encore fermé devant elle, avec écrit en gros et au feutre sur la pochette cartonnée : « Disparition 190.41.972 ».

– C'est un ami, a-t-il finalement répondu d'une voix apaisée. Je me suis inquiété pour lui comme je me serais inquiété pour beaucoup de gens. Mais ce n'est pas le procureur que j'ai alerté. Je ne connais pas cet homme. Je suis allé au commissariat.

La juge regarda ce dossier qu'elle pensait connaître, mais aucune déposition au commissariat ne lui revint à l'esprit.

– Ce serait tout de même étonnant que ça m'ait échappé...

Il y a quelques secondes de silence, rythmées par le bruit des touches du clavier du greffier. Après, le témoin finit par reprendre la parole.

– Vous avez raison ! Je suis allé au commissariat, mais là, ils m'ont dit que je devais écrire au procureur. Alors c'est ce que j'ai fait. Je ne connais rien à vos bureaux. J'ai écrit pour que la police enquête. On aurait pu me donner n'importe quelle adresse, je n'aurais rien changé à ce que j'ai mis dans ma lettre...

– Et la police enquête, s’est empressée de rétorquer la magistrate avant de demander s’il s’agissait bien de cette lettre dont elle lui montra une copie.

– Oui. C’est celle-là. C’est ma signature.

Il n’y avait qu’une feuille, recouverte d’une écriture anguleuse et serrée, mais rien dans le texte qui laissât supposer que Corentin Lambert était en danger. Sandra aurait voulu demander à son témoin (comment s’appelait-il déjà ? Ah oui... Frédéric Normand) comment il avait réussi à convaincre le procureur de diligenter une instruction pour la seule absence de son ami. Un coup d’œil vers le greffe l’en dissuada. Dans un acte de procédure officiel, on ne remet pas l’administration en cause.

– Vous connaissiez bien Corentin Lambert ?

– Il a longtemps fréquenté ma paroisse, mais plus par curiosité que par foi je dois dire. C’est quelqu’un d’ouvert et généreux. Même après qu’il a décidé de prendre ses distances avec l’Église, nous nous voyions régulièrement. Nous discussions de théologie, et aussi de sujets plus triviaux, mais jamais de politique.

– Il était croyant ?

Le prêtre hésita. Sans cesser de sourire, il se passa la main dans sa barbe pointue, finement taillée.

– Il avait une approche assez personnelle de la foi. Mais à notre époque, c’est un peu normal. Les gens se font leurs idées et n’hésitent pas à interpréter les textes comme ils en ont envie. On ne peut pas leur en vouloir.

Distique d’Augustin de Dacie — XIII^e siècle
La lettre instruit des faits qui se sont déroulés,
L’allégorie apprend ce que l’on a à croire,
Le sens moral apprend ce que l’on a à faire,
L’analogie apprend ce vers quoi il faut tendre.

Intimidée, Sandra se souvenait avoir abordé ce thème pendant les cours de catéchisme quand elle était enfant. Tout ce qu’il lui en restait, c’était l’idée qu’un bon croyant pouvait trouver dans un texte quelque chose d’insoupçonnable pour un sceptique, en particulier dans un texte sacré. Mais depuis la disparition de son fils et toutes ses prières qui ont suivi et qui sont restées lettre morte, elle ne se considérait plus comme une bonne croyante.

– Vous parliez de poésie ?

Pour la première fois, l’homme d’Église parut déstabilisé. Sandra vit sur son visage la même montée de fièvre que celle qui submerge les adolescents placés subitement en face de leurs fautes. Il s’était tendu au point de suffoquer quand il répondit :

– Ça nous arrivait, mais Corentin était beaucoup trop calé dans ce domaine pour que je puisse vraiment en discuter avec lui (tousotements).

– Très bien, ce sera tout...

L’appellation *frère Frédéric* résonna dans l’esprit de la juge, mais elle s’abstint de l’employer, préférant laisser sa phrase en suspens, peut-être parce qu’elle se posait

encore la question de savoir si c'était le *pitoyable frère* mentionné par le poète ou par le disparu qui pouvait se tenir en face d'elle.

Après quelques questions supplémentaires et de pure forme, il y eut des remerciements, mutuels. On se congratula de s'être montrés coopératifs et de s'occuper de cette affaire. Puis, la juge resta bien assise derrière son bureau lorsqu'elle invita le témoin à quitter les lieux. À cet instant précis, le malaise est palpable. Certains s'excusent du peu d'intérêt que présente leur déposition, d'autres se précipitent vers le bureau pour serrer la main du magistrat, les plus virulents vont jusqu'à demander à être tenus au courant des progrès réalisés au cours de l'enquête. Avec l'expérience, on finit par comprendre que cette réaction n'a rien à voir avec la sincérité de leur déposition. Qu'ils soient coupables ou innocents, elle n'est que fruit de leur rapport à l'institution, à la justice, au moment où ils s'expriment. Pour Sandra, c'est aussi l'instant après lequel le témoin n'existe plus. Elle avait le regard dans le vague, perdu le long des murs de son bureau, quand le prêtre se leva et, après de petits hochements de tête, d'abord vers elle puis vers le greffier, quitta la pièce à reculons.

En fin de matinée, sa pause lui fut utile pour se remettre les idées au clair, d'autant qu'elle en profita pour poser quelques jours de congé avant de sortir. Marcher dans la rue en s'éloignant du tribunal donnait toujours à Sandra une impression d'entre-deux, comme un sas qu'il lui faudrait franchir pour rejoindre le monde des humains et quitter celui de la justice. Chaque fois qu'elle passait la grille du palais, elle s'attendait à ce que tout ait changé, comme à la sortie d'un rêve bizarre. Pourtant, elle se retrouva sous une petite pluie froide, à respirer les gaz d'échappement des voitures qui quadrillent la ville, inlassablement. Un peu faible après sa déambulation dans les rues piétonnes du centre-ville, elle franchit une porte vitrée coulissante, frontière transparente qui sépare le monde des piétons et celui des marchands.

Soyez ce que vous êtes !
Découvrez-vous !
Rejoignez-nous ! Allez de l'avant !

Elle venait souvent ici pour déjeuner. Ce jour-là, elle découvrait aussi la nouvelle campagne de recrutement lancée par les armées. Elle la trouvait trop agressive, mais finit par se dire qu'après tout, ces messages dignes d'un coach sportif en séance de fitness ou d'un gourou en pleine lévitation ne lui étaient pas adressés. Et comme souvent dans un tel cas, elle se met à penser à son fils. Peut-être s'est-il engagé. Peut-être n'avait-il rien trouvé de mieux à faire le jour où il a disparu sans laisser d'explication ; même pas une lettre, même pas un petit mot pour expliquer son départ – cette fuite, en espérant qu'il en fût l'instigateur. Après sa disparition, ce ne fut qu'un enchaînement de périodes plus ou moins longues, plus ou moins douloureuses, entre attente et résignation, entre absence, manque et pragmatisme.

On n'oublie rien, on s'habitue à tout.
On pense à ceux qu'on aime, et on reste debout.

Les quelques notes du refrain d'une vieille chanson lui revinrent en tête, parce que c'était une chanson que son fils appréciait, parce que depuis sa disparition, elle ne pouvait plus l'entendre sans penser à lui. Cela ne l'empêchait pas de se trouver ridicule quand elle pleurait sur des textes écrits pour des adolescents en quête d'émotions – l'important n'est pas le chanteur ni le texte, l'important, c'est ce qu'on y découvre et ce qu'on en garde. Tout cela, Sandra avait fini par le comprendre, mais trop tard. Toute la détresse ressentie à l'entrée dans le monde hostile et attendu des adultes, elle s'en était souvenue après. Il avait fallu que le fils disparaisse pour que ses souvenirs d'adolescente remontent à la surface. La violence des regards et la compétition acharnée imposées à des êtres dont on ne cesse de dire qu'ils sont des incapables, là où des adultes ne supporteraient pas le quart de ce qu'ils subissent. Ces adultes qui s'effondrent quand ils se font quitter, et qui ne comprennent pas que leur ado vit la même chose plusieurs fois par semaine, avec seulement la partie matérielle en moins à gérer. Et dans de telles conditions, qui peut bien s'en soucier de la partie matérielle ?

Sandra avait fini par comprendre la violence du monde dans lequel vivait son fils, mais trop tard. Il était parti, il ne reviendrait pas. D'abord, elle lui en voulut, elle en voulut à tout le monde, à la terre entière et à tout ce qu'elle portait ; meilleur moyen et moyen facile de faire en sorte que tout cela ne fût de la faute de personne. Et bien évidemment, ça n'avait rien donné.

Antonin Artaud — Lettre du 6 juin 1924 à Jacques Rivière
Il ne faut pas trop se hâter de juger les hommes il faut leur faire crédit jusqu'à l'absurde, jusqu'à la lie.

Jusqu'à l'absurde... elle faillit même démissionner. Elle faillit perdre la foi. Et puis, comme ces choses-là ne se commandent pas, elle renonça même à tout abandonner. On s'habitue à tout. Depuis sa disparition, depuis l'éclatement de la cellule familiale, non seulement le noyau, mais aussi le pourtour, jusqu'aux plus fines ramifications des branches disséminées de par le monde (impossible de revoir des cousins, même très éloignés, qui l'eussent vue comme *celle dont l'enfant est parti*), elle s'était habituée. Elle s'était reconstruite, par morceaux. D'abord par le travail, en abandonnant la cour et les plaidoiries, et en s'intéressant à l'instruction, pour chercher à comprendre plutôt qu'à sanctionner, instruire plutôt que juger.

Code de procédure pénale — Article 81
Le juge d'instruction procède, conformément à la loi, à tous les actes d'information qu'il juge utiles à la manifestation de la vérité. (L. no 2000-516 du 15 juin 2000, art. 2) « Il instruit à charge et à décharge. »

À charge et à décharge. Les juristes les plus pointilleux soulignent l'emploi des guillemets qui, dans le Code de procédure, introduisent une « distanciation révélatrice » du déroulement des enquêtes. Les plus malhonnêtes ne manquent d'ailleurs pas de

préciser que, puisque l'on ne sait jamais sur quoi on va tomber pendant une instruction, cette notion de *à charge et à décharge* serait purement fictive. Les plus subtils insistent aussi sur l'ordre : on instruit d'abord à charge, et ensuite à décharge. Mais pour Sandra, cela valait toujours mieux que d'envoyer des gens derrière les barreaux.

Maintenant, elle se remettait de ses émotions en buvant un café au milieu de la galerie marchande, près de l'escalier mécanique qui ronronnait doucement, s'efforçant de ne pas se demander s'il s'agissait bien d'un inconnu qui entre dans tel magasin ou qui passe devant elle, à moins que ce ne fût son fils, de retour après une fugue de plusieurs années, repentant et heureux.

Charlotte Névashish-Flamand — « À ceux que j'aime et qui m'aiment »
N'allez pas sur ma tombe pour pleurer. Je ne suis pas là, je ne suis pas mort.

Peut-être à cause de son entretien avec l'homme d'Église, l'espoir lui était revenu. Sandra s'efforça de ne pas s'en étonner. Elle savait, depuis trop longtemps, que l'espérance est une drogue bien plus puissante que l'oubli. Elle devait n'en user qu'avec parcimonie, comme on boit un verre de temps en temps pour se redonner le moral. Elle eut une pensée pour tous les disparus et se demanda combien d'entre eux restaient parmi les leurs, dans la même ville, dans le même pâté de maisons, sans même qu'on leur prêtât attention. Elle termina son café et retourna au tribunal sans avoir pris de quoi manger. L'espérance est aussi un coupe-faim. De retour derrière son bureau, elle considéra sa solitude avec un regard apaisé, comme le prix à payer de ses réussites professionnelles, du luxe et du faste du tribunal, de l'autorité qui lui était dévolue. Elle se remit au travail en espérant se rendre utile. Des gens avaient sans doute besoin d'elle.

Chapitre XVI

Après une longue journée de travail, rentrer chez soi n'est pas toujours un soulagement. Certains considèrent leur domicile comme un sanctuaire. Pour Claude, il s'apparentait plutôt à une cellule. En vérifiant ses mails, le souvenir lui est revenu d'une époque révolue, quand il fallait interroger son répondeur téléphonique parce que l'on s'inquiétait de savoir si des proches s'intéressaient un tant soit peu à ce que l'on devient. Désormais, on garde sur soi son téléphone, au point qu'il en devient envahissant. La messagerie électronique concurrence la boîte aux lettres lorsqu'il s'agit de recevoir les nouvelles de ceux qui pensent à nous et qui ne veulent pas nous déranger. Dans ces deux versions du courrier, la plupart du temps, ce sont les publicités qui nous dérangent et qui nous rassurent en nous prouvant que tout fonctionne encore, que le facteur passe tous les jours, que le réseau n'a pas disjoncté. Et dans ce flot de sollicitations, les messages non automatiques et non institutionnels font figure d'exception, raison pour laquelle Claude a eu un petit sursaut en reconnaissant *Sandra Renaud* parmi ses correspondants.

Sujet : Documents trouvés sur l'ordinateur – merci de ne pas diffuser
En espérant que cela vous parle un peu plus qu'à moi...

Le message était laconique. Pas la moindre mention du nom de Corentin Lambert, peut-être à cause de la réticence de la magistrate à recourir aux adresses privées plutôt qu'aux adresses officielles. Et pourtant, cette idée venait d'elle. Plutôt que de perdre du temps à s'interroger sur cette concision suspecte, Claude a ouvert avec curiosité les pièces jointes à son courrier : plusieurs fichiers au format document, et un seul au format standard, « portable », se sont chargés sur sa machine.

Les textes étaient des poèmes de longueur variée. Ils n'ont pas eu d'autre impact sur Claude que de lui faire se demander si l'on pouvait encore s'émouvoir à la lecture d'une œuvre à travers un écran. Non pas qu'il s'agît d'un problème d'épaisseur ou de verticalité... une photocopie du poème de George Herbert récupéré dans *The Temple* (le poème XIII, « Easter Wing ») se trouvait depuis peu plaquée sur son frigidaire sans que cela l'empêchât d'en apprécier le sens. Au contraire, à force de le relire, ou plutôt, de le survoler distraitement tous les matins, Claude y avait décelé des éléments inattendus. D'abord au moment où il avait fallu l'orienter, les deux paires d'ailes lui étaient apparues dans toute leur évidence là où les lignes horizontales, pour une lecture plus facile, obscurcissaient l'idée même d'une montée vers le ciel pourtant perceptible dans le texte. Petit à petit, à cette découverte se sont ajoutés certains aspects du texte passés inaperçus au cours de ses premières lectures, comme cette possible référence à l'enfant prodigue dans la phrase *Decaying more and more, till he became most poore* (de plus en plus pourrissant, jusqu'à ce qu'il devienne le plus pauvre), ou quand après avoir passé des heures à s'intéresser à l'anglais du XVII^e siècle, Claude a réussi à comprendre la phrase *With thee let me combine and feel thy victorie: for, if I imp my wing on thine*

affliction shall advance the flight in me. Depuis, sur un post-it collé à côté du poème était inscrit : *Laisse-moi fusionner avec toi et sentir ta victoire, car si j'en colle les plumes sur mes ailes, la misère encouragera en moi l'envolée.* Il avait fallu des heures de recherche pour comprendre que l'expression *to imp the wing* était originellement un terme de fauconnerie et désignait la récupération des plumes d'un animal afin de renforcer les ailes d'un autre. Maintenant, le poème conservait une part d'opacité, mais Claude avait la sensation de l'avoir apprivoisé, de l'avoir intégré à son imaginaire comme un petit animal qui, à défaut de se faire domestiquer, n'en devient pas moins approchable, confiant. Et il lui semblait impossible d'arriver à un tel résultat en lisant les poèmes de Corentin Lambert sur l'écran de son ordinateur.

D'ailleurs, ses textes ne semblaient pas relever de la même alchimie. Claude les a lus et relus plusieurs fois, sans y trouver d'images admirables ou susceptibles de lui procurer cette sensation de vertige et de vide à combler comme celle ressentie à la lecture des ouvrages trouvés chez lui. Mais peut-être qu'y chercher des indices empêchait d'y apprécier tout le reste. Claude a donc abandonné les poèmes pour s'atteler au « portable document format » qui, ouvert, affichait la silhouette d'un oiseau composé d'étranges petits points sur lesquels il a fallu zoomer pour s'apercevoir qu'il s'agissait de lettres. Des souvenirs de telles œuvres lui sont revenus de l'enfance, depuis la salle de sa classe de primaire ou sur des cahiers à grands carreaux remplis d'odeurs de colle, de crayons de bois et de gomme.

Guillaume Apollinaire — « Les Collines », dans *Ondes*
Et j'ai scruté tout ce que nul
Ne peut en rien imaginer

Plusieurs poètes avaient déjà écrit des poèmes en images, leur donnant des formes de chats, de chevaux ou d'oiseaux, de tour Eiffel ou de cigare, mais dans le cas présent, les lignes du texte ne dessinaient pas les contours ni les traits d'une bête ou d'un monument quelconque. La silhouette entière était composée de lettres serrées, alignées comme sur une mosaïque, mais à mesure que Claude fouillait le corps de l'animal, aucun mot, aucune phrase n'émergeait de l'ensemble.

Il lui a alors pris l'envie de zoomer et de dézoomer l'image qui tantôt reprenait ses formes de rapace tantôt se limitait à un écran rempli de lettres finalement lisibles mais toujours insignifiantes. Chaque fois, le changement d'échelle permettait à Claude d'envisager un sens quelque part entre ces deux visions, entre ces lettres trop grosses pour être toutes contenues sur son écran et cet oiseau trop petit pour qu'on en distinguât les composants. Finalement, une dizaine d'essais a été nécessaire avant que Claude acquière la certitude d'un sens caché, un peu comme un rêve oublié au petit jour et dont on ne conserve qu'une série d'émotions éprouvées pendant la nuit. Encore une dizaine de changements de points de vue et Claude a su que l'oiseau n'était pas un simple amoncellement de lettres, mais qu'il lui restait à en trouver le sens.

La première étape a été assez simple. Il fallait que Claude puisse distinguer la forme de l'oiseau dans sa totalité, avec des lettres assez grosses pour être lisibles. Quelques impressions à des échelles diverses, et quelques rapides calculs, lui ont permis

de déterminer comment s'y prendre. Un affichage horizontal (comme si l'oiseau planait) et suffisamment gros pour être lu depuis son lit nécessitait un collage d'environ deux mètres de long sur un mètre vingt de large. Restait à Claude à imprimer les quarante-deux pages A4 (sept en longueur et six en largeur) qui allaient tapisser le plafond de sa chambre. À la moitié du travail, qui lui avait déjà pris une bonne moitié de la nuit, Claude a hésité entre se réjouir de n'avoir personne pour s'offusquer de ses coups de folie et reconnaître unanimement que tout cela n'avait aucun sens. Vivre en solitaire lui a semblé exaltant et dangereux à la fois, comme longer un précipice sans garde-fou et risquer de basculer dans le vide sans même s'entendre dire qu'il faut faire attention. D'ailleurs, même si un message se cachait dans ce dessin animal, même s'il émergeait et s'il permettait de retrouver Corentin Lambert, il était peu probable que sa hiérarchie lui en soit gré, il était peu probable que ce fût lui en soit gré.

Tant pis ! Incapable de résister à la fatigue après avoir accroché la dernière feuille sur laquelle apparaissait un bout de la queue de l'oiseau en haut de son lit, Claude choit sur son matelas. Ensuite, en s'endormant, l'idée que le volatile lui plane au-dessus, porteur d'un message peut-être, et qui sera peut-être rêvé, lui permet de sombrer dans une torpeur enthousiasmante. Mais nul souvenir d'un texte quelconque ne lui a été révélé pendant son sommeil.

Chapitre XVII

Chaque fois que son humeur le réclamait et que son emploi du temps le lui permettait, Sandra en profitait pour marcher. Et chaque fois qu'elle doutait que la forêt suffise à lui remonter le moral, elle optait pour la ville. C'était toujours un peu désagréable de se rapprocher du palais au cours du week-end sans y être de permanence, mais l'idée de se promener dans les rues avoisinantes et de découvrir de nouveaux lieux permettait d'oublier sa présence, d'en faire un bâtiment comme un autre, une simple curiosité architecturale moderne.

Aux détours des rues, la juge se sentait conquise par les morceaux de remparts, les façades des maisons à colombage qui s'inclinaient au-dessus d'elle et qui abritaient les trottoirs, les toits goudronnés qui surplombaient de petits murs de briques. De temps à autre, un artiste des rues avait laissé sur un mur de pierres lisses ou sur un accessoire de ville (poubelle, boîte aux lettres, transformateur, conteneur de verre ou borne de pierre brute, horodateur) un sigle mystérieux. Ces signatures se mélangeaient aux graffs qu'elles authentifiaient, quand elles n'étaient pas supposées se suffire à elles-mêmes. Elles donnaient à la ville des allures de livre ouvert, de carte d'état-major où les forces en présence communiquaient par langages codés.

Déconstruis ton esprit

Depuis le temps qu'elle venait dans cette ville, Sandra y trouvait régulièrement de nouveaux messages, souvent revendicatifs, parfois plus amusants qu'engagés, mais qui lui donnaient toujours une allure accueillante. Il y avait même de véritables œuvres d'art qui transformaient les murs en des fenêtres à travers lesquelles on voyait des foules lutter, des paysages se déployer, des colombes s'envoler.

Le v'là ton art de rue

En tant que juge, elle avait du mal à admettre qu'une activité aussi marginale puisse changer la ville aux yeux des promeneurs, résidants ou seulement de passage. Il lui fallut se rassurer, elle se convainquit qu'elle n'aurait jamais à enquêter sur un quelconque tagueur, graffeur ou autre bombeur des rues. Ces gens-là ne passent au tribunal qu'en cas de flagrant délit. Pour eux, pas d'instruction.

Révisé ta philo

Sauvez le monde – mangez un financier

Pourtant, la violence était là. En face d'un type obèse et blafard qui engloutissait les briques affleurantes derrière un trou dans le crépi d'un immeuble insalubre et sous-titré *Eat the rich before they eat you*, il fallait bien l'admettre : la violence est partout. Cette violence qu'elle avait toujours tenté d'endiguer, cette loi de la jungle qu'elle

considérerait comme l'ennemi absolu, la part d'ombre, l'entrave à la civilisation, elle sentait sa présence comme celle d'un fauve embusqué, invisible, et prêt à bondir.

Il y a des lasagnes dans le frigo, bisous

Ce texte hautement improbable tracé à la bombe en bas d'un immeuble un peu plus cossu que ses voisins lui redonna le moral. Dommage qu'aucun effort n'eût été fait quant à son graphisme. Même le petit cœur à côté de *bisous* n'était ni droit, ni symétrique, ni vraiment en forme de cœur. Tout cela semblait tracé tellement à la va-vite que Sandra s'est demandé s'il ne s'agissait pas réellement d'un message personnel. Il fut un temps où elle prenait des photos de ces traces d'humanité posées sur le béton, et puis elle avait fini par se lasser. Les albums complets remplis de murs bariolés ne lui avaient jamais laissé rien entrevoir dont elle se douta déjà.

Dante — *La divine Comédie, L'Enfer*
Nous parvînmes enfin au fond des grands fossés
qui gardent de partout la ville inconsolée,
au pied des murs pareils aux blocs de fer forgé.

En repensant à cette période de sa vie, quand n'importe quelle activité lui suffisait, pour peu qu'elle lui permît de ne pas penser à son propre malheur, elle se sentit à la fois forte et vulnérable. Agir, toujours agir, parce qu'il n'y a que ça qui nous fasse oublier nos plaintes, parce que nous sommes faits pour agir plutôt que pour ressasser nos peines.

Nietzsche.
Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort.

En se sentant un peu plus forte... mais plus forte que quoi ? elle repense à ce dicton nietzschéen, et elle se dit que non, décidément, on n'est plus fort que grâce à ce dont on se remet, et encore, à condition de n'en oublier aucun détail, d'en tirer les leçons pour comprendre le monde, pour peu qu'il fût compréhensible. Et que tirer de la disparition de son fils hormis la certitude que rien n'a de sens et qu'il ne lui reste plus qu'à en rire afin de ne pas pleurer pour le restant de ses jours ?

Il y a des lasagnes dans le frigo, bisous

Rire de tout ce monde qui avait lu ce message en se doutant qu'il ne lui était pas adressé, avec cette étrange sensation de s'immiscer dans une conversation entre deux habitants du quartier. En repensant à cette petite phrase, Sandra entendit une voix douce et bienveillante résonner quelque part dans sa conscience, bien loin de celle du philosophe qui lui enjoignait de serrer les dents jusqu'au bout, de tout encaisser et de se battre. Le philosophe ne lui avait été d'aucun secours, alors que toutes ces voix qu'elle avait entendues en s'attendrissant à leur lecture lui avaient servi de baume au cours des épreuves de la vie. Elle repensa à la sienne, de voix, se souvenant de vieilles scènes de tribunal qu'elle aurait préféré oublier. Elle était sèche et cassante, même pas machinale,

porteuse de toute la rigueur d'une justice dont elle se faisait à la fois l'écho et le bras séculier. Les visages des condamnés aussi lui revinrent en mémoire. Ils n'étaient pas plus nets que celui de son fils... un amas d'expressions désolées, de colère contenue et de résignation. Tous ces hommes qui avaient disparu de l'horizon de leurs familles, amis, proches, au moins pour quelque temps. Et parmi eux, combien n'étaient jamais revenus parmi les leurs ? Son fils, au moins, n'était pas en prison, ou pas dans ce pays, sans quoi elle l'aurait su, elle l'aurait retrouvé. D'ailleurs, à l'âge où il était parti, elle aurait pu tout lui pardonner, mais elle n'a pas eu cette chance. Elle n'avait rien eu d'autre à faire que d'attendre, sans espoir, à défaut de pouvoir rester sans rien faire.

Chapitre XVIII

Cela faisait longtemps que Corentin Lambert s'était évaporé dans la nature. Sauf exception, un disparu qui n'est pas retrouvé sous quinzaine peut être considéré comme disparu à jamais, et quand il ne s'agit ni d'une fugue d'adolescent ni de la disparition d'un amnésique, les exceptions sont rarissimes. Malgré ses chances de plus en plus minimes de retrouver Corentin Lambert en vie (et sans qu'il soit possible de déterminer quelle était sa part d'intuition et quelle était sa part d'envie, incontrôlable, de provoquer sa hiérarchie par son obstination) Claude s'accrochait à cette enquête où beaucoup de pistes restaient muettes.

Comme il avait été convenu avec le neveu du disparu de revenir à son appartement, il avait fallu tenir compte des disponibilités de ce dernier avant de fixer un rendez-vous. Cela avait pris du temps, plus que prévu. Ce soir, l'officier de police se retrouvait de nouveau chez Corentin Lambert, et son neveu venait de prétexter une obligation, plus importante, pour s'éclipser. Un appel reçu au bout de quelques minutes passées sur place, et il était parti. Il avait juré de revenir rapidement et s'était déclaré suffisamment confiant pour laisser l'appartement sous la responsabilité du lieutenant. Claude avait accepté, non sans négocier une promesse de signature sur un hypothétique procès-verbal, en espérant que quelque chose méritât d'y être mentionné. En promettant qu'il allait revenir, le neveu avait eu un sourire mauvais, presque narquois. Claude avait hésité à lui demander s'il disposait de nouvelles informations ou s'il n'y croyait plus, mais l'a laissé partir.

Dans cet appartement aux volets baissés depuis trop longtemps et qui sentait le bois humide, le premier objet à susciter la curiosité de l'agent de police a été le radio-réveil. Les gros chiffres luminescents laissaient deviner un appareil âgé de plusieurs décennies, à moins qu'il s'agisse d'un de ces produits bon marché achetés dans un magasin de gadgets. Dans un cas comme dans l'autre, il ne laissait pas présager une programmation très sophistiquée. Claude a noté le modèle inscrit au dos de l'appareil pour vérifier si une notice en ligne permettait de comprendre pourquoi il avait cessé de sonner depuis sa dernière visite. Malgré plusieurs minutes perdues sur internet avec son téléphone – le temps passe vite quand on a un pied dans le monde réel et l'autre au-dehors –, rien n'a pu l'aider à comprendre ce qui s'était passé. Finalement, il lui a fallu se résoudre à une mauvaise manipulation pendant la perquisition.

Emmène-moi... Emmène-moi !
Prends-moi avec toi... Emmène-moi !

Sans conviction... Le silence régnait dans l'appartement et la mélodie entendue ce jour de la perquisition résonnait comme un lointain écho dans la pièce, avec une envie de partir et de tout laisser tomber, Claude a marché vers la bibliothèque. Rien n'avait changé autour des livres demeurés sur place, bien rangés. Ils n'attendaient que d'être pris, ouverts et lus, laissant seulement à Claude le regret de manquer de temps. Après

tout, si l'endroit où se trouvait Corentin Lambert n'y était pas inscrit, on pouvait peut-être y trouver le motif de sa disparition. Sans trop d'espoir, un livre a été tiré du lot au hasard, sous le plafonnier qui éclaire à peine, mais suffisamment la pièce pour qu'on lise sans s'user les yeux.

L'ange sourit
Alors geint un glas tiré où
grelot a su nier salut.

On gisait.

O, l'urne, gourant le si guignart,
le sorti sang, élu, oint, eu, gras,
lotion à sûr gel !

Claude a refermé l'ouvrage. *Alphabets*, de Georges Perec. En imaginant qu'un indice permettant de retrouver Corentin Lambert s'y soit trouvé, il lui semblait totalement hors de portée. Après un léger découragement, l'officier de police a repris sa prospection. De toute façon, il fallait attendre le retour du neveu, et lui remettre les clés de l'appartement avant de partir, même s'il n'y avait pas de procès-verbal à faire signer. Subitement, l'image des porte-clés trouvés la dernière fois est revenue à l'esprit de Claude. Corentin Lambert les collectionnait, très probablement. Il y en avait une dizaine dans le tiroir de l'écritoire.

Sans réfléchir (ou peut-être parce que dix porte-clés dans le tiroir d'un homme de cet âge, c'est soit trop soit trop peu), Claude a traversé l'appartement pour se rendre dans la chambre à coucher. L'écritoire était là, sans papier, sans ordinateur, juste quelques stylos allongés dans une petite encoche creusée sur un plan de travail incliné. L'officier de police a mis ses gants et a ouvert le tiroir. Les porte-clés étaient toujours à l'intérieur. Le neveu de Corentin ne les avait pas récupérés. Ils n'avaient aucune valeur marchande. Et pourtant : Yves Saint Laurent, Rolls Royce, Chanel, Gucci, Volkswagen... le disparu collectionnait les porte-clés de marques, ce qui expliquait apparemment leur nombre limité. Peut-être aussi qu'il ne les avait pas recherchés activement, se contentant d'en récupérer à l'occasion... d'ailleurs, il ne les avait pas gardés. Claude a refermé le tiroir avec un profond sentiment de fatigue avant de s'asseoir sur le lit et de fixer les poutres décoratives collées au plafond. Ça donnait un peu de charme à cet appartement récent et déjà démodé.

Georges Bataille — L'Expérience intérieure
L'expérience mystique, la vision, se situe seule au-delà de la parole et ne peut être qu'évoquée par elle.

On est pourtant bien, ici. À se demander pour quoi, un jour, Corentin Lambert avait décidé de ne pas revenir, pour quoi il avait quitté son travail et son domicile, pourquoi il était parti. Après avoir acquis la certitude que le neveu ferait suffisamment de bruit à son retour, Claude a décidé de profiter un peu du lit, en faisant bien attention de ne pas y poser ses chaussures, juste pour se détendre et fixer le plafond, ne pas

s'endormir et profiter tout de même de cette torpeur rassurante. Laissez ses yeux se fermer et se dire qu'on est à l'abri, qu'on n'a pas besoin de s'inquiéter, pour quoi que ce soit, qu'on peut tout oublier, que rien n'est trop important. Alors, Corentin Lambert a pu ressentir cette même fatigue, cette profonde lassitude, délicieuse. Puis, un glissement l'a fait passer du stade où on en a marre de tout au stade où rien n'a d'importance, pas même de se sentir chez lui, à l'abri, ici. Claude se demandait seulement si ce glissement avait une origine précise, si une épiphanie avait pu changer la vie de Corentin Lambert, à moins qu'il fût question d'une descente aux enfers.

James Joyce — *Stephen le héros*

[L'épiphanie comme] une soudaine manifestation spirituelle, se traduisant par la vulgarité de la parole ou du geste ou bien par quelque phase mémorable de l'esprit même.

Question envoûtante... Et si c'était la même chose ? S'il n'y avait pas de juste milieu, pas de situation d'équilibre. Corentin Lambert avait passé sa vie à chercher dans les mots le chemin de la sortie d'un monde qui ne lui convenait pas. Il l'avait peut-être trouvé. Et maintenant, tout le monde était à sa recherche.

Finalement, Claude n'a pas eu besoin d'attendre le retour du neveu pour reprendre ses esprits et s'asseoir sur le bord du lit. Il ne lui restait plus qu'à patienter. Plutôt que de ne rien faire, il lui a semblé intéressant de revenir sur ce poème trouvé par hasard, *Alphabets*. Le mot « guignart » n'existait pas.

Guignard — définition

Petit oiseau échassier.

Étymologie : de *guigner* et *-ard* ; du francique *wingjan*, 'faire un signe'.

En lisant cette définition sur son téléphone, Claude a hésité à considérer ce *guignart* (avec un *t* à la place du *d*) comme un oiseau ou comme un signe, quand des coups ont résonné derrière la porte. Le neveu de Corentin Lambert était de retour. Il s'est de nouveau excusé en rentrant. *Une maison à vendre dans le quartier, ça ne pouvait pas attendre*. Ensuite, il a rapidement été question d'un coup de main qu'il pouvait donner à l'apprenti à la boucherie-charcuterie, ce qui dédouanait l'officier de sa promesse d'en parler à la juge. Mais sur ce point, il s'est montré tellement vague que Claude n'a pas réussi à s'assurer qu'il lui était bien venu en aide, ni même qu'il y soit vraiment passé. Ce qui n'était d'ailleurs pas si important.

– En fait, si vous avez un double des clés, ça m'intéresse. Ça n'entre pas dans le cadre de la procédure, mais si je repasse et que je trouve quelque chose qui mérite d'être mentionné sur un procès-verbal, on pourra toujours en faire un plus tard, ou l'antidater...

Le neveu a murmuré un petit « oui lieutenant » avant de lui remettre un trousseau.

Droit au but

Les clés étaient accrochées à un porte-clés de l'Olympique de Marseille.

- C'était le trousseau de votre oncle ?
 - Non. C'en est un qu'il m'a donné il y a longtemps, en dépannage, au cas où il perdrait ses clés.
 - Il était fan de l'O.M. ?
- Il y a eu un petit sourire de la part du neveu.
- Je lui ai posé la même question... mais non, il n'y connaissait rien en foot.

Chapitre XIX

Ce fut un plaisir de profiter de ses quelques jours de vacances, bien mérités, ne serait-ce que par rapport au mal que Sandra s'était donné récemment. Dans son bureau, quelques dossiers avaient trouvé une voie de sortie avant son départ, mais ils avaient immédiatement été remplacés par d'autres, plus fins. Et ils allaient s'épaissir au gré des procédures. En attendant, la magistrate pouvait profiter d'un week-end prolongé dans une ville d'eaux à quelques dizaines de lieues de chez elle. Ça ne durerait pas longtemps, à peine de quoi reprendre des forces avant de se remettre au travail.

Après qu'elle se fut retrouvée seule, elle avait eu du mal à envisager de prendre des vacances. À quoi bon s'éloigner de chez soi pour prendre du bon temps quand plus rien n'a de sens. En fait, l'idée même de prendre du bon temps lui fit longtemps horreur. Quand elle voulut s'y remettre, elle réalisa qu'il lui fallait se réhabituer à prendre des vacances. Ses premières intentions furent de s'isoler, de louer un chalet quelque part loin de la ville et de tourner autour sur les chemins de randonnée, mais en y réfléchissant bien, elle craignait la tentation de s'y laisser mourir, alors elle renonça. Après quelques années passées à se demander comment occuper son temps libre autrement que par les petits travaux nécessaires pour entretenir son pavillon, elle opta pour des formules *tout inclus* qui lui permirent de découvrir l'astronomie, le yoga ou l'observation de la faune et de la flore locales. C'était assez plaisant, mais tout du long de ces excursions, Sandra n'avait jamais réussi qu'à se défatiguer de son travail. Elle n'y trouvait rien qui lui permît de rentrer chez elle heureuse et satisfaite. Alors elle renonça aussi aux voyages organisés et à l'exotisme facile des tours opérateurs, elle renonça à faire comme tout le monde. Depuis, elle ne prenait que quelques journées de congé de temps à autre, quand son corps réclamait du repos, préférant ces trêves précaires à des expériences collectives et surfaites.

– Vous attendez quelqu'un ?

Tirée de ses pensées, Sandra leva le nez de son verre. À côté d'elle, un homme un peu plus jeune lui souriait nerveusement. Même en vacances, elle n'avait pas l'habitude de se faire accoster de la sorte. Il avait pourtant l'air sympathique et sa tenue s'accordait bien au standing de l'endroit, assez chic, mais sobre. Il n'était pas une richesse indécente.

– J'attends l'heure du service. Le spa m'a épuisée, répondit-elle en souriant et en se promettant, sans trop savoir pourquoi, de mettre un terme à cette conversation dès que l'inconnu lui demanderait si elle était venue seule ou accompagnée.

De l'autre côté du bar, le serveur s'occupait d'autres clients. Sandra se demanda si elle n'aurait pas plutôt dû s'installer à l'une des petites tables avec vue sur les sources et avec un bon livre, comme l'aurait fait n'importe quelle femme désireuse de ne pas se faire importuner.

– Oui, c'est amusant comme ça peut être fatigant de se reposer ici quand on n'a pas l'habitude.

Antonin Artaud — « Troisième lettre de ménage », dans *Le Pèse-Nerfs*

Il n'y a rien en moi [...] qui ne soit produit par l'existence d'un mal antérieur à moi-même

Petit moment de répit. L'homme s'est tu. Il attend une réponse à la question qu'il n'a pas posée. Sandra le regarde et regarde son verre, un cocktail improbable à base d'algues, d'ananas et de feuilles d'épinards, et une paille en carton pour savourer le tout sans se mettre de la mousse sur les lèvres. Elle en boit quelques gorgées pour se laisser le temps de réfléchir.

Vous perdez votre temps, lui passa par la tête, formule trop machinale, trop mécanique pour traduire ce qu'elle ressentait vraiment.

– Vous venez souvent ici ? demanda-t-elle par pure politesse en attendant une meilleure occasion.

Il prit d'abord le temps de commander un verre, sans regarder la carte, ce qui aurait pu suffire en guise de réponse. Mais en attendant sa commande, il afficha un large sourire et annonça :

– Je viens au moins une fois par mois, alors je suis un habitué.

Antonin Artaud — Lettre du 29 janvier 1924 à Jacques Rivière

J'ai pour me guérir du jugement des autres toute la distance qui me sépare de moi.

Elle hésita à lui demander s'il était seul, s'il avait l'habitude d'accoster d'autres clientes, si le personnel du centre ne lui avait jamais demandé de ne pas les importuner, si cela lui convenait de vivre des histoires d'une nuit ou deux avant de rentrer chez lui, mais elle eut peur que de telles questions passent pour de la curiosité.

– J'imagine que vous avez une bonne situation ?

Le regard était fixe, provocant. Venant d'une fille plus jeune, la question l'aurait fait passer pour vénale, mais venant de Sandra, elle n'était destinée à rien d'autre qu'à mettre l'homme mal à l'aise. Il baissa les yeux et bafouilla :

– Je n'ai pas à me plaindre... mais ce n'est pas très intéressant...

Il avait perdu un peu de sa superbe, et rien que pour ça, Sandra appréciait sa compagnie. Elle le regarda comme on regarde un petit animal derrière une vitrine.

– Vous n'êtes pas obligé de répondre. C'est très personnel ce genre de choses.

Le coup de grâce. Il lui permettrait de déguerpier sans que personne se sentît redevable ou victime. C'était aussi le moment préféré de Sandra, parce que la séparation se faisait concomitamment à l'oubli, parce qu'une rencontre de deux univers s'était faite, qu'ils s'étaient croisés et qu'ils s'éloignaient maintenant sans qu'aucune collision ait eu lieu. Cela n'avait rien de doux, elle était même consciente de la violence de l'échange qui venait d'avoir lieu, mais comme cette violence restait sociale, elle lui convenait bien. Le combat n'était jamais gagné d'avance, mais il lui rappelait à quel point sa solitude lui était devenue précieuse depuis la disparition de son fils.

Antonin Artaud — « Sur le suicide », dans les *Textes de la période surréaliste*

La vie elle-même n'est pas une solution

C'est presque tatoué sur sa peau. Il n'y a pas de solution... Cette solitude, elle la portait comme une armure dont elle hésitait parfois à se débarrasser, une bonne fois pour toutes, en rejoignant la cohorte des disparus. L'homme en face d'elle avait repris un peu de contenance, il leva son verre comme pour trinquer, arbora un grand sourire, et lança un *je ne vais pas vous déranger plus longtemps* avant d'aller s'asseoir à une table un peu plus loin et de sortir un livre. Sandra ne regretta rien de cette rencontre ratée.

Chapitre XX

Tous les matins au réveil, un grand oiseau écrit au-dessus du lit – tous les soirs, s’endormir en s’imaginant le rejoindre. Il avait fallu quelques semaines pour que Claude intègre cet étrange animal merveilleux à son univers et à son quotidien. Depuis, il restait déployé sur le plafond de sa chambre, majestueux, incompréhensible, les ailes frémissantes. Souvent au crépuscule, Claude imaginait son cri, s’amusait de son chant, puis se retrouvait dans le silence de sa chambre. Et souvent, la même routine reprenait : regarder les lettres qui composent l’animal, chercher à former des mots en traçant des lignes imaginaires, en les faisant se rejoindre, n’arriver à rien de concluant. Tout au plus quelques noms, brefs, simples fruits du hasard. Grâce à de rapides calculs, et sans jamais avoir pris le temps de les dénombrer exactement, Claude avait estimé à plus de deux mille le nombre de lettres contenues dans le dessin. Avec toutes les combinaisons possibles, il était logique que des termes apparaissent sans qu’ils signifient rien. Alors, pour en percer le mystère, pour peu qu’il y eût un mystère à percer, il lui fallait bien détacher le regard de ces coïncidences, ne pas se laisser distraire par ces signes vides de sens, comme autant de taches sur le plumage d’un véritable oiseau.

Cela a pris du temps (même dans la chronologie de la justice, tellement éloignée de celle des hommes), suffisamment, en tout cas, pour qu’à chaque passage sous l’animal, Claude ne s’inquiète plus du sort de Corentin Lambert. Au fil des jours, l’oiseau est devenu une sorte de casse-tête trop complexe pour être résolu à grands coups de crayon, insoluble, peut-être. Il reste là, bien en vue, avec sa silhouette épurée, et dès que le regard de Claude cherche à s’y plonger, il se transforme en un imbroglio de lettres disparates, comme un paysage qu’il faut contempler d’assez près pour en saisir les détails, d’assez loin pour en apprécier la beauté. Et puis progressivement, comme par petites touches, l’image dont Claude avait recouvert une bonne partie du plafond de sa chambre s’est laissé domestiquer. Si bien qu’un matin :

j e s u i s d e c h a i r e t d e v e n t

La phrase a résonné dans la tête de Claude en même temps qu’elle lui est apparue, peut-être même avant. Sa lecture, sur une ligne sinusoïdale, ample et symétrique, n’a fait que la confirmer. Et pourtant, les lettres ne se touchaient même pas.

Je suis de chair et de vent

Le *j* se trouve à l’encolure de l’oiseau, il faut descendre deux lettres en dessous et partir sur la gauche de cinq lettres pour tomber sur le *e* ; à nouveau deux lettres en dessous, le *s* ; toujours deux lettres en dessous et dix à droite, *u*. Ensuite, il ne reste qu’à suivre la sinusoïde ainsi révélée pour déchiffrer le reste de la phrase, avec le *t* qui arrive près de la queue de l’animal. Se pouvait-il que ce message ait sciemment été dissimulé dans le dessin ? et surtout, pour peu qu’il ait volontairement été placé là, était-il normal

de l'avoir découvert ? que signifiait-il ? Le regard flou, Claude a rassemblé ses souvenirs sur toute l'affaire. Corentin Lambert aimait ce genre de constructions, la preuve en avait été faite grâce aux poèmes retrouvés chez lui, mais une grande partie d'entre eux, rédigée en anglais, ne s'était pas révélée d'un grand secours. Tout au plus était-il possible de s'assurer de leur caractère équivoque en se rendant sur quelques rares sites spécialisés. Le poète qui avait le plus intéressé Claude, George Herbert, fait par exemple partie de ces artistes qui semblent écrire en n'accordant qu'une importance toute relative à la façon dont d'éventuels lecteurs comprendront leurs textes, ou qui partent du principe que le texte finira par toucher ses lecteurs. Restait maintenant à savoir si Corentin Lambert s'était trouvé dans le même état d'esprit lors de la création de son œuvre, et en espérant qu'il en soit l'auteur original.

Je suis de chair et de vent

Et combien d'autres phrases, tout aussi absconses, sont dissimulées dans ce dessin ? Malgré les nouvelles questions suscitées par cette trouvaille, Claude se sentait étrangement bien. La satisfaction ressentie n'était pas la même que celle éprouvée après avoir résolu une charade ou désassemblé un casse-tête ; c'était à la fois plus subtil et plus profond, comme un petit grésillement à l'arrière du crâne quand on réalise que l'on a réussi à faire quelque chose qui dépassait jusque-là l'entendement. Claude n'avait pas éprouvé un tel sentiment depuis l'enfance ou l'adolescence, en faisant le poirier ou en se découvrant la possibilité de sauter à la corde. Tout cela n'était pas encore très clair, mais l'expérience venait de se reproduire ; en décryptant une partie de ce texte, une ligne droite s'était courbée, une règle avait changé dans l'univers de Claude. Au-dessus de sa tête, à la lumière du jour qui perçait les volets, l'oiseau glissait et lui donnait l'impression de voler avec lui. La sensation de vertige s'est estompée quand Claude a détaché les yeux de cette phrase mystérieuse pour réfléchir calmement.

نیشابوری عطار محمد ابوحامد فریدالدین — *La Conférence des oiseaux*
Donne à l'oiseau secret qui niche dans ton corps un désir d'espace infini.

C'était un coup de chance. Tout en se jurant de ne pas négliger ce nouvel indice, Claude s'est préparé un petit déjeuner copieux et a réfléchi à ce que Corentin Lambert avait bien voulu faire, à ce qu'il avait souhaité transmettre en écrivant ce message, et peut-être beaucoup d'autres, avant de le dissimuler dans une structure aussi complexe. À ce stade, il lui était possible de chercher d'autres phrases du même genre, cachées de la même façon, mais Claude n'attendait pas grand-chose d'une telle démarche. Tout au plus sera-t-il possible de mettre un informaticien sur le coup, lui demander d'élaborer un algorithme capable de trouver ce qui a un sens et plus de cinq ou six lettres dans ce dessin, quitte à se retrouver avec des dizaines (peut-être même des centaines ?) de phrases du même genre, entre exaltation mystique et lyrisme flamboyant.

Pendant tout ce temps passé à déjeuner, la tête lui a tourné, avec légèreté, l'invitant à se recoucher sous l'oiseau pour y chercher d'autres phrases, voire pour y

savourer de nouveau l'envolée ondoiyante ressentie lors de sa découverte. Mais la tentation de remettre à plus tard cette expérience, dont il n'était pas certain qu'elle fût renouvelable sur commande, a fini par l'emporter. Après son petit-déjeuner, Claude s'est lavé les mains et a décidé de revenir à ce poème de George Herbert, *Easter Wings*, plaqué sur son réfrigérateur par un aimant en forme de pieuvre avec de petits tentacules dressés vers l'avant.

Easter Wings — XIII

Lord, who createdst man in wealth and store,
Though foolishly he lost the same,
Decaying more and more,
Till he became
Most poore:
With thee
O let me rise
As larks, harmoniously,
And sing this day thy victories:
Then shall the fall further the flight in me.

My tender age in sorrow did beginne
And still with sicknesses and shame.
Thou didst so punish sinne,
That I became
Most thinne.
With thee
Let me combine,
And feel thy victorie:
For, if I imp my wing on thine,
Affliction shall advance the flight in me.

Le treizième texte de l'ouvrage du poète métaphysique était un assemblage de mots dont la disposition, en plus de former des figures géométriques, permettait de superposer des termes issus de deux parties du poème. L'anglais de l'époque se trouvant parfois éloigné de celui proposé sur les dictionnaires en ligne, et le vocabulaire utilisé s'avérant rapidement trop technique pour une personne francophone dont la connaissance de la langue de Shakespeare se limite au programme d'un honnête lycéen de filière générale, Claude avait déjà vérifié chaque mot qui lui posait problème. Mais même après ces vérifications, l'ensemble restait obscur. Tout au plus était-il possible d'y percevoir une sensation de chute ou d'élévation, presque un flottement, entre deux états contradictoires. De la lecture de ces vers émergeait dans l'esprit de Claude un ensemble de significations plus ou moins dissonantes, mais susceptibles de cohabiter dans l'univers tel que se le représentait le poète. Pendant que Claude méditait sur ce qui peut être et ne pas être à la fois, subrepticement, derrière le souvenir de l'oiseau gravé dans sa mémoire, est venue se faufiler la silhouette d'un chat, cette bête qui n'avait jamais existé que dans la pensée des savants, morte et vivante, imaginaire. Et sur son passage, le chat de Schrödinger lui a rappelé celui de son enfance, soyeux, vif et toujours prêt à jouer.

Pourtant, Orphée était bien mort, quand l'enfant qu'était Claude n'avait que douze ans. Il avait été enterré dans le fond du jardin, dans une boîte à chaussures, et il n'avait pas été remplacé. L'adulte a eu une petite pensée pour l'animal, se rappelant l'avoir nourri, avoir joué avec lui, se souvenant de son ronronnement sur ces genoux, et un petit frisson lui a remonté le long de l'échine. Ce bref retour en arrière l'encourageait plutôt à ne pas sortir de son appartement, à se réfugier dans ses souvenirs, ses bandes dessinées, ses vieux jouets et ses livres d'images. Et pourtant, il lui fallait se rendre au commissariat, récupérer son arme de service qui n'avait rien d'un jouet, même si elle n'avait jamais servi qu'à l'entraînement, et chercher des réponses à tout ce que la société trouve d'inquiétant, tout ce contre quoi elle lutte – tant bien que mal.

Code de la sécurité intérieure — Article R.411-3

Les fonctionnaires actifs des services de la police nationale reçoivent en dotation une arme individuelle.

Ils doivent, lorsqu'ils sont en service, qu'ils soient revêtus de leur tenue d'uniforme ou en tenue civile, être porteur [porteurs] de l'arme individuelle qui leur est affectée.

Alors, la routine a repris ses droits, jusqu'à l'ouverture du coffre où se trouvent entreposées les armes dans le commissariat, suivie du cliquetis du cadenas et de la saisie du revolver. On sort de cette routine dès qu'on tient une arme entre ses mains ; c'est ce qu'avait longtemps pensé Claude. Maintenant, après toutes ces années de carrière, il lui fallait faire un effort pour ne pas l'oublier.

Proverbe turc

L'arme est l'ennemie de son maître.

Ne jamais poser le doigt sur la détente tant que l'on n'est pas prêt à tirer. À travers le contact froid du métal, l'officier a ressenti un léger vertige, comme à l'approche d'un précipice. On reste loin du gouffre par peur de ne pas trouver une bonne raison de ne pas sauter – on ne pose pas le doigt sur la détente par peur de ne pas trouver une bonne raison de ne pas tirer. Une fois l'arme dans son holster, un peu en dessous du cœur, la sensation de vertige a disparu. Claude n'avait plus besoin de manipuler cet engin de mort. Il lui suffira de le remettre dans le coffre ce soir avant de s'en aller comme si de rien n'était. La routine reprendra ses droits.

Chapitre XXI

Comme elle n'avait pas profité de ses congés pour s'avancer dans ses tâches quotidiennes, Sandra dut s'y remettre dès le samedi qui suivait son retour au bureau. Ce matin, elle se frayait un chemin, difficilement, entre les clients de la grande surface, accomplissant ainsi son pèlerinage hebdomadaire en zone périurbaine avant de retourner chez elle avec de quoi survivre jusqu'au prochain ravitaillement. Alentour, hommes et femmes déambulaient avec tout ou partie de leurs familles disposées en grappes à hauteur des genoux. Ça jetait des regards envieux et gourmands sur tout ce qui passait à portée des yeux, ou alors ça braillait. Seuls les plus jeunes dans leurs poussettes, endormis ou végétatifs, semblaient immunisés contre la fièvre prodiguée par l'agencement des subsistances et des articles au garde-à-vous dans les rayons.

Pour deux produits achetés, le troisième est offert.

Offre limitée au linge de maison signalé par une pastille verte.

En attendant, il fallait remplir le caddy de tout ce pour quoi Sandra était venue, tous ces mots soigneusement répertoriés sur une liste de courses à peine lisible tellement elle regorgeait de produits et de marques griffonnés à la hâte. Et surtout, sans qu'elle n'ait jamais compris pourquoi un retour sur ses pas impliquait d'ordinaire un achat compulsif, Sandra s'efforçait d'avancer, toujours, coûte que coûte. Elle tirait une certaine fierté d'échapper au sentiment de se sentir radin, mais manifestait une profonde aversion pour ce qui relevait de l'inutile. Finalement, elle refusait de succomber aux plaisirs de l'achat parce que ramener chez elle des choses futiles ou superflues lui donnait l'impression de se laisser envahir par le monde des objets, ou d'y sombrer, selon qu'elle s'estime pleine de vie ou pétrifiée à tout jamais parmi ces choses.

Ce jour-là, peut-être à cause de la solitude ressentie lors de ses dernières vacances, elle se sentait comme un engrenage dans une mécanique pernicieuse, une machine vide et désincarnée, *dead inside*, comme disent les Anglais pour illustrer cet état de torpeur caractérisé par un désintérêt profond envers le reste du monde, à croire qu'en anglais, on n'est vivant que par et pour ce qui nous relie aux autres. Si c'est le cas, les Anglais ont raison ; ce jour-là, Sandra était bien *dead inside*.

Le poste douze est prié de contacter le poste vingt-neuf.

Le poste douze est prié de contacter le poste vingt-neuf.

Non seulement elle se sentait prisonnière dans le monde des objets, mais ils lui paraissaient aujourd'hui doués d'une vie propre. Tout autour d'elle, ils imposaient leur domination sur le monde au point que Sandra se demanda dans quelle mesure elle restait maîtresse de ses pensées ou de ses désirs. Au rayon boucherie, elle eut un peu honte de cette petite réaction contre la société de consommation. Rien de bien grave,

juste un relent de rébellion adolescente, à moins qu'il s'agisse de la manifestation d'un besoin impérieux de repos... malgré son week-end prolongé à prendre des bains d'eau chaude. Mais rapidement, la magistrate y décela autre chose. En plus de se trouver écrasée par les relents de produits détergents et sucrés qui embaumaient les allées, elle entrevoyait l'ouverture d'une faille dans son univers quotidien. À bout de souffle, elle arriva devant les cageots de fruits et légumes dont les surfaces lissées s'accordaient aux odeurs de printemps et de terre propre, d'herbe tondue et de plantes luxuriantes.

Le poste douze est prié de contacter le poste vingt-neuf.

Jean — 12.24.

Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits.

Même dans la foule, on est seul, pourtant... Habituellement, Sandra parvenait à se tenir à l'écart des dossiers en cours pendant ses week-ends. Elle les gardait confinés quelque part dans les tréfonds de sa conscience, tout en aspirant à ce que sa vie privée se dissocie de celle du tribunal – condition nécessaire pour garder le contact avec le monde réel, le monde communautaire, indispensable.

Cette disparition présente un caractère inquiétant et justifie l'ouverture d'une information judiciaire.

Ce matin, elle en est incapable. Dans le brouhaha des familles qui s'entrecroisent et des caddies aux roues couinantes, au milieu des fruits, des légumes et des petits moineaux qui tourbillonnent au gré des ondulations de la foule, l'absent refit surface.

– Comment s'appelle-t-il déjà ?

C'est un prénom breton et un nom répandu, dans le genre *Yann Martin*, mais moins cliché. Sandra avait la mémoire des noms propres. Elle chercha encore un peu, et finit par retomber sur *Corentin Lambert*. Classique, il devait y avoir des dizaines de personnes, peut-être même des centaines dans le monde, qui s'appellent comme ça, et il en manquait une. Corentin Lambert, l'homme qui est parti sans prévenir personne ; depuis le temps qu'elle travaillait sur ce dossier, Sandra avait cessé de se demander où et comment le retrouver. Mais elle aurait voulu comprendre. Sur cette affaire, son seul renoncement concernait l'appel à témoins, trop lourd à mettre en place et trop inefficace. Ça ne fonctionne qu'avec les enfants ou les adolescents, et encore, à condition qu'ils soient photogéniques. Finalement, malgré un signalement du procureur qui n'avait pas lieu d'être, malgré une sérieuse enquête de terrain, malgré toutes les recherches menées auprès des banques, il restait introuvable, *parce qu'il était vivant ?*

Les proverbes et dictons communs, 1611

Qui est mort ou absent, n'a ami ni parent.

Arrachée de la grande surface par des pensées qui la menèrent quelque part dans un univers où les objets se confondent au décor pour ne plus former qu'une frise

infranchissable, où seuls les disparus comptent, Sandra sentit la présence de Corentin Lambert quelque part autour d'elle. Elle réalisa qu'elle n'avait jamais éprouvé une telle sensation depuis la disparition de son fils et des larmes lui montèrent aux yeux. Las, elle abandonna son caddy entre les rayons et courut se réfugier dans sa voiture.

Elle eut besoin de plusieurs minutes pour se ressaisir. Et tant pis pour les courses qui pouvaient bien attendre. L'essentiel était de comprendre ce qu'elle faisait là, seule au milieu de la ville, à tenter de se concentrer sur un dossier en cours. Si toutes les pistes pour retrouver Corentin Lambert avaient été envisagées sur le plan judiciaire et administratif, il restait des choses à faire. En essuyant ses larmes, Sandra s'efforça de se remémorer chaque étape de l'enquête depuis le commencement, de la demande du procureur jusqu'à ce jour. Dès le début, cette affaire n'avait pas lieu d'être parce que rien ne justifiait l'ouverture d'une instruction ; et pourtant, le simple fait qu'on ne retrouve pas le disparu lui donnait tout son sens. Et puis de toute façon, quand on est juge, on ne remet pas en cause les instructions d'un procureur. Sandra pouvait toujours chercher à comprendre ce qui avait poussé le haut fonctionnaire à commander cette procédure, mais pour l'interroger, elle avait besoin d'un prétexte. Lasse de sentir ce dossier lui user la vie, elle décida d'inviter l'officier de police qui s'occupait de l'affaire pour rencontrer le procureur, et tant pis pour le règlement, la voie hiérarchique, la séparation des pouvoirs et sa réputation de procédurière rigoureuse.

Chapitre XXII

En regardant sa montre, en constatant que l'heure du rendez-vous n'était pas encore arrivée, et en voyant le procureur s'impatienter, Sandra s'efforça de garder le sourire. Elle le sentait nerveux, sur la défensive. Elle jeta un coup d'œil alentour. À table, seuls, quelques employés de bureau finissaient leur repas tandis qu'un groupe d'amis ou de collègues commandait cafés et desserts. Au bar, deux ouvriers en combinaison de travail terminaient leur verre en suivant les informations sportives sur un grand écran qui retransmettait une course de formule 1 à l'autre bout de la salle où le serveur passait entre les tables et les grosses poutres de bois soutenant les murs de la brasserie.

– Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée...

Dans son costume de prix, quoiqu'un peu étriqué, le procureur semblait de plus en plus fébrile. Sandra elle-même commençait à se demander si elle n'avait pas fait une erreur en lui proposant ce rendez-vous un peu éloigné du tribunal. Derrière le bar, le garçon avait monté le son et autour d'elle, le bruit des voitures de course couvrait celui des conversations.

Code de procédure pénale — Article 80

Lorsqu'il existe dans un tribunal plusieurs juges d'instruction, le président du tribunal ou, en cas d'empêchement, le magistrat qui le remplace, désigne, pour chaque information, le juge qui en sera chargé.

Un coup de chance ? Un piège ? Quoi qu'il en soit, le procureur aurait peut-être préféré que cette affaire fût attribuée à un autre juge, un magistrat qui ne pose pas de questions, qui ne s'immisce pas dans son agenda.

– Ce n'est quand même pas la première fois que vous vous apprêtez à discuter d'une affaire en cours avec un officier de police ? demanda-t-elle avec aplomb.

En guise de réponse, elle n'eut droit qu'à un vague grognement, puis le procureur a croisé les bras et s'est tassé sur sa banquette. Tout en regrettant que son interlocuteur ne se montre pas plus affable, Sandra venait de gagner quelques minutes. Elle pouvait tenter de lui poser une question délicate, non sans craindre qu'il ne mît fin au rendez-vous.

– Si vous le voulez bien, j'aimerais quand même éclaircir un point important avant son arrivée...

Le procureur se redressa. Elle a d'abord cru qu'il allait quitter la table, mais en relevant les yeux, elle distingua de la tristesse sur son visage. L'homme de loi restait assis, las, et la magistrate avait mené suffisamment d'interrogatoires pour le juger prêt à parler.

– J'ai discuté avec l'individu qui a signalé la disparition de Corentin Lambert. Il n'a pas été en mesure de me donner le moindre élément qui puisse justifier le caractère suspect ou inquiétant de cette disparition...

Elle fit une petite pause, comme pour donner à son interlocuteur suffisamment de temps et lui permettre de saisir toute la gravité de cette remarque.

– ... pas plus que je n'en ai trouvé dans le dossier que le parquet nous a transmis.

Sandra inspira profondément. Elle s'était efforcée de ne pas se montrer dédaigneuse en utilisant ce terme *parquet* réservé aux magistrats hiérarchiquement subordonnés au pouvoir exécutif ; elle n'avait pas trouvé mieux pour signaler un dysfonctionnement sans donner l'impression de se livrer à une accusation *ad hominem*, d'accuser quelqu'un en particulier.

Cour de cassation — Chambre criminelle — n° 90-82.418

En raison du principe de l'indivisibilité du ministère public, tout substitut du procureur de la République puise dans sa seule qualité, en dehors de toute délégation de pouvoirs, le droit d'accomplir tous les actes rentrant dans l'exercice de l'action publique.

Elle ne visait pas son interlocuteur directement. Le parquet regroupait tous les collègues du procureur, solidairement. Elle vit Claude apparaître à l'entrée de la brasserie en même temps que ce dernier s'apprêtait à répondre.

– Mais voici l'officier dont je vous ai parlé, s'exclama-t-elle, profitant du peu de temps qui lui restait pour proposer de revenir plus tard sur cette question délicate, ce que l'homme s'empressa d'accepter.

À l'arrivée de l'officier, ponctuée par les cris de stupeur poussés par les spectateurs de la course de formules 1, les présentations furent brèves et se limitèrent aux prénoms et aux fonctions des intéressés (le strict minimum exigé par le protocole et par la politesse), puis la magistrate convia Claude à raconter ce en quoi son expérience avec le fichier récupéré sur l'ordinateur de Corentin Lambert avait changé sa façon d'envisager toute cette enquête.

– D'abord, il faut que je vous dise : je suis incapable d'expliquer tout ça clairement. Ce dont j'ai la certitude, c'est que ce dessin était destiné à faire passer un message qui échappe à notre raison, quelque chose qui ne relève pas de la simple logique. Une sorte d'expérience subliminale.

En prononçant cette phrase, Claude s'attendait à susciter de la méfiance et non de l'enthousiasme, d'où son étonnement. Le visage du procureur s'illumine littéralement tandis que la juge l'encourage à continuer et que l'écran en face d'elle expose un bolide qui en double un autre dans une série de virages en épingle à cheveux.

– D'abord, ce texte en forme d'oiseaux m'a semblé complètement illisible, et il relevait au mieux d'un...

Pendant quelques secondes, interminables, à travers le bruit des voitures, Claude a cherché le mot adéquat.

– Un calligramme ? finit par demander le procureur.

– Oui ! C'est ça. Et encore, un calligramme pas très réussi puisque le texte ne forme même pas de mots.

Ensuite, pendant que la course se termine pour passer à la remise de la coupe au vainqueur et à sa consécration au champagne (le barman avait baissé le son), et jusqu'à ce que le procureur l'interrompe, Claude a expliqué comment, après avoir imprimé

l'oiseau en plus grand, l'idée lui était venue de l'accrocher au-dessus de son lit, jusqu'à ce matin qui a tout changé.

– Il me faut ce dessin !

Le procureur avait fait cette déclaration en agitant les bras pour appeler le serveur. Alors que tout le monde s'était tu, il commanda un verre de vin et demanda si quelqu'un voulait boire quelque chose. Il n'a pas semblé contrarié par les refus. Il attendit juste d'être servi et d'avoir bu quelques gorgées pour reprendre la parole.

– Et depuis ce fameux jour, que pensez-vous de cette enquête ?

Claude a baissé les yeux. Il a fallu que la juge l'encourage pour lui permettre de s'exprimer.

– Corentin Lambert n'a pas vraiment disparu... Il est toujours avec nous. On ne peut plus le trouver. Mais ce n'est pas une vraie disparition... c'est plutôt comme s'il avait changé de nature.

La juge se redressa sur sa chaise. C'était le moment de vérité. S'attendant à une réaction de refus, voire de moquerie de la part du procureur, Claude et elle se préparaient au pire, à de l'incompréhension. Pourtant, le haut magistrat n'exprima ni mépris ni condescendance ; ses yeux se sont mis à briller, ses joues se sont remplies de vie. Il prit quelques secondes pour méditer un mantra inaudible.

Charles Baudelaire — « Élévation », dans *Les Fleurs du mal*

Mon esprit, tu te meus avec agilité,

Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,

Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde

Avec une indicible et mâle volupté.

Le magistrat du parquet a terminé son verre cul sec, et il hésitait visiblement à en commander un nouveau. Puis il regarda Claude et déclara d'une voix solennelle.

– Lieutenant, je suis d'accord avec vous. C'est pour cette même raison que j'ai diligenté une enquête.

Il y a eu un petit moment de surprise, après quoi le procureur s'expliqua. Il n'avait rien trouvé dans le signalement de la disparition de Corentin Lambert, aucun élément qui justifie l'ouverture d'une information, rien qui laissât penser à un danger quelconque, pas le moindre indice de violence, mais plusieurs détails l'avaient poussé à envisager cette affaire sous un angle particulier. Il évoqua de nombreuses coïncidences troublantes, comme le numéro du dossier qui reprenait les chiffres de la date de naissance du disparu, ou plus déroutant encore, un commentaire ajouté sur le courrier qu'il avait reçu pour l'informer de la disparition.

car ne demeurent que les mots, tout le reste est aboli, anéanti

– Je me souviens parfaitement de ce que j'ai lu, et je suis sûr que cette inscription a été rajoutée après que la lettre est arrivée à mon bureau. Le secrétariat est catégorique : elle n'y était pas quand l'enveloppe a été décachetée.

– Quelqu'un qui travaille avec vous a dû l'écrire ? a demandé la juge sans oser mentionner le nom de Rimbaud retrouvé sur son propre dossier.

– Évidemment, mais l'original du courrier a été déposé au greffe immédiatement ; nous travaillons sur des scans. Peu de gens ont accès au papier et c'est une faute grave de modifier ou d'altérer ces documents. Personne n'aurait pris un tel risque pour ajouter une phrase incompréhensible. Et il a fallu que j'aie un problème avec mon ordinateur pour retourner voir l'original... Maintenant, même cette panne informatique me semble suspecte.

Ensuite, le procureur oublia la retenue due à son grade. Pour lui, au-delà de la disparition, l'enquête portait sur quelque chose d'étrange, quelque chose qu'il n'arrivait pas à appréhender.

– Qu'est-ce que vous feriez à ma place ? a-t-il fini par demander piteusement.

Personne ne lui a répondu. Sandra, pour mettre fin au silence, lui demanda s'il savait d'où pouvait bien venir cette phrase énigmatique. Le procureur n'en savait rien. Il semblait plus s'intéresser à la façon dont elle s'était retrouvée sur ses papiers qu'à ses origines, mais il se perdait en conjectures. Après quelques minutes passées à émettre des hypothèses toutes moins plausibles les unes que les autres, il partit en insistant pour qu'on lui envoie une copie du calligramme de l'oiseau.

Chapitre XXIII

Toujours ses dossiers à traiter, et entre-temps, des événements plus ou moins mondains auxquels la juge devait assister par solidarité ou par obligation. Ce jour-là, Sandra se tenait assise dans le fond de la salle pour ne pas déranger le collègue qui l'avait invitée. Certains juges passent du tribunal à l'instruction, d'autres finissent par juger après une longue carrière administrative ; Pascal, un vieil ami rencontré à la faculté de droit, avait suivi cette voie. Il siégeait aujourd'hui à son premier procès. La magistrate pourtant peu enthousiaste à l'idée de remettre les pieds à une audience du tribunal était venue le voir aux assises pour l'occasion. Le procès commençait, elle regrettait déjà. Elle s'efforçait de ne pas regarder l'accusé qui lui tournait le dos et qui aurait pu être son fils. Même âge, même taille, et probablement même manque d'instruction, de repères. Sauf que dans ce cas, ce n'était pas une fugue ou une disparition, mais une longue déchéance qui l'avait poussé en marge de la société.

Quant à Pascal, il n'était qu'assesseur. Intermédiaire entre le président et les jurés tirés au sort, il affichait une grande sérénité. Dans un procès aux assises, les trois magistrats professionnels parviennent généralement à se mettre d'accord, et sur six individus choisis au hasard, il est rare que plus de deux osent s'opposer à leur décision. En fin de compte, tout est joué d'avance, les surprises, c'est pour le cinéma.

Robert Badinter, aux jurés pendant le procès de Patrick Henry
Choisissez-vous de couper un homme en deux ?

Le dégoût... A-t-on le choix ? Question rhétorique... Bien sûr, il reste des surprises, des avocats suffisamment brillants pour convaincre à la fois professionnels et invités. Mais en matière de petite délinquance, même quand les crimes sont graves, les avocats commis d'office se contentent généralement de minimiser les infractions, de les présenter comme des erreurs de parcours, des accidents en quelque sorte.

Le procès auquel assistait Sandra n'échappait pas à la règle. L'accusé, penaud, était jugé pour avoir braqué une supérette avec un pistolet à billes. Ça ne faisait pas de lui un grand criminel, juste un pauvre type. Il n'avait d'ailleurs pas l'air inquiet. Il regardait la scène en spectateur, comme Sandra, peut-être encore plus détaché qu'elle. C'était comme si tout cela ne le concernait pas. Il attendait sans bouger, un peu avachi dans son box.

Le président, un homme d'une cinquantaine d'années, un peu rond, très sûr de lui, a d'abord rappelé les faits, avec force détails : heure, modèle de l'arme factice, marchandise et somme dérobée, déroulement de l'enquête... Les policiers avaient perquisitionné le domicile de l'accusé le lendemain du braquage. Ils y avaient trouvé son butin et son pistolet à billes. Le jeune homme habitait à moins d'un kilomètre de l'épicerie qu'il avait détroussée. On l'avait reconnu malgré sa cagoule. Le président termina son préambule en lui précisant qu'il avait le droit de garder le silence.

Malgré l'impatience du public, la phrase que tout le monde attendait, *tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous*, n'est pas arrivée, de sorte que les jurés, et peut-être aussi le prévenu, réalisèrent enfin qu'ils n'étaient pas de simples figurants dans une série américaine. Tout était bien réel. Sandra assistait à la scène en attendant qu'elle se termine.

L'accusé fut appelé à la barre. Entre quelques invectives et plusieurs grognements, il a tout de même reconnu qu'il s'agissait bien de son arme, non sans insister sur le fait qu'il n'aurait pu faire de mal à personne. Ce n'était donc pas si grave.

– Il y en a, ils braquent avec un vrai et ils ressortent. Moi, c'est un jouet. Vous ne pouvez pas me garder !

Quand le ton est monté, le président afficha un flegme inébranlable pendant que la jeune commise d'office enjoignit l'accusé à se taire. Ce dernier lui a jeté un regard oblique, méprisant.

– Et puis, votre perquisition, là, elle n'est pas bonne. On a regardé la date du papier. Ce n'était pas le bon jour. Alors vous devez me relâcher.

Il y eut parmi les jurés un faible bruissement, comme un coup de vent dans des buissons qui s'agitent avant de retomber dans leur torpeur toute végétale. En même temps, l'œil du président se mit à pétiller. Le vice de procédure, c'est quelque chose que l'on ne voit pas tous les jours dans un procès en assises, surtout avec un accusé primodélinquant et un avocat commis d'office. L'avocate, d'ailleurs, se tenait la tête entre les mains, laissant supposer un profond désespoir sans que l'on sût vraiment, à moins de suffisamment s'y connaître, si c'était la honte ou la colère qui l'avaient mise dans cet état. Le président savoura ce moment qui avait eu le mérite de réveiller tout le monde, puis il mit fin au suspens.

– J'imagine que vous n'en avez pas parlé à votre avocate ?

– Non, mais j'ai le papier chez moi, et il est dans votre dossier...

– C'est dommage. Si elle l'avait su, elle vous aurait épargné ce procès.

Le jeune prévenu a souri lorsqu'il a cru avoir gagné. Devant l'impassibilité du président, il a fini par se crispier.

– Le problème, reprit le magistrat, c'est qu'un tel défaut de procédure doit être mentionné *in limine litis* (il fit une petite pause pour laisser à tous ceux qui n'avaient pas pratiqué le latin juridique, ce qui faisait tout de même pas mal de monde dans la salle, le temps de réfléchir ou de regretter leur ignorance). Vous auriez dû en faire état avant la tenue du procès.

Il y eut un nouveau bruissement parmi les jurés, peut-être rassurés de ne pas avoir perdu quelques précieuses minutes. Mais surtout, ils étaient témoins du triomphe de la loi sur les petites erreurs du quotidien.

– Maintenant que le procès est commencé, votre argument n'est plus recevable.

Le *j'en suis désolé* prononcé par le président avant de reprendre l'interrogatoire suffit pour achever l'accusé. Il n'a plus rien dit jusqu'à la fin de cette audience pendant

laquelle son avocate aborda ses difficultés scolaires et sa vie qui pouvait changer si on lui laissait la possibilité de se reprendre en main.

– D'un autre côté, ce serait dommage qu'il se mette au droit et au latin pour profiter ensuite des petits loupés de la police, s'amusa le président.

Finalement, le prévenu écope de six mois de prison ferme, *avec mandat de dépôt*. En clair, il ne bénéficierait d'aucun aménagement de peine avant d'avoir passé quelque temps en prison. Pendant le déjeuner, Sandra s'évertua à ne parler à Pascal que de ses souvenirs de l'université, calmant les ardeurs de son ami en matière de jugements et d'intérêt public. S'il fallait mettre des gens en prison, ce n'était jamais pour rétablir un équilibre. Il s'agissait au mieux de maintenir un déséquilibre dont pût s'accommoder la majorité des honnêtes gens. Et tant pis pour ceux qui se retrouvaient du mauvais côté de la balance.

Heureusement, ses rendez-vous ne se limitaient pas à des mondanités. Quelques jours après ce procès éprouvant, elle allait arriver, d'un instant à l'autre, dans le parc où Claude l'attendait, désespérant de trouver quoi que ce soit de vivant au milieu des arbres secs. Tout autour, le vent soufflait dans les allées désertes et seuls les cris émergeant de l'école communale, au loin, permettaient d'attester que le temps ne s'était pas figé sur place. Finalement, Sandra fut à l'heure, avec des traits tirés et un sac volumineux que Claude a imaginé rempli de dossiers, parce qu'elle ne voulait pas prendre le risque de perdre une occasion de travailler.

– Le procureur a reçu tous les courriers. Il m'a envoyé un mail ce matin pour me remercier.

Claude a imaginé cet homme halluciné cherchant à pénétrer les secrets de Corentin Lambert. Derrière un écran d'ordinateur, son visage blafard reniflait sa présence en cliquant fébrilement de fichier en fichier.

– Il a trouvé d'autres messages dans le calligramme ?

– En si peu de temps, ça m'étonnerait, mais si c'est le cas, il ne m'en a pas parlé.

Un petit sentiment d'injustice est venu s'immiscer dans les pensées de Claude. Tout le monde voulait connaître la vérité. Le procureur la trouvera peut-être, et il n'était même pas certain qu'il la partage, qu'il la rendît publique.

– Vous m'avez demandé de vous retrouver aujourd'hui, ce n'était pas pour ça ? a demandé le lieutenant alors que Sandra se tenait assise à ses côtés sur un banc de fer forgé en bois massif.

La magistrate eut l'air un peu gênée.

– Non... Mais je vous préviendrai si j'ai des nouvelles. Je voulais vous voir à propos de vos notations...

Pour l'officier de police, la déception a été à la hauteur de ses attentes.

– Nous en avons déjà parlé la dernière fois, non ?

Sandra se sentit un peu prise au dépourvu par la réaction du lieutenant. Elle avait imaginé cet échange comme un moment de complicité entre deux fonctionnaires de bonne volonté... elle avait l'impression de se retrouver en face d'un prévenu.

– Si, si, mais je n'ai pas eu le temps de tout vous dire... En fait, je pense que votre hiérarchie cherche à vous mettre des bâtons dans les roues. Je ne sais pas vraiment à quoi c'est dû, mais je voulais vous prévenir.

Claude avait toujours refusé d'accorder la moindre importance à tout cela, mais un sentiment d'injustice germait quelque part dans sa poitrine et lui chauffait déjà le visage et le cou, avec violence.

De quel fantasme es-tu sale ?

Dans son ombre, une sensation de saleté lui a fondu dessus. Quelque chose de très enfantin, de régressif. Cette colère dont on a un peu honte mais qu'on ne peut pas faire taire : elle est trop forte, et en plus, elle est justifiée. Cette impuissance à faire en sorte que les choses, que les gens, fussent seulement conformes à ce que tout le monde estime être juste. Claude ressentait cette rage enfantine, déplorant que des hommes plus puissants puissent mal se comporter, regrettant qu'une femme plus puissante encore cherche à faire en sorte que tout cela fût sans conséquence.

– Vous savez, si vous vous en fichez, on peut faire comme si je ne vous avais rien dit ? s'est inquiétée la juge.

– Ce n'est pas ça... C'est que les choses se passent plutôt mal au commissariat avec mes patrons, mais que je ne veux pas que ça m'empêche de faire mon boulot.

La sensation de saleté persistait. Tout autour de Claude semblait poisseux et nauséabond, son travail, ses collègues, son quartier, et finalement sa vie. Même sa peau lui inspirait sur le moment une sorte de honte malsaine.

– Pourtant, je vous assure que je fais de mon mieux. Je fais le métier tel qu'il est enseigné et tel qu'il faut le faire... Et c'est très difficile.

La juge a posé son gros sac à côté d'elle et s'est tournée vers l'officier avec un visage chaleureux.

– Ne vous inquiétez pas. Je sais ce que c'est. Nous savons tous ce que c'est. Et le pire, c'est que même ceux qui cherchent à vous nuire savent ce que c'est. Les petits travers de l'administration, la complexité des règles que nous sommes censés suivre et qui nous empêchent de travailler, les messages contradictoires qui nous assaillent, ces choses font partie du quotidien de tout un chacun.

Il y a eu d'abord la gorge qui se serre, puis le pouls qui accélère et le visage qui se décompose, avec les larmes qui affleurent, mais Claude a réussi à ne pas craquer, à ne pas s'effondrer dans les bras de la magistrate, peut-être à cause de ces fichues notations qui marquaient encore une frontière entre notés et notateurs. Il y a eu ensuite une petite pensée pour les coupables, pour ceux qui nuisent et qui ne s'en attristent même pas. Parce qu'ils sont déjà tristes ? Sans réponse à cette question, Claude n'a pas trouvé d'autres façons de se consoler que de se rappeler qu'ils étaient les plus malheureux.

Quelle âme est sans défaut ?

Et soudain, il y a eu plus fort, plus intense. En l'espace d'une seconde, le système et les notations se sont volatilisés des pensées de Claude, qui a demandé à la juge de lui prêter un stylo et un papier. Cette dernière s'est exécutée sans trop comprendre. Puis elle a attendu pendant que le lieutenant se livrait à quelques tentatives d'écriture. Finalement, la rage et le chagrin avaient cédé la place à un visage radieux et à un enthousiasme débordant.

– Vous avez trouvé quelque chose ?

Pour la première fois depuis leur rencontre, Claude regarda la magistrate avec confiance. Nul besoin de vérifier ce qui était inscrit sur la feuille volante petit format petits carreaux qu'elle venait de griffonner.

– Au début de l'affaire, j'ai reçu une carte dans ma boîte aux lettres. C'était une sorte de carte de visite, avec une question très bizarre inscrite dessus, à l'encre de Chine, comme sur le papier que l'on a retrouvé sur le lit de Corentin Lambert.

Tout en parlant, Claude sortit la carte de la poche intérieure de son blouson et la tendit à la juge.

– C'est très bizarre en effet.

– Le plus bizarre, c'est que ce n'est pas le texte qui est important. C'est un nouveau rappel à la poésie. C'est très probablement un indice, et ça vient de Corentin Lambert.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Claude a repris la carte et l'a regardée comme si c'était la première fois.

– C'est l'anagramme de l'un des vers les plus connus d'Arthur Rimbaud.

Arthur Rimbaud — « Honte », dans les *Poésies* (1872)

Quelle âme est sans défauts ?

Cette anagramme avait laissé Sandra perplexe. Choquée qu'elle puisse relever de la simple coïncidence, elle avait finalement quitté l'officier de police pour retrouver le procureur qui, dans le message reçu le matin même, lui signifiait qu'il désirait la voir au plus vite. Pendant ce repas, il ne fit qu'argumenter en associant tout ce qui était chiffré dans le dossier de Corentin Lambert. Il aurait fallu une calculette et beaucoup de patience pour le suivre dans un raisonnement qui n'avait plus rien de rationnel. La magistrate avait fini par l'écouter distraitement. Son avis était fait. Tous ces chiffres n'étaient que le signe d'un possible accès de folie chez son supérieur hiérarchique. Souvent sous la pression, des hauts magistrats basculent dans des délires paranoïaques, politiques ou mystiques. Celui-là n'échappait pas à la malédiction. Même en regardant la carte du restaurant, il n'avait pas pu s'empêcher de retomber dans des calculs savants. À croire qu'il ne raisonnait plus que par opérations.

Pythagore

Toute chose est nombre

Compter les secondes... De tout ce temps passé à l'écouter, Sandra n'avait retenu que les relents d'une arithmétique plus ou moins complexe dont l'objectif se bornait à retomber sur des égalités et des équivalences douteuses. Même le nombre de jours écoulés depuis que le boucher avait disparu y était passé.

– Mais si nous nous étions vus hier, votre raisonnement tombe à l'eau, s'était-elle étonnée.

– Justement ! Je vous le dis. Il n'y a pas de coïncidences.

La juge n'a pas cherché à détromper son interlocuteur tellement il lui semblait hors de portée. Au contraire, elle devait maintenir le contact, au cas où elle aurait eu besoin d'une autorisation dans le cadre de la procédure, ou juste pour comprendre ce qu'il attendait d'elle.

– En parlant de chiffres, peut-être que la clé de tout ça se trouve dans les grilles de sudoku conservées par Corentin Lambert. Vous y avez jeté un œil ?

– J'y ai passé des nuits ! Et je ne m'en suis pas encore remis. Vous m'avez dit qu'un de vos collègues a trouvé la solution ?

De peur de vexer son supérieur, Sandra hésita quelque peu à répondre.

– Il a trouvé une solution, mais il n'est pas sûr qu'il n'y en a pas d'autres.

Le haut magistrat leva les yeux vers le plafond imitation de bois précieux avant de porter son verre à ses lèvres.

– Entre votre collègue qui n'est pas sûr d'avoir une solution unique et moi qui n'ai rien trouvé, qui pensez-vous être le plus avancé dans la résolution de cette énigme ? demanda-t-il avec emphase.

Non sans s'interroger sur la quantité d'alcool ingérée par le haut magistrat, Sandra prit quelques secondes pour réfléchir. Dans ce restaurant tout de même assez chic du centre-ville, elle s'imaginait toutes les tables avec des yeux rivés sur sa conversation et des oreilles aux aguets. Heureusement, tout le monde se fichait de la disparition de Corentin Lambert. N'importe qui dans la salle pouvait entendre ce qui se disait, cela n'aurait pas d'importance. D'abord, éviter de vexer le procureur qui n'était pas en état d'encaisser une rebuffade.

Louis Dumur — *Petits aphorismes sur la société*

La politesse est l'hypocrisie de la bienveillance

Ça ne servait à rien de le contrarier. Sandra a penché la tête vers son assiette en espérant qu'il passe à autre chose.

– Alors ? Vous en pensez quoi ?

C'était raté. Il fallait lui répondre.

– Peut-être que vous vous dirigez tous les deux dans la même direction, mais par des itinéraires différents.

Cette réponse sembla le satisfaire. L'homme reposa son verre devant lui et se tint coi, le regard dans le vague.

– Je crois qu'après cette affaire, je demanderai un autre poste... peut-être même un départ anticipé.

Au début, Sandra prit cette déclaration pour le fruit d'une fatigue passagère, renforcé par quelques verres de trop, mais en regardant le visage déconfit de son supérieur hiérarchique, elle comprit qu'il s'agissait de quelque chose d'autre.

– C'est un cas complexe, mais je trouve ça dommage de tout remettre en cause pour autant. Nous finirons bien par savoir ce qu'est devenu Corentin Lambert. Après tout, ce n'est pas une affaire qui clôt une carrière.

Les assiettes et les verres étaient vides. Il n'y avait plus qu'à attendre que le rendez-vous se termine et que chacun retourne à sa tâche, mais le procureur semblait avoir besoin de s'épancher.

– Vous savez ? Il y a plusieurs façons pour qu'une affaire ait un impact sur une carrière de magistrat. La première, c'est par les médias. Une fois que vous êtes passé sous le feu des projecteurs, vous êtes marqué à vie. Et s'ils se sont intéressés à vous, c'est toujours pour vous nuire. Après, pendant dix ou vingt ans, on vous appelle *le petit juge* et tout le monde se moque de vous.

Sandra comprenait bien ce que le procureur voulait lui dire. L'affaire qui passe à la télévision, c'est le succès assuré avant la déchéance. Personne ne s'en remet.

– La deuxième, c'est la politique. Quand vous avez un carnet d'adresses long comme un jour sans pain et que les politiciens vous appellent pour régler leurs petits problèmes, vous pouvez être sûr que les nominations, les honneurs et les dorures sont pour vous. En suivant cette voix, certains parviennent à s'en sortir, même si la part de chance n'est pas négligeable dans une telle entreprise. Personnellement, j'ai toujours pensé que le jeu n'en valait pas la chandelle, mais peut-être que je n'ai tout simplement pas suffisamment de convictions politiques ou de cynisme pour prendre le risque.

Sandra commençait à se lasser de cette leçon sur la gestion de carrière. Elle attendait que le procureur se soit lassé pour prendre congé. Discrètement, elle cherchait du regard un serveur pour qu'on lui apporte la note, mais les employés du restaurant semblaient particulièrement efficaces pour ne rien voir d'autre que les clients dont ils portaient les plats.

– La troisième, c'est ce qui est en train de se passer maintenant. Quand une affaire vient s'immiscer dans votre vie, insidieusement. Au début, on croit que se sont des coïncidences, on se dit que c'est ridicule, et puis on finit par se prendre au jeu.

Henri Beyle — *Vie de Henry Brulard*

Un roman est comme un archet, la caisse du violon qui rend les sons, c'est l'âme du lecteur.

– Un procès, c'est comme... un jeu d'enfant. On croit que ça n'a pas d'importance, et pourtant, sur le moment, il n'y a rien de plus important, ajouta le haut magistrat en hésitant et, malgré l'enivrement, visiblement peu fier de sa performance.

Arthur Rimbaud — « Alchimie du verbe », dans *Une Saison en enfer*

Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit.

Sandra écouta l'homme terminer sa phrase sans plus trop s'inquiéter des règles de bienséance imposées par le protocole. Lasse, elle héla un serveur et insista pour

payer. Une fois libérée de cette pénible astreinte, elle repartit vers le tribunal avec la certitude que le procureur ne lui tiendrait pas rigueur de ce départ un peu cavalier. Dans la rue, elle eut le pressentiment qu'elle n'entendrait plus jamais parler de lui, qu'il avait en quelque sorte terminé sa carrière.

Chapitre XXIV

La cahute s'était comme rapprochée de l'orée de la forêt. Ça fait toujours ça quand on revient sur un lieu déjà connu. Tout en évitant les flaques les plus profondes, Claude reconnaissait le chemin qui menait jusqu'à la cabane. Les cinq cents mètres qui la séparaient du calvaire lui avaient semblé bien plus courts que la dernière fois quand son toit de bois lisse a percé à travers les branches. Arrivé à proximité, l'officier a crié le nom de Camille et a attendu tranquillement. Finalement, le jeune homme est sorti, hirsute, et en bras de chemise malgré le froid et la pluie. Il lui a fait signe de le rejoindre avant de se réfugier à l'intérieur. Une fois à l'abri, il a été possible de profiter de la chaleur du poêle en fonte qui tournait à plein régime tandis qu'une petite lucarne laissait passer suffisamment de lumière pour ne pas se sentir comme dans un four.

– J'avais peur que vous soyez parti... a lancé Claude pour démarrer la conversation.

– Je vous avais dit que je vous préviendrais si je devais m'en aller.

Claude a regretté sa remarque, son interlocuteur était accueillant. Lui faire comprendre qu'on doute de sa parole n'était pas une bonne stratégie.

– Vous savez, peu de gens tiennent leurs promesses quand elles sont faites à la police et quand ils n'y sont pas obligés.

Claude avait souri en dévoilant cette vérité comme une confidence, et le jeune Camille lui a rendu son sourire.

Fragment d'un discours amoureux — Roland Barthes

C'est le signe, non le fait, qui est conséquent (par son retentissement)

– Vous avez des nouvelles de Corentin ? a-t-il fini par demander.

Au moins, à défaut d'être claires, les choses prenaient une tournure pas trop conflictuelle pour un bavardage entre un officier de police et un jeune marginalisé. Mais Claude hésitait encore sur la marche à suivre.

– L'enquête avance... mais j'ai du mal à comprendre ce qui a pu lui passer par la tête. C'est quand même fou de disparaître comme ça... D'ailleurs, je voulais vous demander : il n'y a pas des gens à qui vous pourriez manquer ? qui s'inquiètent pour vous ?

En posant ces questions, Claude avait l'impression qu'elles ne voulaient rien dire, qu'elles allaient passer quelques secondes dans cette pièce exigüe et s'envoler par la fenêtre, parce que Camille n'avait aucune raison d'y répondre, parce qu'il n'avait peut-être même aucune raison de les comprendre. La tentation de s'excuser pour cette indiscretion a été forte, mais la réponse est venue rapidement.

– Je ne crois pas... et si c'est le cas, ça n'a pas beaucoup d'importance. Vous savez, quand on part, on se soucie surtout de soi. C'est assez égoïste.

- Vous dites ça comme si vous regrettiez ? a demandé Claude en même temps que la question lui venait à l'esprit et qu'il lui semblait encore difficilement concevable qu'on puisse assumer un choix aboutissant à une vie de reclus dans quelques mètres carrés.

Camille a donné l'impression de réfléchir, mais l'agent de police avait la conviction qu'il faisait semblant. Son argumentation était prête depuis le jour où il était parti de chez lui, ou peut-être depuis celui où on lui a posé cette question pour la première fois.

- Vous revoyez souvent vos parents, ou même d'autres membres de votre famille ?

La question était personnelle, mais vu la tournure que la conversation avait prise, Claude n'a pas osé s'en émouvoir, mais n'a pas réussi non plus à répondre. Sur le toit, la pluie tambourinait en redoublant d'intensité. Camille a patienté quelques secondes avant de reprendre la parole.

- On peut vivre près des autres et se sentir très seul, on peut aussi choisir de prendre ses distances. C'est ce que j'ai fait, et depuis, je me sens beaucoup mieux.

Fragment d'un discours amoureux — Roland Barthes

Je suis de trop, mais, double deuil, ce dont je suis exclu ne me fait pas envie.

Claude a d'abord hésité à répondre quelque chose comme *c'est l'essentiel*, ou *c'est que vous avez eu raison*, mais ces banalités lui sont restées coincées dans la gorge tellement tout autour était devenu décalé, tordu, oblique, tellement plus rien n'avait de sens malgré la sincérité visible dans le regard de son témoin. Le monde ici est vrai et rude à la fois, et la rudesse a quelque chose d'effrayant. Dans cette forêt, il est possible d'être libre, pour peu qu'on ne soit pas trop inquiet. Mais Claude a préféré revenir sur le cas de Corentin Lambert.

- Concernant votre ami, vous pensez qu'il aurait pu faire comme vous, le choix de vivre à la marge.

L'expression *se marginaliser* était arrivée en premier, mais Claude avait réussi à la tordre à sa convenance tellement elle lui rappelait des commentaires désobligeants de la part de ses collègues sur les *marginiaux*, quand ce n'étaient pas des termes encore plus dépréciatifs qui étaient employés.

- J'aimerais pouvoir vous dire que c'était mon meilleur ami, qu'il ne serait pas parti sans me le dire, sans me donner de nouvelles. Mais, il n'avait aucun moyen de me joindre tant que j'étais en voyage, et si j'ai bien compris, il a disparu avant mon retour. Par contre, ce dont je suis sûr, c'est que ça faisait longtemps qu'il avait envie de changer de vie. La boucherie lui prenait beaucoup de son énergie...

- Il n'aimait pas son métier ?

Le visage du jeune homme s'est quelque peu éclairé. Claude a remarqué que sa barbe était moins épaisse que lors de leur première rencontre. Il avait dû se raser. Sans eau courante et sans électricité, ça n'avait pas dû être facile.

- Je ne connais pas beaucoup de gens pour qui la boucherie est une vocation, mais Corentin avait un rapport particulier avec son commerce. Il attachait beaucoup

d'importance à visiter les abattoirs auprès desquels il se fournissait... pour s'assurer que le travail était fait proprement. Et il travaillait avec beaucoup de soin. Je l'ai vu faire plusieurs fois. Ce n'était pas tant la viande qui lui plaisait que la méticulosité et la précision des mouvements. Il aspirait à faire de beaux gestes quand il se servait de ses couteaux ou de son tranchoir.

– Ça avait l'air d'être un drôle de bonhomme, a laissé échapper Claude en espérant faire comprendre à son témoin à quel point il lui semblait important de retrouver Corentin, à quel point ce dernier était apprécié.

Georges Bataille — L'Expérience intérieure
L'être particulier, perdu dans la multitude

– Corentin faisait partie de ces types qui ne ressemblent à personne d'autre, mais à qui tout le monde devrait ressembler. À force, ces gens-là se lassent et ils finissent par se ranger ou par dépérir, ou alors ils s'en vont.

En écoutant Camille, Claude ne parvenait pas à déterminer si le jeune ermite parlait pour lui ou pour son ancien ami. Cette question s'est dissipée au sortir de la forêt, quand il a fallu rentrer au commissariat et consigner tout cela par écrit dans un rapport que jamais personne ne lira.

Chapitre XXV

En admettant que ces chiffres veuillent lui dire quelque chose, ce n'étaient que des chiffres. Sandra avait cessé depuis longtemps de croire que tout était signe. Son univers, quoiqu'ouvert sur un possible au-delà, restait hermétique à ce qu'elle considérait comme des superstitions, même quand rien ne pouvait expliquer de si troublantes coïncidences. En relisant le dossier Corentin Lambert, elle voulait croire à autre chose qu'à la magie ou au hasard, mais elle se heurtait à l'absence d'explications alternatives. Repensant à tous les papiers accumulés depuis le début de la procédure, elle se rappela le premier rapport de police qu'elle avait reçu. Une brève intuition l'incita à le poser sur son bureau à côté des impressions des courriers du procureur et de ceux récemment envoyés par l'agent de police.

Rimbaud

car ne demeurent que les mots, tout le reste est aboli, anéanti

De quel fantasma es-tu sale ?

Couchées sur le papier et comme prêtes à s'épandre par de longues arabesques, à s'allonger jusqu'à effleurer la juge, les phrases étaient tracées dans un étrange mélange d'écriture script et cursive. D'aspect a priori malhabile, elles s'inclinaient et affichaient des constantes qui laissaient facilement penser qu'elles étaient du même auteur. D'ailleurs, les *t*, les *a*, les *l*, les *e* et les *s*, entre les boucles serrées et les barres vives et inclinées vers le haut, venaient confirmer cette hypothèse. Même les *l*, à eux seuls, en dents de requin, suffisaient à identifier un seul et unique scripteur. Sandra ne croyait pas à la graphologie comme révélatrice des pulsions et des traits de caractère, mais elle avait suffisamment travaillé avec des spécialistes pour savoir qu'on ne dissimule pas facilement son écriture.

Au point où elle en était, elle n'avait plus qu'une chose à faire. Elle rechercha les fichiers récupérés sur l'ordinateur de Corentin Lambert et afficha une dizaine de pièces comptables. Aucune ne comportait d'écriture manuscrite. Il lui fallut appeler le responsable du magasin où se trouvaient entreposés les indices et les pièces à conviction. André, l'un des plus fameux fonctionnaires du tribunal, lui répondit avec enthousiasme. Il lui enverrait très rapidement une photo d'un texte manuscrit de Corentin Lambert.

Ensuite, elle dut attendre, ce qui ne fut pas trop difficile. Sandra prit son mal en patience en se disant qu'après tout, Corentin Lambert n'avait pas pu intervenir à la fois dans ses locaux, dans ceux du procureur et chez le policier chargé de l'enquête. Il s'agissait d'abord de s'assurer que ce n'était pas son écriture qui avait contaminé tous les indices, avant de réfléchir à ce que cela pouvait être.

Rasoir d'Ockham

Les hypothèses suffisantes les plus simples doivent être préférées

En cas de doute, c'est la raison qui tranche. Bien décidée à ne pas céder à des hypothèses irrationnelles, Sandra espérait que l'écriture du boucher fût différente, avec de belles boucles et des barres bien droites, verticales : plus elle y réfléchissait, plus elle refusait d'admettre qu'un homme fût capable de se volatiliser et d'écrire à distance sur des papiers qui traînent. Depuis l'ouverture de l'instruction, et même depuis le début de sa carrière, elle n'avait jamais cédé à la tentation de l'exceptionnel, et encore moins à celle de l'irrationnel, pas tant par choix que par nécessité. Des jeunes qui expliquent qu'ils se sont trompés de scooter, de bons pères de famille qui prétendent qu'on les a fait boire avant de conduire sans y voir le moindre mal, des clients qui passent en caisse avec des articles tombés arrivés comme par magie dans leurs poches : quand on est juge, admettre l'improbable c'est acquitter tout le monde.

Code de procédure pénale — ancien article 10-11

Je jure et promets d'examiner avec l'attention la plus scrupuleuse les éléments soumis aux débats de la juridiction ; de ne trahir ni les intérêts du prévenu ou du condamné, ni ceux de la société, ni ceux de la victime ; de n'écouter ni la haine ou la méchanceté, ni la crainte ou l'affection ; de me rappeler que tout prévenu est présumé innocent et que le doute doit lui profiter ; de me décider d'après les moyens soutenus par le ministère public et par la défense et suivant ma conscience et mon intime conviction, avec l'impartialité et la fermeté qui conviennent à un homme probe et libre ; de conserver le secret des délibérations, même après la cessation de mes fonctions.

Jurer, la voix claire et la main sur le cœur... Tout lui revient comme une volée de coups de poing : l'équilibre, la neutralité, le courage, mais surtout, cette intime conviction, forcément absolue et qui s'oppose si fort au doute supposé profiter aux accusés. Comme beaucoup de ses collègues, Sandra avait une préférence pour le doute raisonnable, cher aux Anglo-saxons. L'hésitation permet de rester humain tout en prenant des décisions, de faire de son mieux pour ne pas se tromper sans avoir à se sentir coupable de juger un criminel hors flagrant délit. Ce furent ensuite les procès les plus complexes qui lui revinrent en tête, avec les décisions les plus dures, destinées à reconstruire la vie des victimes en démolissant celle des prévenus, en espérant qu'ils soient coupables. Et même s'ils ne l'étaient pas, une vie reconstruite pour une détruite, une vie contre une autre, ce n'est pas un si mauvais calcul. La sonnerie du téléphone vint la tirer de ces tristes pensées.

André avait vérifié le casier consacré à Corentin Lambert et il avait photographié une ligne d'écriture, la plus ancienne. Il venait de l'envoyer à la juge qui vérifiait son courrier électronique en même temps qu'elle répondait à son appel.

À mon pitoyable frère

Pitoyable au point que la juge se sentit émue, la feuille de papier trouvée sur l'édredon du disparu était classée parmi les pièces à conviction depuis le début, mais comme le texte était repris dans le rapport du policier, plus personne n'y avait prêté attention. Bien sûr, on pouvait se demander si elle avait réellement été rédigée par

Corentin Lambert avant sa disparition, mais à ce titre-là, à part des actes notariés, tous les papiers trouvés chez lui posaient la même question.

– Au-delà de tout doute raisonnable...

En y repensant, l'approche anglo-saxonne redonna quelques forces à Sandra, comme un bâton sur lequel elle pouvait s'appuyer. Les *t*, les *a*, les *l* et les *e* correspondaient parfaitement à ceux trouvés dans les phrases venues de nulle part, et le jambage du *m*, si caractéristique, ne laissait aucun doute possible. Que ce soit à l'encre de Chine ou au crayon à papier, l'écriture était la même. Tout aurait aussi bien pu être signé par Corentin Lambert... où alors, ce n'était pas lui qui avait écrit ce mot.

Chapitre XXVI

Le collègue buvait son café accoudé à la machine dont il ne semblait pas pouvoir se séparer. À l'instar des policiers américains dans les vieilles séries télévisées, il portait son arme de service dans le dos, au niveau de la ceinture, son étui accroché au milieu d'une paire de bretelles en cuir. Une posture aussi inefficace que théâtrale. Claude n'avait pas envie de l'approcher mais le manque de caféine ne lui laissait pas le choix. Avec un peu de chance, tout occupé qu'il était à se prendre pour un cow-boy, il n'allait même pas remarquer sa présence.

– Salut beauté !

C'était raté. Claude a regardé l'homme d'en dessous avec une furieuse envie de le frapper, par principe, pour lui montrer qu'il y avait beaucoup à perdre à se montrer grossier et arrogant, quel que soit le vainqueur de ce duel qui n'aura jamais lieu. D'ailleurs, le fait de le voir exhiber son arme dans les couloirs du commissariat laissait plutôt penser qu'il ne pouvait que se déballonner.

Michel Audiard — *L'Ennemi public numéro un*

Je sais où ça mène les pistolets. Surtout quand on s'en sert pas !

Et pourtant, il fallait encore faire comme tout le monde, éviter le scandale. La période de notations était passée, pas très brillante, mais il existait d'autres sanctions destinées à rappeler les fonctionnaires à l'ordre. Et traditionnellement, presque la moitié de celles qui sont prononcées portent sur des fautes disciplinaires.

Dicton de l'école de police

La désobéissance est mère de tous les vices

De l'avertissement à la radiation, toute une panoplie de mesures se tenait à la disposition de la hiérarchie, aux aguets. Parmi elles, on trouvait la rétrogradation ou le déplacement d'office. À la première occasion, le shérif pouvait punir. Claude a mis une pièce dans la machine en faisant mine de n'avoir rien entendu.

– Tu pourrais répondre au moins !

À quelques centimètres seulement du bras tendu et mal désodorisé de son collègue, Claude a appuyé sur la touche « sans sucre » jusqu'à ce qu'une petite barre horizontale s'éclaircisse, complètement, puis le bouton « allongé » lui a permis de meubler le silence qui s'était installé, pesant. Ne pas répondre. Ne pas répondre puisque ça n'en vaut pas la peine. Parce que le cow-boy connaît aussi bien les règles que Claude et que lui non plus n'a pas envie d'être sanctionné. Entre les bureaux ouverts et les passages dans les couloirs, les deux officiers sont à découvert. Même si le shérif avait ses préférences et rêvait de renvoyer Claude, à la première occasion, il ne pouvait pas balayer d'un revers de manche les témoignages de quelques anciens. Enfin, le bruit du

café qui coule s'est tu et Claude a récupéré son gobelet avant de se retourner et de marcher vers son bureau.

– Tu bosses toujours sur ton courant d'air ? Tu sais que si tu veux faire du vrai travail de police, les cambriolages ont repris dans le quartier des Amandiers.

Il n'y a pas eu de réponse. Claude préférait bien courir après un courant d'air plutôt que de rester des nuits entières à attendre dans une voiture banalisée, non pas pour des raisons de confort, mais la chasse aux délinquants n'avait jamais été sa vocation première. Quand il lui arrivait de discuter avec de jeunes fonctionnaires, ces derniers avaient souvent la même vision des choses, vision qui se dégradait généralement au cours du temps, au fil des notations.

Dicton de l'école de police
C'est le grand crime qui fait le grand policier

On s'engage pour protéger, on s'habitue au pire, et on finit par rester pour punir... il faut du temps et de nombreuses déceptions pour donner du sens aux dictons de l'école de police. En avançant dans le couloir avec son gobelet à la main, Claude a quand même réalisé qu'un homme armé, haineux et méprisant, se tenait dans son dos. L'idée qu'il puisse devenir fou lui a traversé l'esprit. Avec elle est venue l'anticipation du cliquètement du chien que l'on tire vers l'arrière, avant de le libérer par une légère pression sur une queue de détente... ce que les civils appellent *la gâchette*. Ensuite, tout pouvait être réglé, ou pas, en fonction de l'habileté du tireur et du calibre de son arme. Quand la balle dépasse la vitesse du son, l'impact précède le coup de feu.

Dicton
Quand on est mort, on ne sait pas qu'on est mort...

Claude a continué d'avancer dans cette incertitude, appréhendant une détonation, un flash, une grande lumière chaude au bout du tunnel. Et puis rien, rien ne s'est passé qui eût changé sa place dans l'univers. Il lui a fallu tourner dans le couloir, puis le danger s'est évaporé comme s'il n'avait jamais existé. Claude a retrouvé la sérénité de son bureau comme tous les matins, inchangée. À l'intérieur, la première idée qui lui est venue à l'esprit a été de se débarrasser de son arme et de la ranger dans son tiroir fermé à clé. Le collègue fou dangereux pouvait revenir et se livrer à une tuerie digne de figurer dans la rubrique des faits-divers des journaux du matin, Claude se sentait mieux sans son revolver. D'ailleurs, en le posant sur les dossiers en cours, il lui avait semblé qu'il pesait plus lourd que d'habitude, qu'il avait pris du poids.

Alphonse de Lamartine — « Milly ou La Terre natale », dans les *Harmonies poétiques et religieuses*
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

Les objets ont-ils une âme ? Dans la mesure où ils nous influencent (Claude en avait la certitude à force de voir ses collègues se comporter différemment en fonction de s'ils portaient leur arme ou pas) pouvait-on parler au moins d'un échange, d'une

communication entre les êtres vivants et les inanimés ? Ces questions idiotes jaillissaient dans l'esprit de Claude sans qu'il lui fût possible d'y répondre.

David Fincher — *Fight club*

Les choses que l'on possède finissent par nous posséder.

Claude revit le visage de Camille en imagination. Impossible de penser à lui autrement qu'en tant que véritable individu, complet. Hippy, marginal, SDF, baba cool, vagabond... Malgré ses tentatives, aucune étiquette ne collait sur ce jeune homme qui rappelait seulement l'odeur des forêts et du bois brûlé. Incapable de réfléchir froidement à sa situation sans se mettre à sa place, Claude a réalisé que les seuls individus qui lui procuraient de telles émotions étaient les membres de sa famille avant qu'ils soient devenus des étrangers. Si Camille n'était pas le pitoyable frère de Corentin Lambert, il aurait fait un frère parfait.

– Un bourbon, s'il te plaît !

Le taulier a fait un petit signe de la tête en s'approchant pour essuyer la table d'un coup de chiffon énergique.

– Et un bourbon pour le lieutenant, un !! a-t-il crié en direction du bar.

Le *Bob* restait l'un des rares troquets des alentours où Claude se sentait à l'aise, surtout après une journée difficile au commissariat, mais le sentiment de confiance et de tranquillité ressenti jusque-là s'y dégradait doucement. Bien sûr, dans un petit village, il était normal que tout finisse par se savoir, mais se retrouver avec l'étiquette *police* collée sur le front, ça lui déplaisait fortement.

– Je n'aime pas qu'on m'appelle comme ça !

Le taulier s'est penché encore un peu. Il a esquissé un sourire et un clin d'œil appuyé, avant de répondre.

– Excuse-moi... et pour te montrer à quel point je suis désolé, c'est la tournée du patron ! Qu'est-ce que tu veux, les gens sont contents de savoir qu'il y a des représentants de la maison poulaga ici. Ils se sentent en sécurité.

– C'est gentil, mais je peux payer mes verres, a renchéri Claude de plus en plus en peine pour masquer sa colère.

– Ne le prends pas comme ça. Toi, ils t'aiment parce que tu n'es pas comme les autres. Avec le commissariat pas loin, j'en ai eu des flics ici. Entre ceux qui se prennent pour John Wayne et ceux qui jouent les mystérieux, genre *je sais tout sur tout le monde*, c'est normal qu'ils t'apprécient. Tu ne peux pas leur en vouloir.

Stanley Kubrick — *Full Metal Jacket*

Est-ce que c'est toi John Wayne, ou est-ce que c'est moi ?

Claude a regardé le taulier comme s'il y avait eu une faveur à lui demander.

– Je préfère quand même payer mes verres, et je risque de ne pas revenir *dans un bar où tout le monde me considère comme le flic de service...*

La fin de la phrase n'est pas sortie. Claude n'avait pas réussi à admettre qu'on ne voit rien d'autre qu'un fonctionnaire de police en sa présence. Il y a des professions qui effacent tout au fil du temps, elles finissent par définir ceux qui les exercent parce qu'elles contaminent tout leur être et ceux qui les entourent. Mais même attendu, c'était vexant.

Dictons de l'école de police

Un bon flic, quand il rentre chez lui le soir, il regarde par le trou de la serrure pour voir ce qu'il sort de ses poches.

C'est la doctrine. Et comme toutes les doctrines, elle s'impose à force d'y croire. Tout devient vrai. Pendant quelques secondes, Claude a tenté de s'imaginer, d'imaginer sa vie, sans son métier. Peu de passe-temps hormis la lecture de romans dits incontournables et le visionnage de films supposés cultes, pas d'amis qui avaient résisté à la distance imposée par sa mutation, pas de relations amoureuses non plus, sans que Claude parvînt à déterminer pourquoi. Pourtant, si tous les clients du bar ne discernaient en sa présence rien d'autre qu'un policier qui buvait du bourbon, ça semblait logique qu'on n'ait jamais tenté de l'accoster.

– Ça ne se fait pas de refuser la tournée du patron, mais c'est toi qui vois. De toute façon, je ne vais pas te sortir. Tu as peut-être encore ton flingue sur toi.

Et le barman est reparti entre les tables qu'il frôlait comme un hybride, mi-danseuse de cabaret mi-déménageur de pianos. Des pas légers sous un corps massif. Après tout, peut-être que toutes les professions ne contaminent pas ceux qui les exercent de la même manière.

Jean-Paul Sartre — *Les Chemins de la liberté. L'âge de raison*

Le barman, par exemple. Tout à l'heure il fumait une cigarette, vague et poétique comme un liseron ; à présent il s'était réveillé, il était un peu trop barman, il secouait le shaker, l'ouvrait, faisait couler une mousse jaune dans des verres avec des gestes d'une précision légèrement superflue : il jouait au barman.

Et en y réfléchissant bien, le taulier jouait aussi au barman. Il se comportait comme tout le monde l'attendait, pour ne pas surprendre les clients, pour ne pas se retrouver contraint d'improviser alors qu'il connaît son métier. Très rapidement, il est revenu avec le bourbon et un petit verre d'eau posé à côté sur un plateau rectangulaire. Il a déposé le tout sur la table et il est reparti sans dire un mot, sans vraiment sourire, mais un peu quand même. Même contrarié, il continuait de jouer au barman.

– Ils nous parlent du réchauffement, mais franchement... (voix qui s'atténuent pour se faire plus discrètes).

Claude a bu les premières gorgées de son verre en regardant les clients tout autour. Il y avait surtout des hommes, et quelques femmes qui accompagnaient les plus chanceux ou ceux que l'on considérait comme tels. Tout le monde avait l'air de se sentir à sa place, sauf Claude qui se demandait ce qu'il y avait de pire entre jouer le policier de

service dans un bar comme le *Bob* ou boire en solitaire dans son appartement. L'avantage du bar, c'est qu'on y voit du monde, des amis, quand on en a. L'avantage de rester seul, c'est qu'on est libre, on ne se trouve pas contaminé par le décor ou par les conversations environnantes.

– Et puis, un verre plein avec un glaçon. Quand le glaçon fond, il ne fait pas déborder le verre.

Claude a essayé de ne pas écouter les phrases prononcées trop près et trop fort, sans succès. C'était d'autant plus désagréable que rien ne lui était arrivé aux oreilles pendant son altercation avec le taulier.

– Les ornithorynques sont les seuls animaux qui... (rires inextinguibles recouvrant la fin de la phrase).

Il lui fallait quitter le bar, retrouver son appartement qui n'avait rien de luxueux mais où tout était devenu possible depuis qu'un grand oiseau y planait au-dessus de son lit. Le bourbon était là, posé en face. Il n'y avait plus qu'à le boire.

– C'est pour ça qu'ils n'ont pas besoin de Kleenex (rires gras) !

Le verre est resté sur la table et Claude a quitté son fauteuil pour s'en aller d'un pas tranquille, avec le sentiment troublant qu'il n'y aurait pas d'autre fois. En passant devant le bar, un petit signe de la main au taulier a trouvé un vague écho.

– À la prochaine !

Il y a aussi eu la satisfaction de partir sans payer.

Code pénal — Art. 313-5

La filouterie est le fait par une personne qui sait être dans l'impossibilité absolue de payer ou qui est déterminée à ne pas payer [...] de se faire servir des boissons ou des aliments dans un établissement vendant des boissons ou des aliments.

Filou, canaille, escroc, crapule... et une ribambelle d'autres mots ont résonné dans sa tête, avec l'étrange impression que tout cela n'était qu'un jeu, qu'il n'y aura pas de conséquences, que tout était déjà écrit.

Chapitre XXVII

La dédicace lui trottait dans la tête comme une mauvaise petite musique. Elle s'imposait par sa simplicité sur le *À ceux que j'aime et qui m'aiment* dont Sandra avait fait un mantra depuis le deuil de son fils.

À mon pitoyable frère

La juge venait de récupérer l'exemplaire des *Illuminations* qu'elle avait commandées chez un bouquiniste pas très loin du tribunal. Elle s'apprêtait à l'étudier de suffisamment près pour y trouver tous les indices susceptibles de la remettre sur la piste de Corentin Lambert. C'était une édition ancienne, du début du siècle, avec une couverture rigide et un papier moiré. Elle l'avait acquise avec l'infime espoir qu'en se rapprochant de l'époque du poète, elle le comprendrait mieux. Les pages fines et racornies tournèrent entre ses doigts jusqu'à ce qu'elle arrive au poème des « Vagabonds ».

Pitoyable frère ! Que d'atroces veillées je lui dus !

Sandra tenta de se souvenir de la façon dont elle avait retrouvé ce texte. Probablement en tapant *Rimbaud et pitoyable frère* sur un moteur de recherche. Depuis ce moment, elle avait imaginé le poème comme une sorte de dédicace pathétique. À sa lecture, il s'agissait plutôt d'une lettre de rupture. Il commençait par un reproche.

Et maintenant qu'elle devait le relier à Corentin Lambert, Sandra se trouvait dans une impasse. À qui s'adressait-il, dans la mesure où aucun de ses proches n'était supposé trouver son texte ? D'ailleurs, il n'avait pas vraiment de proches. La magistrate finit par renoncer à chercher un sens à ce petit message tracé à l'encre de chine par le disparu (mais après tout, en était-on vraiment sûrs ?) et abandonné sur son oreiller. Il pouvait bien s'être adressé à qui il voulait, pour Sandra, cela n'avait plus d'importance. Il n'était plus là. Au mieux, on pourrait le lui demander après l'avoir retrouvé, si on le retrouve un jour. Parce qu'il restait encore du travail. Quoique déçue par ce qu'elle considérait comme un revirement, alors que pourtant rien n'avait changé, Sandra eut une nouvelle certitude : si ce n'était pas dans ce passage précis, c'était dans l'ensemble de l'ouvrage qu'elle trouverait un chemin jusqu'à Corentin Lambert. Elle lut donc avec avidité *Les Illuminations* et ne put s'empêcher de pousser un long soupir de soulagement, comme en croisant un vieil ami, lorsqu'elle reconnut le « Stat Mater dolorosa, dum pendet Filius » trouvé peu de temps auparavant dans le cimetière. Et sa lecture ne s'arrêta pas là.

Arthur Rimbaud — « Après le déluge », dans les *Illuminations*

Dans la grande rue sale les étals se dressèrent [...]

Le sang coula, chez Barbe-Bleue, — aux abattoirs, — dans les cirques, où le sceau de Dieu blêmit les fenêtres. Le sang et le lait coulèrent.

En lisant ce poème, les références aux abattoirs lui confirmèrent que l'on pouvait être à la fois boucher et poète, même si cela faisait longtemps qu'elle n'en doutait plus. Mais ce fut la première phrase de ce poème qui avait particulièrement attiré son attention.

Aussitôt que l'idée du Déluge se fut rassise...

Le recueil commençait à peine et ce n'était même pas un vrai déluge qu'on y trouvait décrit, juste l'idée que l'on pouvait s'en faire, avec un *i* minuscule, comme pour montrer que tout se passait dans la tête du poète et du lecteur plutôt que dans le vrai monde. C'était d'autant plus troublant que le *Déluge* était écrit avec un *D* majuscule. Tout cela plaisait beaucoup à Sandra.

André Breton — *Manifeste du surréalisme*

C'est vivre et cesser de vivre qui sont des solutions imaginaires. L'existence est ailleurs.

Malgré le plaisir, une forme de lassitude lui pesa sur la poitrine... Où chercher ?... La magistrate médita quelque temps sur cette poésie rimbaldienne. Après tout, le jeune poète avait été considéré comme disparu, au point que Sandra pensa même se souvenir qu'on l'avait cru mort. Peut-être Corentin Lambert s'était-il pris pour ce poète maudit avant de disparaître et d'aller vendre des armes dans des pays lointains. C'était une piste à envisager.

Lasse, elle relut l'ouvrage dans son intégralité, regrettant à chaque phrase de ne pas se rendre plus utile sur ses dossiers en cours. Depuis plusieurs semaines, les pochettes s'amoncelaient dans l'étagère qui leur était réservée, parce que tout allait trop vite, parce que depuis qu'elle s'intéressait à la poésie et que les souvenirs de la disparition de son fils lui revenaient avec plus de netteté, elle avait du mal à envisager le monde sous son aspect le plus sordide, sous ses aspects juridiques et judiciaires. Il lui était devenu difficile d'appréhender un univers à travers les délits et les crimes qui en formaient l'ossature.

Résignée, elle referma le recueil et se leva pour s'emparer de quelques dossiers en attente. En les feuilletant, elle dut se rendre à l'évidence. Argent, sexe, pouvoir et jalousie motivaient la plupart des hommes dont elle entendrait jamais parler. Sandra leur trouvait presque des excuses comme au poète parti vendre des fusils en Abyssinie. On ne devient criminel ni par choix ni par hasard.

Bien [du] mal à [celui] qui ne profite jamais

Un proverbe lui est revenu en tête, une de ces petites phrases qui font partie de ces choses mal comprises pendant l'enfance. Il lui avait fallu atteindre l'adolescence pour réaliser que l'on disait en fait *bien mal acquis ne profite jamais*. Ainsi, pendant les années où elle s'était construite, Sandra avait intériorisé une règle susceptible de lui faire croire qu'il était bon de profiter de tout ce dont on pouvait profiter, au moins de temps en temps. Innocemment, elle était passée à côté de cette éthique populaire, bouddhiste,

karmique et autoritaire qui enseignait qu'il fallait se méfier de ce que l'on possédait quand cette possession n'était pas morale.

Léo Ferré — Préface à « Poète... vos papiers ! »

Ce qu'il y a d'encombrant dans la morale, c'est que c'est toujours la morale des autres.

Ce jour-là, même les dossiers à traiter donnaient à Sandra une impression d'irréel et de distance qui les rendait inaccessibles. Tant pis ! Aujourd'hui, elle ne serait bonne à rien. Alors elle remit toutes les pochettes à la place où elle les avait trouvées et informa le secrétariat qu'elle devait s'absenter. Ensuite, elle se rendit dans une petite librairie pour se procurer les œuvres complètes et rééditées du poète de Charleville. Se plonger dans le passé ne lui avait pas réussi, mais si elle pouvait tout lire avec des commentaires pertinents, à défaut de comprendre ce qu'avait voulu dire le disparu en invectivant ce *pitoyable frère*, elle trouverait peut-être une piste qui la menât à Corentin Lambert.

Finalement, quelques jours plus tard, elle avait cessé de compter le nombre de fois où elle avait relu les œuvres de Rimbaud. Entre ses *Premiers Écrits*, sa *Saison en enfer* et sa *Lettre du 14 octobre 1875*, Sandra avait trouvé d'autres textes, en vers ou en prose, parfois provocants, souvent complexes, et elle s'y était plongée comme dans une étuve. Elle avait aussi relu maintes et maintes fois *Vagabonds*, à la recherche d'autres indices sur le *pitoyable frère*. Elle eut la surprise d'y trouver un *satanique docteur* qui n'aurait été autre que Verlaine, l'amant du poète. Mais elle trouvait cette explication trop triviale, d'autant que ce *pauvre frère* y était décrit « la bouche pourrie, les yeux arrachés, — tel qu'il se rêvait ! » alors que le message laissé par Corentin Lambert ressemblait à une véritable dédicace... à moins qu'il fût adressé à un individu censé n'incarner qu'un aspect de cet homme dont parlait Rimbaud, mais dans ce cas, lequel ? Le poète mentionnait un « état primitif de fils du soleil ». De telles descriptions, bien trop obscures, ne permirent pas d'avancer la moindre hypothèse.

Malgré ces difficultés, de lecture en relecture, Sandra trouvait des pistes, hésitant le plus souvent entre une retraite isolée à laquelle Corentin Lambert se serait livré pour s'adonner corps et âme à la poésie, un retranchement mystique qui l'aurait poussé à se réfugier dans une grotte du Mercantour ou une grange abandonnée, à moins qu'il ait seulement mis fin à ses jours.

Le jour où elle était rentrée du tribunal avec son recueil complet, la magistrate avait d'abord envisagé de s'installer bien tranquillement et de lire l'œuvre du poète comme un roman policier dans lequel des indices auraient été disséminés. Non seulement elle n'y trouva rien qui la satisfît, mais elle en ressentit un affreux malaise.

Arthur Rimbaud — « Avertissement », dans *Les Déserts de l'amour*

un jeune, tout jeune *homme*, dont la vie s'est développée n'importe où ; sans mère, sans pays, insoucieux de tout ce qu'on connaît, fuyant toute force morale, comme furent déjà plusieurs pitoyables jeunes hommes.

Certains passages auraient aussi bien pu parler de son fils, et le mot *pitoyable* qui revenait trop souvent la poussait chaque fois à se demander comment Corentin Lambert avait pu y recourir sans préciser à qui il s'adressait. Parmi ses proches, il n'y avait guère qu'un ecclésiastique (en plus du jeune interrogé par la police) qui correspondait vaguement à cette description, et elle ne lui avait rien trouvé de pitoyable, pas plus que l'officier de police n'avait ressenti de pitié pour le hippy qui vivait en forêt. En y réfléchissant bien, il y avait aussi le garçon boucher et le neveu du disparu, que Sandra n'avait pas vus non plus. Mais à en croire les rapports, ils n'avaient rien qui pût les faire considérer comme des frères par Corentin Lambert, ni rien de particulièrement pitoyable.

Finalement, à part pour lui tirer quelques larmes en lui rappelant son fils, le recueil de poèmes n'avait pas fourni d'indices. Il n'expliquait pas ce qu'avait pu devenir Corentin Lambert ni ce qui l'avait poussé à disparaître, si ce n'est une certaine inadaptation à la modernité telle que l'exprimait le poète.

Arthur Rimbaud — « Villes, I », dans les *Illuminations*

Impossible d'exprimer le jour mat produit par le ciel immuablement gris, l'éclat impérial des bâtisses, et la neige éternelle du sol.

Finalement, Sandra s'en voulut d'avoir cherché une quelconque vérité absolue dans un recueil de poèmes. De retour chez elle, seule et fatiguée, elle regrettait cette tentative et la trouvait maintenant puérile. Il n'y a que les enfants qui mélangent la fiction et la réalité. Les adultes font généralement la différence. Tout au plus se rassurait-elle en se persuadant que sa lecture n'était pas totalement vaine.

Paul Valéry

Il n'y a pas d'effort inutile. Sisyphe se faisait les muscles.

Après tout, s'imprégner de ces textes considérés par beaucoup comme des incontournables ne peut pas faire de mal. Et l'émotion ressentie maintenant, à défaut de la mener à Corentin Lambert, avait peut-être un sens. Cette émotion la serra d'un cran supplémentaire quand elle se dit que l'état dans lequel elle se trouvait aurait pu lui permettre de comprendre son fils avant qu'il fût parti, regrettant de ne pas avoir lu plus tôt le poète de Charleville. *Il n'y a pas d'effort inutile.*

Maintenant, elle devait satisfaire les délires d'un procureur en pleine crise de mysticisme et clôturer un dossier qui n'aurait jamais dû être ouvert. En y repensant, elle s'absolut d'avoir été naïve et d'être retombée en enfance l'espace de quelques heures. Elle regretta aussi d'avoir abandonné (ou peut-être seulement perdu) cette possibilité de mêler la fiction à la réalité. Aucun indice susceptible de la mener jusqu'à Corentin Lambert ne se trouvait dans les poèmes rimbaldiens, mais après leur lecture, elle envisagerait la vie des jeunes adolescents autrement. Il n'était pas dit qu'un jour cette nouvelle façon de voir les choses ne lui permettrait pas de résoudre une autre affaire.

Il était trois heures du matin passées quand Sandra réalisa qu'elle ne dormirait pas, trop perturbée par les lectures auxquelles elle s'était livrée, trop surprise aussi que

la poésie ait eu sur elle un tel effet, malgré ses efforts pour ne pas se laisser trop attendrir. Elle avait refermé son ouvrage avec l'intime conviction que les textes continuaient de lui parler, quelque part, d'une façon ou d'une autre. Elle aurait voulu les faire taire. Lasse, elle se leva du canapé de velours en face de la table basse en verre poli et se dirigea vers la bibliothèque pour s'emparer de l'album de photos rangé sur l'étagère du bas, avec les autres volumes les plus lourds. Le feuilletter n'a pas réduit au silence les murmures des poèmes qui l'appelaient dans une longue plainte, puissante et confuse. En voyant passer devant elle les clichés de son fils, elle finit par se rendre à l'évidence. Ces murmures n'avaient pas plus de sens que le vent qu'on écoute en haut d'une colline – pas moins non plus. Elle referma l'album en se disant que toutes ces images resteraient avec elle jusqu'à ses derniers jours. Son fils ne deviendrait pas un avatar de Corentin Lambert, un disparu parmi tant d'autres. Elle ne l'abandonnera pas.

Chapitre XXVIII

Le shérif a poussé la porte du bureau comme si deux ou trois opposants avaient tenté de la bloquer. Dans un nuage de plâtre et de poussière, la poignée est venue s'encaster contre le mur en contreplaqué. Avec sa tête des mauvais jours, accroché à l'autre côté du battant, il tenait sous l'aisselle une pochette cartonnée.

– Le rapport sur l'environnement de ton grand disparu !

Grand disparu ?

Claude a regardé son supérieur hiérarchique en se retenant de lui demander d'où il sortait cette expression et ce qu'elle pouvait bien signifier.

– Corentin Lambert ?

– Ben oui ! Tu en as d'autres ?

Il restait là dans l'embrasure de la porte, rectiligne, rigide. Alors il a fallu que Claude se lève pour récupérer le rapport en question.

– Il est bon ? Je ne savais pas qu'on avait commencé à travailler là-dessus.

Le shérif a affiché un petit sourire satisfait.

– Qu'est-ce que tu crois ? qu'on te dit tout ce qui se passe ? C'est le stagiaire qui s'en est occupé. Je l'ai lu en diagonale. C'est du bon boulot pour un stagiaire !

Claude a saisi la pochette avant de retourner s'installer derrière son bureau, avide de lire cette dizaine de pages dactylographiées.

– Et quand tu auras fini ta pause, tu pourras aller bosser. Il y a des timbres-amendes à coller.

Il y a eu un claquement de porte sans l'attente de la moindre réponse. Ça tombait bien. Claude n'avait pas de temps ni d'énergie à consacrer à son patron.

Environnement de Corentin Lambert — document de travail

La mention *document de travail* était obligatoire. Elle permettait, en cas de demande de l'intéressé à la CNIL, de ne pas inclure ce rapport dans la compilation des pièces qui devaient lui être fournies. Ce n'était pas très glorieux, mais on partait du principe que tant qu'une enquête n'était pas terminée, les éléments qui s'y rapportaient n'avaient aucune raison d'être accessibles. Et puis, dans le cas d'un disparu, il était peu probable qu'il se manifeste pour accéder à ses données personnelles.

Règlement (UE) 2016/679 du Parlement européen et du Conseil du 27 avril 2016 — Article 86
Les données à caractère personnel figurant dans des documents officiels détenus par une autorité publique ou par un organisme public ou un organisme privé pour l'exécution d'une mission d'intérêt public peuvent être communiquées par ladite autorité ou ledit organisme conformément au droit de l'Union ou au droit de l'État membre auquel est soumis l'autorité publique ou l'organisme public, afin de concilier le droit d'accès du public aux documents officiels et le droit à la protection des données à caractère personnel au titre du présent règlement.

De toute façon, le dossier n'allait pas sortir du commissariat. Claude l'a ouvert pour tomber sur le sommaire. Au moins, le stagiaire avait respecté le format imposé, *le canevas*, comme on dit. Les informations étaient regroupées par paragraphes. Le premier contenait toutes les données administratives connues sur Corentin Lambert, né le dix-neuf avril mille neuf cent soixante-douze et boucher-charcutier de son état. Au moins, le stagiaire ne s'était pas trompé de personne. Cela arrive souvent quand on enquête sur des noms répandus.

Divers

Bizarrement, c'est souvent dans cette rubrique que l'on trouve les éléments les plus intéressants. Comme l'enquête d'environnement n'est déclenchée qu'à partir du moment où tout le reste piétine, elle démarre avec un temps de retard. À part sur des points particuliers, sur des détails, on y apprend rarement grand-chose de nouveau. Au cours de sa lecture, Claude a remarqué que Corentin Lambert disposait d'une carte de bibliothèque, mais que la liste des ouvrages qu'il avait empruntés n'avait pas pu être récupérée. Le stagiaire n'avait pas réussi à se montrer assez convaincant, ou menaçant, ou peut-être n'avait-il pas assez insisté. Dans cette rubrique, on pouvait aussi trouver quelques éléments amusants. Corentin Lambert s'était fait débaptiser quelques années auparavant, mais il n'avait rejoint aucune autre religion officielle. Il ne commandait rien par correspondance et il disposait d'un passeport sans que l'on sache s'il l'avait jamais utilisé. Il avait aussi son permis de conduire mais ne disposait d'aucun véhicule immatriculé à son nom, un permis de chasse mais aucune autorisation de détention d'arme, et il était inscrit sur les listes électorales sans jamais être allé signer le registre d'un bureau de vote. Enfin, aucune identité sur les réseaux sociaux ne permettait d'associer son état civil à qui que ce soit de susceptible de le représenter. On trouvait bien des Corentin Lambert sur les sites passés au crible par le stagiaire, mais aucun ne ressemblait de près ou de loin au disparu. Tout cela le rendait plutôt sympathique aux yeux de Claude, qui se demandait s'il fallait le considérer comme un marginal ou comme quelqu'un d'un peu méfiant, quoique parfaitement intégré à la société. Un bon père de famille en quelque sorte, mais sans famille.

L'expression avait résonné comme un gong qui marque la fin d'un combat, perdu. *Bon père de famille*. Dans ses souvenirs de la fac de droit, l'expression avait été signalée comme désuète et misogyne ; et dans le Code civil, elle avait fini par être remplacée par *personne raisonnable*. Pour autant, elle restait utilisée dans différents textes comme le Code de l'éducation, ce qui ne présageait rien de bon quant à l'évolution des mœurs et de la parité au sein des institutions scolaires.

En revenant à son dossier, Claude a consulté la rubrique *vie privée*. Le terme permettait de regrouper dans un même registre et sans trop se poser de questions *vie familiale, vie sexuelle et vie amoureuse*.

Aucune relation intime n'est prêtée à Corentin Lambert, et ce depuis une durée indéterminée. Toutes les personnes interrogées dans son entourage l'ont qualifié de solitaire ou de peu intéressé par les relations sentimentales.

En lisant ces lignes, Claude imagine un stagiaire assez sûr de lui, curieux même, indiscret, un jeune ambitieux qui a pris du plaisir à écouter les confidences des voisins, parents et collègues du disparu après s'être présenté à eux sous un prétexte bidon. La plupart des stagiaires ne mettent pas autant de zèle à recueillir les renseignements demandés, mais certains se prennent au jeu au point de se faire passer pour des journalistes, des employeurs, ou même d'anciens amis, en fonction des personnes auxquelles ils s'adressent. Ils oublient généralement que ces personnes peuvent communiquer entre elles. Dans le cas d'un disparu, cela ne porte pas à conséquence, mais dans une enquête sur un présumé criminel, ce dernier risque de se douter de quelque chose quand il entend plusieurs de ses proches évoquer des rencontres hasardeuses ou des coups de téléphone suspects à son sujet.

Après avoir lu ces deux chapitres en prenant quelques notes, Claude a parcouru l'ensemble du dossier, sans beaucoup d'espoir et sans parvenir à ne pas se repaître d'un sentiment d'impunité coupable, voyeur et invisible. À la lecture du dossier, quoique toujours insaisissable, Corentin Lambert lui a semblé trompeusement proche.

Chapitre XXIX

Bien décidée à ne pas perdre sa journée, le dossier *Corentin Lambert* sous les yeux, Sandra ouvrit l'enveloppe cachetée confidentielle transmise le matin même par son secrétariat. Jusque-là, elle avait secrètement espéré que le recours à la technique ne marque pas la fin de l'enquête, mais avec les relevés de géolocalisation entre les mains, elle devait se rendre à l'évidence, on retrouverait peut-être Corentin Lambert grâce à son téléphone portable.

Code de procédure pénale — Article 230-32

Il peut être recouru à tout moyen technique destiné à la localisation en temps réel, sur l'ensemble du territoire national, d'une personne, à l'insu de celle-ci, d'un véhicule ou de tout autre objet, sans le consentement de son propriétaire ou de son possesseur, si cette opération est exigée par les nécessités :

1° D'une enquête ou d'une instruction portant sur un crime ou sur un délit puni d'au moins trois ans d'emprisonnement ;

2° D'une procédure d'enquête ou d'instruction de recherche des causes de la mort ou de la disparition prévue aux articles 74, 74-1 et 80-4 ;

3° D'une procédure de recherche d'une personne en fuite prévue à l'article 74-2.

Bien sûr, cela a pris trop de temps, et la complexité de la procédure n'y est pas pour rien. Ce n'était pas au juge d'instruction de faire cette demande, mais à un officier de police judiciaire. Claude aurait pu faire le travail, mais comme Sandra n'avait fait sa connaissance que plusieurs jours après l'ouverture de l'instruction, elle s'était adressée au greffe pour éviter de passer par le commissariat. Sans être formellement interdit, un tel arrangement relève de l'extra-légal ; les personnels du greffe disposent de tous les savoir-faire et de tous les contacts nécessaires pour lancer la machine sans perdre de temps. Dans la pratique, ils appellent un collègue bien placé au commissariat, ils lui expliquent ce qu'ils attendent de lui, ils remplissent les papiers pour se mettre à l'abri d'éventuelles actions et requêtes en nullité, puis la géolocalisation arrive tous les matins sur le bureau du juge, comme des croissants bien chauds.

Code de Procédure pénale — Article 230-32

La géolocalisation est mise en place par l'officier de police judiciaire ou, sous sa responsabilité, par l'agent de police judiciaire, ou prescrite sur réquisitions de l'officier de police judiciaire, dans les conditions et selon les modalités prévues au présent chapitre.

Parfois, il faut tricher pour bien faire son métier... Contourner la procédure, c'est un moyen efficace pour obtenir les informations nécessaires sans nuire aux droits de la défense. Dans le cadre d'une disparition suspecte, ça pouvait sauver une vie. Personne n'aurait jamais pensé à s'en plaindre. Pourtant, sur la première page du dossier qui lui avait été transmis, Sandra tomba sur un post-it où il était écrit :

Désolé pour le retard. Il a fallu attendre.

Nouveau chef de Service, nouvelles règles ! On vous préviendra si ça s'assouplit.

Un grain de sable s'était coincé dans les rouages de la machine extrajudiciaire. Après plusieurs jours sans nouvelles du greffe, Sandra avait compris que les choses ne se passaient pas comme prévu. Le problème, c'est que quand on lance une procédure extralégale et que personne ne répond, on n'a même pas le droit d'insister. Des demandes orales qui prennent des libertés avec les textes et les procédures, ça n'a rien d'exceptionnel, surtout dans des affaires où l'on ne cherche pas un coupable. Mais une fois formulées comme des petits services, ces demandes prennent leur place dans la file d'attente. On ne les redouble pas sans risquer de s'attirer les foudres de l'administration. Les procédures souterraines, comme les plaques tectoniques, ne se superposent pas sans provoquer quelques dégâts. Sandra avait bien pensé rappeler le greffe plusieurs fois, mais n'avait pas osé franchir le cap. Pour peu qu'un vent de réglementarisme se soit emparé du service (cela arrive quand une affaire explose en vol, ou quand un fonctionnaire trop serviable et pas assez apprécié par ses supérieurs se fait finalement sanctionner), les demandes officieuses doivent se faire oublier jusqu'à ce que les esprits s'apaisent. Dans de tels cas, le message est généralement transmis au moment de la demande. Des *ce n'est pas trop possible en ce moment*, ou des *il va falloir attendre que les choses se tassent un peu* sont lancés comme autant de codes signifiant *until s'est fait réprimander et je n'ai pas envie d'être le prochain*. Hélas ! la consigne avait probablement été donnée trop tard, juste après l'appel de Sandra. Sa demande était restée lettre morte, sans qu'on la prévienne, jusqu'à ce que tout risque soit écarté.

Sandra regarda le post-it plus attentivement. Il n'était pas signé, mais en bas à gauche on pouvait distinguer la silhouette d'un petit cheval qui se cabrait avec dessus un cavalier brandissant une lance bien haut.

Constitution du 4 octobre 1958 — Article 44

Les membres du Parlement et le Gouvernement ont le droit d'amendement. Après l'ouverture du débat, le Gouvernement peut s'opposer à l'examen de tout amendement qui n'a pas été antérieurement soumis à la commission. Si le Gouvernement le demande, l'assemblée saisie se prononce par un seul vote sur tout ou partie du texte en discussion en ne retenant que les amendements proposés ou acceptés par le Gouvernement.

Pour une juriste, ça tombait sous le sens. Lors de l'élaboration des lois, les *cavaliers législatifs* désignent la cohorte de textes ajoutés alors qu'ils n'ont rien à voir avec les lois discutées. C'est interdit, mais l'interdiction ne va pas jusqu'à la réprimande ; tout au plus se contente-t-on de couper ce qui dépasse. Le dessin du petit cheval n'était pas destiné à mettre Sandra de bonne humeur, pas plus qu'il n'évoquait un Don Quichotte particulièrement motivé dans son combat contre les moulins à vent. Il signifiait simplement que la demande de Sandra était passée comme un *cavalier*. On avait rajouté le nom de Corentin Lambert à la liste des clients d'un dealer des environs ou à celle des complices d'un repris de justice afin qu'il passe inaperçu... et tant pis pour sa mémoire ou pour sa réputation dans les archives du commissariat. Somme toute, les enquêtes n'étaient pas accessibles au public et les noms n'entraient pas dans des bases de données à moins d'être requis par le tribunal. Corentin Lambert s'était retrouvé un

peu sali, mais de rien qui pût réellement lui porter préjudice. Lasse, Sandra tourna les feuilles du dossier qu'elle découvrait en primeur. Les premières pages étaient toujours destinées à compiler des données techniques auxquelles personne ne comprenait rien, agrémentées de ces fameux textes de lois que nul n'est censé ignorer. À la quatrième page, elle tombe enfin sur ce qu'elle cherche.

L'appareil appartenant au suspect n'a pas émis de signaux associés à sa radiofréquence depuis le...

Sandra n'eut pas besoin de rouvrir le dossier *Corentin Lambert* pour se faire une idée de la date qui lui était fournie. L'homme avait coupé son téléphone avant de se volatiliser. Ce n'était pas très courtois, mais on ne pouvait pas lui en vouloir. Après tout, les disparus donnent rarement de leurs nouvelles.

Chapitre XXX

Droit au but

La porte s'est ouverte en grinçant. À l'intérieur, toujours cette forte odeur de bois humide et de renfermé. Corentin Lambert n'avait pas d'héritier direct, il n'était encore que disparu, son appartement allait rester longtemps en déshérence. Le garçon boucher a suivi Claude en traînant les pieds. L'officier de police avait eu l'idée de lui faire visiter les lieux, au cas où. Ce n'était pas vraiment légal, mais pour peu qu'il ne touche à rien, il apportera un regard neuf à l'enquête. Entre la bibliothèque et la chambre à coucher, plutôt austère avec les volets fermés, le jeune apprenti découvrait l'univers de son patron où il entraît pour la première fois. Claude a rangé le porte-clés que lui avait remis le neveu du disparu dans sa poche et a observé le jeune homme.

– Je ne vois vraiment pas comment je peux vous aider... Je ne trouve rien qui rappelle Corentin tel qu'il était à la boucherie, qui lui ressemble. J'ai l'impression d'entrer chez un inconnu.

– Vous vous seriez attendu à quoi ? a demandé Claude en espérant ne pas avoir fait déplacer le jeune homme pour rien.

Il a un peu hésité, se triturant les mains comme s'il avait honte d'une bêtise qu'il venait de faire ou qu'il allait dire, tout en faisant le tour de l'appartement.

– Déjà, j'imaginai quelque chose de plus grand, avec des trucs chers, comme un écran plat et un frigidaire américain qui fait des glaçons. Je n'imaginai pas un jacuzzi, mais là, j'ai l'impression d'être chez un pouilleux. C'est plus petit que chez moi et il n'y a même pas de télé.

Il y avait eu une pointe de fierté dans cette dernière phrase. Si un jour on retrouvait Corentin Lambert et qu'il reprenait son poste de patron, les choses allaient être compliquées entre les deux hommes.

– Au fait, quelqu'un est venu vous voir pour la boucherie ?

Le commis ressortait de la salle d'eau quand il a répondu.

– Oui, un gars qui travaille dans l'immobilier et qui s'est présenté comme le neveu du patron. Mais il n'est pas venu pour aider, il voulait juste savoir si la boutique faisait des bénéfices et s'il y avait moyen de les transférer sur un autre compte.

Milan Kundera — *La Plaisanterie*

Ce ne sont pas les ennemis, mais les amis qui condamnent l'homme à la solitude.

Perplexe à l'idée de ne pas avoir anticipé ce comportement pourtant prévisible, Claude a tenté de se souvenir de son dernier rendez-vous avec ce fameux neveu. Rien pendant cette rencontre n'avait éveillé ses soupçons. Peut-être à l'avenir fallait-il mieux partir du principe que les gens n'étaient motivés que par l'argent, et se contenter de quelques bonnes surprises les rares fois où ils ne l'étaient pas. Et peut-être la plus grande crainte à avoir au sujet des disparus était qu'ils réapparussent un jour. Aux

prises avec ces dilemmes, Claude a fini par souhaiter qu'on ne retrouve jamais Corentin Lambert, histoire de lui éviter toutes ces déceptions.

– Au fait, son réfrigérateur ne contient que des légumes. Vous savez s'il prenait sa viande directement à la boucherie ?

Le commis a laissé échappé un petit ricanement avant de prendre quelques secondes pour réfléchir.

– Aucune chance. Il ne pouvait pas en acheter les jours où je tiens la caisse. Je m'en serais rendu compte. Et quand je vois l'état et la précision de la comptabilité, s'il avait ramené des morceaux chez lui sans les payer, il y aurait des traces quelque part.

Il y a eu de nouveau quelques secondes de réflexion avant qu'il n'ajoute :

– Il était maniaque avec plein de trucs, comme les comptes et l'hygiène. Mais il était plus souple sur d'autres, comme les horaires ou les jours de vacances. Quand on a compris ce qui était important, c'est un plaisir de bosser avec lui.

Et pourtant il est parti, a pensé Claude en gardant le silence, puis en demandant au jeune homme s'il était possible que son patron soit végétarien.

– Ça m'étonnerait, mais je n'en sais rien. On ne mange pas dans une boucherie, alors ce n'est pas impossible. En plus, il faisait suffisamment confiance à ses fournisseurs pour ne pas avoir à tester les produits. Et puis, on n'a jamais eu de plaintes des clients, alors il savait que sa viande était bonne. Il n'était pas obligé de la goûter.

C'était assez logique, mais ça laissait tout de même Claude sceptique.

– Il choisissait ses fournisseurs pour la qualité de leurs produits ou parce qu'ils respectaient certaines règles d'abattage ?

Malgré une furieuse envie d'aborder le thème de la souffrance et du bien-être animal, Claude a préféré laisser sa question en l'état, tout en espérant que le commis comprenne le sous-entendu. Depuis la chambre, ce dernier s'est mis à rigoler franchement, et il a répondu assez fort pour être entendu tout en se déplaçant vers l'entrée de la salle de séjour.

– Sûrement pas ! Avec le peu de marges qu'on se fait, on ne choisit rien. On va au moins cher. Et on a encore du mal à résister aux grandes surfaces.

À nouveau, Claude a regretté de ne pas avoir prévu la réponse et le comportement de son interlocuteur. Mais l'idée d'un marchand de viande collait mal avec le côté mystique et l'aspect sensible du disparu.

– Vous ne pensez pas qu'il aurait pu en avoir marre et ?...

Un bruit de chute d'objets en plastique a interrompu la question. Claude a couru vers la salle de séjour où tous les C.D. se trouvaient éparpillés sur le sol.

– Ce n'est pas moi. Je n'y ai pas touché, s'est défendu le neveu à quelques mètres du meuble d'où ils avaient chuté.

– Ce n'est pas grave...

Les deux visiteurs se sont occupés de tout ramasser et de remettre les disques sur le dessus de l'étagère, à côté de la chaîne hi-fi. En regardant les titres, Claude a reconnu plusieurs chanteurs de variété que l'on n'entendait probablement plus que sur des radios pour quadragénaires nostalgiques. Il y avait aussi plusieurs musiques d'ambiance, avec des photos de couchers de soleil ou plages paradisiaques sur la

pochette. Peut-être Corentin Lambert avait-il besoin de cela pour se remettre de ses journées passées à trancher dans la chair des animaux alors qu'il aspirait à un monde meilleur et à une vie plus apaisée. Mais rien chez le disparu ni dans les quelques phrases échangées avec le commis avant la fin de cette visite n'est venu confirmer cette intuition.

La nuit qui a suivi s'est résumée à des heures à tourner et à retourner dans son lit, sans rien voir, avec l'idée de l'ombre du grand oiseau qui lui planait au-dessus. Depuis qu'il était devenu un peu plus transparent, Claude avait aspiré à ce qu'il ne lui fasse plus peur. Ça ne marchait pas toujours. Cette nuit, ce n'était pas une insomnie ordinaire qui régnait dans la pièce ; ce n'étaient pas seulement des pensées qui tournaient en boucle et qui prenaient de l'élan jusqu'à lui faire chauffer les tempes et le cerveau, incontrôlables. Claude avait l'habitude de cet éveil forcé. La plupart du temps, il lui suffisait de laisser tourner ses pensées jusqu'à ce qu'elles se fatiguent par elles-mêmes, se transforment en rêveries. Inutile de résister et de s'inquiéter de l'heure qu'il est, du sommeil perdu, des affaires en cours et des lendemains difficiles, pour finir par s'endormir malgré tout. Mais cette nuit, c'était une insomnie profonde qui lui pesait sur la poitrine. Une sorte d'énergie nerveuse et fébrile à cause de laquelle fermer les paupières ne procurait plus aucune sensation de sérénité, comme si même dans le silence et dans les ténèbres, le monde gardait toute sa rage et toute son agressivité. Attendre. Attendre malgré tout que les choses s'apaisent, parce qu'il n'y a pas d'autre choix. Attendre et garder les paupières closes.

Arthur Rimbaud — « Le Bateau ivre », dans *Poésies 1870-1871*
J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets,

Rien ne bougeait plus. Après ce qui a semblé lui durer une éternité, Claude a tenté d'imaginer un univers onirique et accueillant, où il lui soit possible de se perdre, s'oublier. Mais rien d'autre qu'un vague bourdonnement, comme une radio restée allumée dans une pièce, lointaine, ne se faisait entendre. L'effet apaisant était indéniable, même si ce n'était pas comme ça que les choses se passent d'habitude. Claude ne faisait plus d'effort. L'important était de ne pas chercher à comprendre, d'entendre cet acouphène comme une vibration plutôt que comme une voix. De toute façon, la fatigue était trop forte.

Arthur Rimbaud — « Alchimie du verbe », dans *Une Saison en enfer*
J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges.

Fixer des vertiges. C'est ce qui se rapprochait le plus de ce que ressentait Claude dont l'épuisement avait anesthésié le corps et engourdi la raison sans parvenir à lui faire perdre totalement connaissance. Impossible à ce stade de se souvenir de son nom, de penser à quoi que ce soit de construit, de réfléchir à ce qu'il aurait fallu faire, et pourtant, le sommeil ne venait pas. Entre conscience endormie et rêve éveillé.

Et puis, subrepticement, comme à la suite d'un long glissement, le bourdonnement est venu se poser quelque part à l'arrière de son crâne. Ses oreilles se sont bouchées et les vibrations se sont intensifiées. C'était comme de savoir qu'on est là, bien présent dans la pièce, mais sans corps, quand on ne sent plus les plis des draps sous les doigts, que l'envie même de bouger s'est évanouie, qu'on ignore qui on est, où on est, et quand même le temps n'est plus qu'une longue plainte.

نیشابوری عطار محمد ابو حامد فریدالدین — *La Conférence des oiseaux*
Sois patient, obstiné, pugnace. Sortir du monde est à ce prix.

Parce qu'il n'y a plus de volonté, il n'y a pas de choix, et une plainte vibrante s'est répandue partout où son corps devait être. C'était presque reposant pour peu qu'il soit possible de ne pas s'inquiéter. Une torpeur véritable et qui n'avait ni centre ni périphérie, une absence de douleur, de poids, de tout ce qu'il y avait de lourd et d'organique, mais sans qu'il fût envisageable ne serait-ce que de se redresser. C'était une chute immobile, un affaissement de tout ce qui avait structuré le corps et la pensée, un aplatissement qui fait prendre conscience du vide. N'être plus rien. Ne penser à rien. Mais toujours, ne pas dormir. N'être nulle part, mais se savoir, ou se croire en vie.

Quand cette question de la vie ou de ce qu'il y avait derrière s'est posée, la peur a repris le dessus. L'inquiétude de ne plus respirer, de ne plus entendre ni sentir sa respiration gonfler ses poumons, s'est jetée sur Claude avec la vitesse et la force d'un oiseau de proie. La sensation a été vive, comme sortir la tête de l'eau pour reprendre son souffle après une longue apnée dans l'eau glacée. Le réveil (mais était-ce vraiment un réveil ?) a été violent. Claude a dû se lever pour se remettre de ses émotions, et se préparer un café pour réfléchir à ce qui venait de lui arriver. Impossible de se rendormir après une telle émotion. Dès son réveil, la vue de l'oiseau, juste au-dessus, lui avait rappelé toute l'affaire, inquiétante. Ce n'était plus seulement l'hostilité de sa hiérarchie ou le retour de ses crises d'angoisse qui posaient problème ; une expérience comme celle qui venait d'être vécue pouvait être le signe d'une altération sérieuse de la raison. Et pourtant, il y avait chez l'officier de police une certaine hardiesse à vouloir affronter ce malaise comme on franchit un obstacle. Jamais ce sentiment de découverte, comme après une sorte d'initiation mystique et solitaire, ne lui était venu à la suite d'une crise d'angoisse. Encore maintenant, en buvant son café, Claude se sentait sur le point de vaciller ou de perdre la raison, mais l'impression d'avoir raté une occasion de comprendre ce qu'il était advenu de Corentin Lambert lui trottait dans la tête comme une petite musique sérielle et lancinante. Heureusement, la fatigue s'est refait sentir rapidement. Pour se rassurer, Claude a mis cet épisode étrange sur le compte d'une angoisse nocturne ou d'une apnée du sommeil un peu originale, voire sur celui d'un microbe qui aurait perturbé ses cycles de sommeil. Enfin, il lui a été possible de retourner se coucher et de se sentir à l'abri et au calme dans son appartement. Demain ne sera pas une journée facile, mais il était encore possible de se reposer un peu.

Au petit matin, quand son réveil a sonné, Claude ne se souvenait plus de rien. Il lui a fallu voir sur la table de sa cuisine sa tasse et sa cafetière pour prendre conscience

de ce qui lui était arrivé quelques heures auparavant pendant la nuit, non sans se demander s'il ne s'était pas agi d'un rêve un peu plus curieux que d'ordinaire.

Chapitre XXXI

De passage dans cette église qu'elle découvrait ce jour et qu'elle appréciait malgré sa modernité radicale, Sandra avait pris le temps d'assister à l'office du père François avant de le rejoindre dans son petit bureau.

– Vous avez d'autres questions à me poser ? Vous auriez pu m'appeler ou me demander de passer vous voir au tribunal, j'arrive toujours à me libérer quand il s'agit d'une affaire importante.

L'homme était avenant, souriant, avec sa barbe un peu plus ébouriffée que ce dont se souvenait Sandra depuis son premier interrogatoire. Elle s'était attendue à patienter parmi des dizaines de fidèles désireux de s'entretenir avec l'ecclésiastique, mais tout le monde était parti. Les quelques ouailles restées dans l'église se promenaient entre les rangées de bancs ou contemplaient des vitraux aux designs épurés. Le prêtre a refermé la porte derrière la magistrate et lui a proposé de s'asseoir.

– En fait, nous cherchons toujours... Et je relis le dossier régulièrement, dans l'espoir d'y trouver de nouvelles pistes...

– Et vous êtes tombée sur quelque chose en rapport avec moi ?

Arthur Rimbaud — « Les Premières communions », dans *Poésies 1870-1871*

Christ, ô Christ, éternel voleur des énergies,
Dieu qui, pour deux mille ans, vouas, à ta pâleur,
Cloués au sol, de honte et de céphalalgies,
Ou renversés, les fronts des Femmes de douleur.

Une douleur s'est fait sentir... La question était posée avec sourire, mais la juge aurait préféré que l'homme d'Église la laisse terminer sa phrase. Dans ce bureau, entourée de murs lisses et immaculés, avec la lumière qui arrivait voilée à travers des rideaux faits de lamelles métalliques verticales, elle se sentait écrasée par le poids du bâtiment, de la foi, du culte et de tout ce qui ressemblait à de l'adoration.

– C'est une phrase que monsieur Lambert a laissée dans sa chambre avant de disparaître. Il y faisait référence à un *pitoyable frère*. Je me suis demandé s'il y parlait de vous.

L'homme plissa les yeux et sembla réfléchir intensément.

– Vous auriez pu me demander ça la dernière fois que nous nous sommes vus, mais c'est peu probable. D'abord parce que je ne suis pas *frère* à proprement parler. Je n'appartiens à aucune congrégation ou famille religieuse. J'ai reçu le sacrement de l'Ordre sacerdotal. Cela fait de moi un prêtre, mais pas un frère. Et puis je ne vois pas ce que j'aurais de pitoyable, ajouta-t-il avec une petite grimace.

Sandra hocha la tête pour signifier qu'elle comprenait. Même si tous ces termes techniques la mettaient mal à l'aise.

– Donc, il ne parlait pas de vous ?

– Je ne pense pas... mais c'est difficile d'en être sûr.

À ce stade, la juge comprit que sur ce sujet en tout cas, elle ne tirerait rien d'autre de l'homme d'Église. L'entretien avait été bref. Il lui fallut trouver une autre bonne raison pour être venue jusqu'ici.

Stat Mater dolorosa, dum pendet Filius

– Je voulais aussi vous demander : vous avez étudié le latin pendant votre formation de prêtre ?

L'homme se passa la main dans sa barbe et sourit.

– Un peu... mais cela commence à dater. Corentin vous a aussi laissé des textes en latin ? Il ne m'a jamais dit qu'il parlait cette langue.

– Non, c'est un texte sur lequel je suis tombée il y a peu de temps, et j'aurais besoin de quelques éclaircissements pour le comprendre.

La juge décrivit ensuite l'épithaphe qu'elle avait trouvée sur une pierre tombale et demanda au prêtre ce qu'il en pensait.

– J'avoue que sur ce thème, je suis content de pouvoir vous aider. Si vous voulez une traduction, cela donne quelque chose comme : « Elle est debout, la Mère, malgré sa douleur... là où son Fils est suspendu. »

– Vous avez l'air sûr de vous ? s'étonna Sandra en entendant le prêtre se livrer à la traduction comme s'il récitait une poésie.

– C'est normal, votre épithaphe est tirée du *Stabat Mater*. C'est un texte que j'ai étudié au séminaire. Il suffit de changer les temps pour obtenir une excellente traduction.

– Oui, je connais ce texte aussi, renchérit Sandra avec une certaine fierté, mais j'ai cru déceler d'autres sens possibles dans le poème gravé sur la pierre tombale.

– D'autres sens possibles ? Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

Sandra avait l'impression de voir la lumière décliner à travers les rideaux au moment où elle s'appropriait à évoquer sa traduction latine à cet homme probablement bien mieux formé qu'elle. Le latin sert encore aux juristes et aux prêtres, mais les premiers se limitent à des locutions de quelques mots. *Dura lex sed lex*, c'est par les seconds que la langue latine reste la plus employée. De l'autre côté de la fenêtre, le temps virait à l'orage.

– Ce n'est pas à vous que je vais apprendre qu'un verbe latin dispose souvent de plusieurs traductions possibles en français moderne... surtout quand il est conjugué.

Le prêtre fronça les sourcils.

– Mais le *Stabat Mater* est un texte du 13^e siècle. Il a été composé par... si je me souviens bien... Jacopone da Todi, un franciscain. Et il a laissé cette séquence suffisamment claire pour qu'il n'y ait aucun doute possible quant à sa traduction.

– Il n'empêche que les mots peuvent être lus de différentes façons...

– D'accord, l'interrompit le prêtre, mais je trouve cette approche très présomptueuse. À moins que les textes soient rédigés comme des jeux, ils ont le sens que leurs auteurs ont voulu leur donner.

La magistrate afficha une moue dubitative. L'homme d'Église la fixa d'un regard glacé.

– Vous connaissez la peur du loup ? demanda-t-il avec une esquisse de sourire qui pointait au moment où il terminait sa question.

La juge acquiesça.

Arthur Rimbaud — « Faim », dans *Une Saison en enfer*
Le loup criait sous les feuilles

– Si je vous demande de dessiner quelque chose qui illustre cette expression, à quoi va ressembler votre dessin ?

Sandra hésita un peu, puis parla d'un petit garçon en train de s'enfuir ou d'appeler *au secours*, avec éventuellement un loup menaçant qui lui courait derrière.

– Donc, vous ne penseriez pas à un animal terrorisé par des chasseurs ?

– Non. Bien sûr que non...

– Et si je vous avais demandé à quoi ressemblerait un dessin qui illustre *la peur du petit garçon poursuivi par un loup*, vous auriez dessiné la même chose, n'est-ce pas ?

– Oui, probablement, répondit Sandra en commençant à comprendre où voulait en venir l'ecclésiastique.

– Maintenant, imaginez-vous dans quelques siècles. Plus personne ne parle français couramment, et quelqu'un, en lisant *la peur du loup*, affirme que l'on parle de la peur ressentie par l'animal plutôt que de celle qu'il suscite. Vous ne trouveriez pas cela présomptueux ?

Sandra résista du mieux qu'elle put, mais elle ne parvint pas à réprimer un *si, un peu* qui lui serra la gorge. Une fois cet aveu prononcé, elle s'en veut d'avoir passé autant de temps à réfléchir sur une traduction devenue évidente, d'autant qu'elle a d'autres choses à faire en ce moment que de s'intéresser à des épitaphes d'inconnus. Au moins, elle n'était pas venue pour rien.

De retour dans son bureau, Sandra supportait mal de s'être fait sermonner par le prêtre, de s'être sentie rabaisée au rang de petite fille. Entre les textes de loi et le bois précieux de son plan de travail, elle tentait tant bien que mal de se reconforter. Après tout, jamais enfant n'a eu autant de responsabilités ni autant de pouvoir.

Victor Hugo — « L'Enfant et la corde », dans ses *Œuvres poétiques*
Désobéir à ses parents,
C'est rendre ses chagrins plus grands.

Quand elle y repensait, son ventre se nouait. Depuis tout ce temps qu'elle s'était sauvée de chez elle, il lui fallait encore se battre pour être reconnue, pour se trouver bonne à quelque chose, capable. Et puis, après son enfance ratée, ce n'était pas celle de son fils qui l'avait consolée. Peut-on rater sa vie sur plusieurs générations ? et si oui,

pourrait-on finalement se racheter ? Sandra, peu encline à se reposer ce genre de questions, quitta son bureau pour chercher d'autres sujets de réflexion. En se dirigeant vers l'entrepôt du greffe du tribunal, celui où les indices et les preuves attendent qu'on les expertise sagement, elle trouva quelqu'un qui lui permettrait de penser à autre chose et de faire bonne figure.

Ce qu'on appelait *le magasin* était tenu par André, un employé dynamique et avenant, un de ces fonctionnaires qui invite à sourire et qui sourit tout le temps. En arrivant à l'étage du greffe, Sandra se sentit un peu moins oppressée par ses responsabilités, par sa charge de juge d'instruction. Ici, il était question de logistique et de pratique, de la gestion de tout ce qui pouvait aider à faire éclater la vérité. On ne travaillait plus dans l'urgence, le temps pouvait s'étirer au gré des procédures. Un autre univers, en quelque sorte.

Arthur Rimbaud — « Mauvais sang », dans *Une Saison en enfer*

Encore tout enfant, j'admirais le forçat intraitable sur qui se referme toujours le baigne

Entre son comptoir et les rangées de casiers, celui que tout le monde appelait *Dédé* attendait comme un commerçant impatient de faire visiter sa boutique. Sandra s'entretint avec lui de quelques banalités, sans prendre de risques : le temps qu'il faisait et les transports en commun qui se raréfiaient pour les habitants des zones périurbaines suffisaient à s'attirer ses bonnes grâces. Puis, après avoir expliqué pourquoi elle était venue, elle remplit un bon pour accéder aux éléments associés à l'instruction *Corentin Lambert*.

Une fois passée de l'autre côté du comptoir, il s'agit de ne pas se perdre entre les casiers qui forment des couloirs et qui, hétéroclites de tailles et de contenus, contiennent de véritables trésors. Drogues et armes, mais aussi vélos, outils, livres, meubles, vêtements, gadgets et babioles diverses. Tout apparaissait à Sandra comme des objets issus d'un autre monde. Ils n'avaient de sens que dans les dossiers auxquels ils étaient rattachés. Le magasin comme le hall d'une gare aux destinations sans borne. Sandra se souvint pourquoi elle appréciait de venir ici.

Jacques Prévert — « Inventaire »

un jour de gloire

une semaine de bonté

un mois de Marie

une année terrible

une minute de silence

une seconde d'inattention

et...

cinq ou six ratons laveurs

Après s'être perdue à rêvasser entre les grilles, elle arriva près du casier qui l'intéressait, l'ouvrit, et récupéra tout ce qu'il contenait pour en observer chaque élément, bien installée sur une petite table au bout du couloir. Ce fut assez démoralisant. Entre les cartes postales qui ne relevaient rien d'autre que quelques solides amitiés et

des babioles sans intérêt (dés, collier de surfeur, et même un Yoyo...) il n'y eut guère que les livres qui suscitèrent un peu d'intérêt. La pile d'ouvrages était posée dans un vieux carton.

La Lettre volée — Edgar Allan Poe

Nous avons ouvert chaque paquet et chaque article ; nous n'avons pas seulement ouvert les livres, mais nous les avons parcourus feuillet par feuillet, ne nous contentant pas de les secouer simplement comme font plusieurs de nos officiers de police. Nous avons aussi mesuré l'épaisseur de chaque reliure avec la plus exacte minutie, et nous avons appliqué à chacune la curiosité jalouse du microscope.

En les redécouvrant, la magistrate retrouva un peu d'espoir. Enfant, elle cachait tous les papiers qu'elle avait à cacher – impossible désormais de se souvenir pourquoi – entre les pages des livres de sa bibliothèque. Fébrilement, elle prit celui du haut de la pile pour en tourner les pages avec patience, méthodiquement. À part quelques notes prises dans les marges, et qui se limitaient à commenter le texte, elle ne trouva rien d'enthousiasmant. Elle en ausculta un autre de la même façon, rassurée à l'idée qu'elle en aurait vite fini. Rien. Elle sentit un petit frisson lui parcourir l'échine en s'emparant du troisième ouvrage, non pas qu'il fût plus intéressant que les autres, mais rien qu'en le prenant, elle avait remarqué que quelque chose se trouvait derrière la couverture souple. Un calendrier-mémorandum, extrêmement fin, s'était glissé là, sans doute par mégarde à un moment quelconque lors de la manipulation des indices.

C'était un de ces petits calendriers qu'on trouve chez des commerçants désireux de se montrer généreux envers leurs clients chaque fin d'année. S'il avait été à Sandra, elle s'en serait servie comme d'un bloc-notes. Il aurait regorgé de listes de courses, de mémos, de numéros de téléphone, de mots de passe informatiques et de contacts divers. Tout à fait possible d'y trouver une piste qui menât à son propriétaire. Et surtout, la façon dont il avait été retrouvé laissait penser qu'il avait échappé à l'attention du policier entre le moment où il avait été récupéré et celui où il avait été transmis au greffe.

Sandra fut d'abord déçue. Elle ne trouva que des brouillons de poèmes, raturés et incomplets. Rien qui lui indiquât où pouvait se trouver Corentin Lambert. C'était peut-être mieux. Clôturer une enquête à la seule vue d'un indice fourni mais non exploité par la police aurait porté préjudice à l'officier chargé de l'affaire. Claude n'avait visiblement pas besoin de ça. La magistrate reprit le petit carnet et le relut distraitement. Derrière la couverture, le nom du disparu, et entre les pages, d'autres poèmes de sa composition.

Perles fractales du mimosa parlent la langue des oubliés

Rien d'autre ne méritait qu'elle y consacre plus de temps, sauf peut-être ces *m* du mot *mimosa* dont les troisièmes jambes s'enfonçaient profondément sous les lignes qui les supportaient. Elle rangea tout et retourna dans son bureau pour relire ce dossier où elle était désormais sûre de trouver la clé du mystère, non sans oublier de remercier et de dire au revoir à *Dédé* en sortant.

Chapitre XXXII

Le film avait commencé depuis quelques minutes. Habituellement, Claude n'était pas fan de ce type de longs métrages, mais les conseils appuyés de quelques rares collègues avec lesquels un échange restait possible avaient fini par l'emporter. Sur l'écran se succédaient des scènes de combats et de poursuites, avec des coups, des projectiles et des sauts dans le vide. Beaucoup d'adrénaline.

Ça n'était pas particulièrement brillant, mais pour peu que la musique et la posture du héros accompagnent la sensation de peur ou de puissance qui précède les assauts, ça procurait quelques frissons. Pour autant, Claude avait du mal à se mettre dans la peau du personnage. Trop de superperformance, trop de testostérone et pas assez de chaleur dans ce corps qui n'avait plus grand-chose d'humain et qui en devenait presque touchant de candeur. La superproduction prenait petit à petit des allures de dessin animé quand le changement s'est fait d'un coup. Il a suffi d'une scène avec un livre qui s'ouvre sur des pages manuscrites à l'encre luminescente, un ouvrage dont la couverture de cuir renforcée de métal laissait envisager une valeur particulière, pour que l'officier se plonge dans le décor et dans l'histoire qui se déroulaient devant ses yeux.

Ça n'avait rien d'inexplicable, rien de surnaturel. Claude ne prévoyait pas la suite du film, pas plus qu'il ne lui eût été possible d'en imaginer le tournage, mais pendant la demi-heure qu'il lui restait à regarder, l'écran était devenu une fenêtre sur un autre monde, pas moins réel que tout ce qui occupait ses pensées et ses souvenirs. Un ravissement. Finalement, l'expérience était concluante, mais c'est en sortant du cinéma qu'elle a pris une tournure inattendue.

En marchant dans la rue à la lumière des réverbères et sous une petite pluie fine, Claude a senti son corps s'alléger comme s'il se dépouillait de tout ce qu'il contenait d'organique. Plus rien qui pèse. Plus rien de matériel. Un corps comme une vibration. Anticipant d'abord les prémices d'une crise d'angoisse, il lui faut rapidement se rendre à l'évidence : c'est une expérience nouvelle. La sensation d'entrer dans un monde plus complexe, plus profond et plus dense, dont un pan nouveau vient de s'ouvrir.

Je suis de chair et de vent.

Claude a marché jusqu'à son appartement avec l'étrange sensation d'avancer sur un chemin oblique. La déception n'a commencé à se faire sentir qu'une fois dans son quartier, à l'approche de son immeuble. Rien n'avait changé. Les arbres n'étaient pas moins figés, les murs n'étaient pas plus lisses ou plus propres, le sol n'était pas plus souple. Seul le froid lui semblait moins nocif qu'attendu. De retour à l'intérieur, la première idée qui lui est venue à l'esprit a été de reprendre tous les éléments connus sur la disparition de Corentin Lambert.

J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs !

C'était une forme d'ambition diffuse qui poussait Claude à résoudre cette affaire qui durait depuis trop longtemps. Cela n'avait rien à voir avec une quelconque envie de surpasser ses collègues ou de bousculer sa hiérarchie, mais il y avait dans sa démarche l'envie sincère de retrouver le disparu, où qu'il soit et dans quelque état qu'il fût. Cela lui aura pris la nuit entière.

D'abord, Claude a sorti son arme de sa table de chevet, voyant dans son oubli de l'avoir déposée au râtelier du commissariat, quelques heures plus tôt, comme un acte manqué, un signe. Puis, il a fallu ouvrir le tiroir où se trouvait un double de chaque élément du dossier, tout ressortir et tout étaler sur le lit, en dessous de l'oiseau calligramme. Ensuite, après avoir tout regardé, chaque élément réel ou pris en photo, tout en s'efforçant de garder à l'esprit l'ensemble du dispositif, les pages presque vides de sudokus se sont imposées comme l'exercice préparatoire à la résolution de l'énigme.

Guillaume Apollinaire — « Chant de l'horizon en Champagne », dans *Lueurs des tirs*
Je suis l'invisible qui ne peut disparaître
Je suis comme l'onde

Les grilles lui sont passées entre les mains, une par une, dans un sens, puis dans l'autre, pivotant parfois sur elles-mêmes, pour arriver à un volume où chaque pièce s'emboîtait harmonieusement, s'alignait à perte de vue avec toutes les autres. Et les chiffres prenaient place sans qu'il fût nécessaire de les appréhender à travers lignes, les colonnes, les grilles ou les cubes. Tout au plus certains emplacements laissaient hésiter entre deux ou trois possibilités. Il suffisait alors à Claude de se déplacer de quelques unités alentour pour trouver un vide à combler, évident. Chaque fois, un chiffre. Un seul. Parce que n'importe quoi d'autre dissonait avec l'ensemble. Un *trois* à cet endroit-là affaiblissait la structure d'une diagonale ou d'un axe du cube. Alors qu'un *huit* à cet endroit-ci émettait une lumière lunaire sur tous les emplacements qui l'entouraient.

Cela a quand même pris une bonne partie de la nuit à Claude pour en venir à bout, mais à la fin, tout était clair, limpide, avec une seule solution permise, sans qu'il lui fût possible de déterminer pourquoi – juste une certitude. Claude n'avait jamais connu le désarroi sublime de se savoir génie, mais au bout de ce casse-tête, tout lui semblait simple comme tout.

Ensuite, un coup d'œil sur les éléments étalés par-dessus le lit lui a permis d'avancer. À côté de ce qui était déjà clair, ou plutôt, cohérent, quelques pièces restaient creuses et attirantes. Yves Saint Laurent, Rolls Royce, Chanel, Gucci, Volkswagen... Les porte-clés n'étaient pas seulement des logos de marques, d'ailleurs le symbole de l'Olympique de Marseille, qui avait aussi intéressé le disparu, n'avait rien qui évoquât une marque de luxe. Ce n'était pas des logos de marques, plutôt des enchevêtrements de lettres. Chaque porte-clés pouvait être *lu* comme un texte pour peu qu'on en connaisse ou qu'on en ait deviné le sens. Sous le coup de l'émotion liée à cette découverte, Claude leva les yeux pour observer le grand oiseau qui continuait de planer au-dessus de son lit.

Des lettres entremêlées. L'indice qui lui manquait pour comprendre le message de Corentin Lambert. Et en y repensant, ce qui lui avait semblé n'être qu'un imbroglio incompréhensible de signes en crayonnant la première page du petit bloc-notes trouvé dans son bureau contenait un texte. Que ce soit pour écrire d'une façon que lui seul ou quelques initiés puissent comprendre, ou pour créer des mots dont la forme lui plaisait, que ce fût adressé à quelqu'un ou destiné à personne, il s'agissait d'une écriture, d'un message. En se ruant sur la photo de la page de carnet griffonnée au crayon de bois, il lui était désormais possible d'en déchiffrer le contenu comme s'il avait été tracé sur une seule et belle ligne droite.

Chapitre XXXIII

Bien callée dans son fauteuil, la juge dénoua le petit ruban de coton autour de l'agrafe métallique et rouvrit le dossier *Corentin Lambert*. Elle relut distraitement les quelques pages du dessus, avec la certitude que le pitoyable frère n'était autre que le poète au nom tracé dans la marge et au *m* caractéristique, ou plutôt l'idée que s'en faisait le disparu au moment où il avait choisi de fuir le monde, de s'en extirper.

À mon pitoyable frère

Pour être et pour avoir un frère, il faut être deux. Rimbaud avait adressé ce texte à Dieu sait qui, mais cela n'avait pas d'importance. Corentin Lambert ne s'y était pas trompé, le poème était aussi pour lui. Sandra avait mis du temps à comprendre ce rapport à l'art poétique, encore un peu abscons, mais elle en avait pris son parti. Elle avait franchi une brèche. Maintenant elle en est sûre, Corentin Lambert a écrit tous ces messages, il ne peut pas être très loin. Sans l'assumer pleinement, la magistrate s'intéressait désormais à la poésie, non pas qu'elle y vît un moyen de faire progresser son enquête, mais la logique cartésienne et déductive de la justice procédurale avait atteint ses limites. Le dossier défilait sous ses yeux. Plus question d'y chercher des indices. Elle s'empara de son téléphone.

– Madame la juge ?

Ferme et respectueuse, la voix de la secrétaire avait gagné en aplomb.

– Je vous appelle au sujet du dossier *Corentin Lambert*.

– Je vous écoute.

J'aimerais m'entretenir avec les informaticiens qui ont procédé à l'expertise de l'ordinateur du disparu.

Il y eut quelques secondes de silence.

– J'ai le dossier sous les yeux. Je vais tenter de les contacter et je vous les passe. Vous restez à votre bureau ?

La juge acquiesça et remercia son interlocutrice avant de raccrocher. Il n'y avait plus qu'à attendre, même si elle avait déjà passé trop de temps à compter sur les autres pour boucler cette enquête. Si elle devait en croire le procureur, Corentin Lambert n'avait pas complètement disparu et cherchait d'une façon ou d'une autre à signaler sa présence à ceux qui le cherchaient. *Signaler sa présence*. En admettant que le procureur n'ait pas perdu la raison, rien n'indiquait que le disparu voulût qu'on le retrouve.

Sandra regarda la photo de l'homme sur le papier filigrané de son dossier. En dessous, son nom était écrit en petit et en italique.

– Corentin Lambert.

Livre des morts des Anciens Égyptiens

L'âme meurt une deuxième fois lorsque l'on a cessé de prononcer le nom du défunt.

Qu'est-ce que l'âme ? Après tout, en pensant au nombre de gens qui croyaient en un éventuel au-delà, Sandra envisagea la présence de Corentin Lambert comme quelque chose de possible, même si cette présence n'avait rien à voir avec celle d'un individu de chair et de sang.

Je suis de chair et de vent

La phrase relevée par l'agent de police dans le calligramme de l'oiseau résonna à ses oreilles. Sur le moment, l'enthousiasme du lieutenant lui avait paru déplacé, mais devant la photo du disparu, Sandra le trouva communicatif. Corentin Lambert n'était peut-être plus de ce monde, mais il n'était pas hors de portée. Une petite mélodie, bien connue, résonna à ses oreilles.

Secrétariat

Elle décrocha promptement.

– J'ai un policier qui a travaillé sur l'expertise de l'ordinateur de monsieur Lambert. Je peux vous le passer ?

La juge accepta, puis s'entretint avec cet homme qui lui sembla charmant. Lorsqu'elle lui demanda si certains éléments récupérés dans le cadre de l'expertise avaient pu ne pas être mentionnés dans le rapport, elle entendit une voix embarrassée.

– Vous savez, si on devait retranscrire tout ce qui est en mémoire, on enverrait l'équivalent d'une dizaine d'annuaires à chaque fois, et encore, écrits tout petits et sur du papier à cigarette.

La juge rassura le policier : elle comprenait, les procédures étaient élaborées pour être efficaces, et la plupart du temps, elles l'étaient, mais certains dossiers nécessitent que l'on aille un peu au-delà. Il était bien d'accord.

– Le problème, c'est que je peux vous envoyer l'ensemble de ce qui a été récupéré, mais vous allez y passer des semaines, peut-être même des mois, sans compter que la plupart des données ne peuvent être comprises que par une machine. C'est du code.

En effet, Sandra n'était pas très enthousiaste à l'idée d'examiner l'équivalent de dix annuaires mot-à-mot.

– Et parmi les données exploitables, vous n'avez pas une idée de quelque chose qui pourrait servir ?

L'homme prit quelques secondes pour réfléchir.

– Non, je ne vois pas... Tous les fichiers exploitables vous ont été transmis. D'ailleurs, aucun n'était crypté. Je vous le dis, tout le reste, c'est du langage machine.

Aucun n'était crypté. Depuis le début de l'enquête, c'est comme si Corentin Lambert voulait être retrouvé, mais pas par n'importe qui.

– L'accès à l'ordinateur était verrouillé par un mot de passe ? demanda Sandra en même temps qu'elle se posait la question.

– Oui, oui, c'est pour ça qu'on a mis un peu de temps à le craquer.

– Vous pouvez me le donner ?

L'homme poussa un petit soupir, comme pour montrer qu'il trouvait cette idée idiote, puis il répondit.

– La plupart du temps, c'est un imbroglio de signes, de chiffres et de caractères spéciaux. C'est pour ça qu'on ne les mentionne pas dans nos rapports.

– Vous pouvez me le donner ou pas ? répliqua Sandra en s'efforçant de dissimuler son impatience.

– Attendez, je vous cherche ça.

Cela prit plusieurs minutes, plusieurs minutes pendant lesquelles la magistrate pensa au disparu. Mais surtout, elle pensa à son fils, à ce deuil impossible qui avait valeur de jugement, de condamnation à errer dans les limbes jusqu'à d'invraisemblables retrouvailles. Elle se demanda s'il était heureux, là où il est. Tout ce qu'elle pouvait faire pour lui avait-il la moindre importance ? Et si c'était le cas, le saurait-elle un jour ?

Proverbe malgache

Les morts ne sont vraiment morts que lorsque les vivants les ont oubliés.

– Ça y est ! Je l'ai !

Elle sursauta et demanda à l'agent de lui épeler ce mot de passe. En notant « M0nt2Gl3d1g » sur une page du bloc-notes posé devant elle, elle comprit qu'elle avait vu juste.

Chapitre XXXIV

Claude avançait. Et l'idée de monter jusqu'au sommet du mont ne lui était pas vraiment venue à l'esprit. Corentin Lambert n'était posté nulle part pour guetter les passants. Il était là présent, il attendait qu'on le rejoigne, pour peu que ce terme eût un sens dans le monde où il vivait désormais. Claude avançait entre les arbres non pas à la recherche d'un disparu, mais pour y trouver *le lieu et la formule*. Une fois acquise la sensation d'être là où il fallait, il y eut un regard jeté vers le ciel, avant de s'asseoir sur quelques vestiges d'un petit pan de mur.

Michel Foucault — *Les Mots et les Choses*

La divination n'est pas une forme concurrente de la connaissance ; elle fait corps avec la connaissance elle-même.

S'asseoir et fermer les yeux... après tout ce temps passé à enquêter, il semblait naturel que tout finisse et tout recommence dans cette obscurité. Calme, Claude a fermé les yeux comme si rien ne pouvait plus l'atteindre, comme si tout danger se trouvait à jamais écarté. Ce n'était pas l'indice inscrit sur le bloc-notes, avec toutes les lettres de *mont de Gledig* enchevêtrées, qui lui laissait croire que Corentin Lambert avait souhaité sa venue. Le graphe n'était pas une invitation... seulement une piste accessible à quiconque se sentait prêt à le suivre. Le fait d'avoir réussi à le déchiffrer suffisait à Claude pour se sentir à sa place dans cette forêt. Pourtant, le long du chemin parcouru, l'officier de police n'avait pu échapper à quelques questionnements. Et si tout cela n'était que folie ? Et si cette excursion n'était que fuite en avant, refus d'admettre ses erreurs, fantôme de réussite ou symptôme d'un trouble mental sévère ? Ces questions étaient désormais sans importance. À l'aise et en tailleur sur un tapis de feuilles mortes, Claude savait que l'heure était venue, non pas de tout abandonner, ou pas seulement, mais de prendre un nouveau départ.

نیشابوری عطار محمد ابو حامد فریدالدین — *La Conférence des oiseaux*

L'ambition est la clé des mondes. Elle est l'essentiel de l'oiseau. Elle est la portée de ses ailes !

Jusqu'à présent, ça lui avait semblé un peu paradoxal. Cette volonté de se sentir à sa place dans le monde tout en voulant s'en extraire lui avait posé problème, mais depuis que la lecture des phrases du calligramme de l'oiseau s'était imposée à sa conscience – ou depuis plus longtemps, comment pourrions-nous savoir ? – le paradoxe avait cessé de l'étonner. Après ce matin décisif, des souvenirs d'enfance lui étaient revenus sans raison apparente. Des souvenirs tellement lointains qu'ils lui semblaient émerger d'un autre monde : la peur des monstres dans le lit (et non pas sous le lit, comme le disent les adultes pour se rassurer), les plongeurs récurrents dans un monde inventé chaque fois qu'un objet ouvrait le chemin, qu'il s'agisse de poupées ou de petites voitures (et ce monde devenait souvent plus réel, plus tangible et plus profond

que celui de l'école ou de l'appartement), et surtout, les moments où n'importe quelle histoire racontée ou lue ou au fil des pages d'un album ou d'un livre s'imbrique avec tout alentour, avec tout son passé (et Claude en avait maintenant la certitude, avec tout son futur), avec toutes les histoires entendues jusque-là.

Maintenant que ces problèmes lui semblaient anodins, comme domptés, Claude n'attendait plus rien, n'avait plus rien à attendre. Les yeux fermés, une petite lueur rougeoyante lui apparut en scintillant quelque part dans son imagination ou dans la machinerie cérébrale qui lui montrait le monde : lueur entoptique, phosphène, illusion ? Rien pour Claude qui vaille la peine de s'y attarder. Avant d'aller plus loin, il lui a seulement fallu accepter l'idée que même ce signe, incontournable et invisible à tous les autres, n'avait pas de sens. Et une fois cette nouvelle vérité acceptée, quand Claude a de nouveau tenté de lâcher prise, la peur a repris le dessus. Cette peur imbécile qui empêche les enfants de dormir parce qu'ils n'osent pas rêver, cette appréhension d'un monde nouveau dans lequel tout peut surgir et se mettre à hurler, cette sensation terrible de se retrouver en situation de victime, quoi qu'on fasse et quoi qu'on pense, toutes ces angoisses ce sont rejointes comme des furies au-dessus de Claude qui savait bien, pourtant, qu'il ne fallait pas rouvrir les yeux, que la porte pour rejoindre Corentin Lambert allait se refermer, peut-être à jamais, si elle n'était pas franchie avant que la lumière revînt l'éblouir.

Il faut rester là et affronter cette peur d'un monde où tout est devenu possible, cette peur d'être libre et faible à la fois, quitte à passer la nuit dans cette forêt. Cette idée même du soleil qui cédait la place aux ténèbres a fait tressaillir Claude et son premier réflexe, idiot, fut de mettre la main sur son arme.

Anton Pavlovitch Tchekhov

Si dans le premier acte vous dites qu'il y a un fusil accroché au mur, alors il faut absolument qu'un coup de feu soit tiré avec au second ou au troisième acte. S'il n'est pas destiné à être utilisé, il n'a rien à faire là.

Le contact métallique, dur, était rassurant. La mécanique, sommaire et redoutable, a réconforté Claude. Une arme dans la main, tout redevient logique, simple. Il a fallu qu'un oiseau se mette à siffloter sur une branche pas très loin pour que le monde redevienne accueillant, pour que l'angoisse se dissipe comme un mauvais brouillard ; un pépiement harmonieux et discordant à la fois, dans lequel chaque sifflement en laissait présager un autre, et restait tout de même surprenant.

Derrière la lueur rougeoyante, Claude a senti une présence qui n'aurait pas dû lui être fondamentalement hostile. Cette tache lumineuse, c'était comme une barrière morale et protectrice pour l'empêcher d'aller plus loin, pour son propre bien. C'était le visage de toutes les autorités qui jugeait les vivants de leur venue au monde, visage austère qui gronde, qui réprime et qui récompense selon qu'on lui a plu ou qu'on lui a désobéi. C'est le grand inquisiteur dont les membres virils égarent les esprits et caressent les fantômes. C'est lui qu'il faut abattre avant de rejoindre, une bonne fois pour toutes, Corentin Lambert, dans un monde plus vaste, plus naturel et plus volumineux, un monde rempli de correspondances. C'est la cible.

D'abord, une sensation de cri, cri de peur et de rage, insonore – lorsque l'on crie en rêve, on ne crie pas toujours dans la réalité. Puis, après la flamme qui suivit le coup de feu et qui embrasa la transe où Claude avait échoué, la porte était ouverte. Le passage était libre.

Chapitre XXXV

Tout en jetant de temps à autre un coup d'œil à sa carte, quelque part entre Joigny-sur-Lunes et Saint-Nicolas de Dommeroy, Sandra explorait le mont de Gledig – le *MOnt2Gl3d1g*. Elle marchait précautionneusement, la tête baissée et le regard posé sur le sol glissant à quelques pas devant elle, s'efforçant seulement de se rapprocher du sommet. Elle avançait entre les arbres dont les odeurs se mêlaient au souffle du vent. Elle avançait avec la conviction que Corentin Lambert se trouvait quelque part aux alentours. Elle aurait voulu l'appeler pour lui demander la permission d'approcher, de le retrouver, ou seulement pour s'assurer qu'il fût en vie.

– Monsieur Lambert ??!

Elle s'entendit crier son nom, espérant qu'autour d'elle il n'y eut personne d'autre, à part peut-être cet officier de police dont on n'avait plus de nouvelles, Claude. Heureusement, le temps était suffisamment maussade pour que les promeneurs soient restés chez eux, et Sandra se sentait suffisamment seule pour ne pas se sentir ridicule. Il n'y eut pas de réponse. Après ce cri lancé au milieu des bois, seul un silence grouillant de vie a troublé la magistrate. Comme si tout ce qui s'était figé autour d'elle la regardait marcher vers le sommet, elle en hésita même à rebrousser chemin.

Gustave Flaubert — *Mémoires d'un fou*

Le souvenir est l'espérance renversée. On regarde le fond du puits comme on a regardé le sommet de la tour.

L'idée de rire lui est venue d'on ne sait où, rire à gorge déployée pour imposer sa présence à tout ce qui vit alentour, pour certifier que rien ne nous fait peur et que l'on ne s'arrêtera pas. Mais avant qu'elle n'eût pris corps, cette idée lui sortit de la tête, et Sandra reprit sa marche avec l'infime espoir de trouver, derrière les arbres, dans une lisière ou à ses pieds, un signe prometteur. Tant qu'elle montait vers le sommet, elle ne renoncerait pas.

– Monsieur Lambert ??!

Le mont était désert, mais il n'était pas non plus abandonné ni sauvage. Que ce soit pour se promener ou pour cueillir des champignons, des gens passaient régulièrement par là. Et personne n'avait encore retrouvé le corps de Corentin Lambert ni un quelconque objet susceptible de lui avoir appartenu, personne n'avait rien rapporté de ce genre au commissariat. Visiblement, il faudrait plus qu'un peu de chance pour retrouver la trace du disparu en avançant sans autre indice que le *mont de Gledig* utilisé comme mot de passe.

نیشابوری عطار محمد ابوحامد فریدالدین — *La Conférence des oiseaux*

Sur l'absence de tout repose toute chose.

En avançant, un tressaillement, et puis rien... Tout en arpentant les bois qui en bordaient les hauteurs, Sandra finit par acquérir la conviction que Corentin Lambert n'est pas ici. Déçue, elle s'efforça de résister aux élucubrations du procureur et de l'officier chargé de l'enquête. Un homme ne se volatilise pas, il ne se dissout pas dans la nature comme un être se changerait en pur esprit. Le boucher était parti sans laisser de traces, et comme tous les disparus, il fallait bien qu'il fût quelque part. Épuisée et au bord des larmes, Sandra s'assit au pied d'un arbre, leva la tête et tenta d'écouter le bruit du vent.

Et si elle prenait à son tour cette décision de disparaître, elle pourrait faire en sorte que personne ne la retrouve. Pensive et recouvrant quelque peu ses esprits, elle réfléchit. Trouver une seule bonne raison de ne pas s'en aller ? de ne pas rejoindre son fils, Corentin Lambert et peut-être cet officier de police qui enquêtait sur sa disparition ? La peur de ce qui allait suivre ? La peur d'abandonner un mode de vie qu'elle n'avait encore jamais vraiment osé remettre en question ? La peur de manquer à ceux de son clan et de passer pour bohème aux yeux de tous les autres ? Elle chercha une réponse dans le ciel rougeoyant, et sentit sa peau frissonner au froid qui lui tombait dessus.

A. Zeitlin, traduit par Rachel Ertel
Car ne demeurent que les mots, tout le reste est aboli, anéanti.
Je restai seul au milieu d'une forêt
Une forêt de mots en bas en haut.
J'entendis un bruissement :
Cueilleur de mots – apporte tes paniers
Commence ta cueillette.

Elle s'essuya les yeux et tenta, en vain, de penser à tous ceux qui manquaient, qui lui manquaient. Seuls son fils, Corentin Lambert et l'officier de police, Claude, dont elle ne fut jamais capable de déterminer s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, sont sortis des limbes de sa mémoire. Et tant pis pour les autres. Pour peu qu'ils ne manquent à personne, ils n'étaient pas plus malheureux. Au-dessus d'elle, quelques oiseaux se sont mis à chanter, comme s'ils n'avaient pas froid, ou comme s'ils s'en fichaient. L'air qu'ils fredonnaient lui a rappelé des chansons enfantines.

Meunier tu dors,
Et le vent souffle souffle
Meuniers tu dors,
Et le vent souffle fort.

Tant pis pour les absents ! et peut-être cela valait-il la peine de monter jusqu'au sommet du mont, juste pour voir la plaine d'en haut et pour sentir le vent lui caresser la peau. Ensuite, elle rentrerait et travaillerait sur quelques dossiers, dont celui de Corentin Lambert, jusqu'à ce que la fatigue l'incite à se coucher, à trouver qu'après tout, rien ne vaut le repos, au moins pour quelques heures. Elle rentrerait parce que, comme elle l'avait lu récemment sans parvenir à se souvenir dans quel ouvrage, *on se doit à la*

Société. Elle rentrerait parce que la disparition de ceux qui ne laissent que des soupirs n'a de sens qu'à travers les restants, ceux qui se souviennent.

Paul Verlaine — « Amour »
Âme, te souvient-il, au fond du paradis,
De la gare d'Auteuil et des trains de jadis
T'amenant chaque jour, venus de La Chapelle ?

Et de retour chez elle, elle se souviendra, pas toujours nettement, parce que même les traits de son fils s'étaient dissipés depuis qu'il n'était plus rentré, un soir d'hiver comme celui-là, et que petit à petit, les photographies ont remplacé les images du vivant en mouvement. *Se souvenir des mouvements*. Cette pensée a réjoui Sandra au moment où elle atteignit le sommet du mont. Elle tenta de visualiser une seule scène animée comme on visualise une image, pour s'assurer qu'elle en était capable. Bizarrement, il n'y avait que le visage de Claude, qui s'animait en même temps que sa voix, à lui venir à l'esprit. Au sommet, une petite table de bois attendait d'éventuels promeneurs. Sandra s'y est assise et, lasse, regarda les quelques inscriptions faites au canif sur les striures. À côté d'un petit oiseau, gravé maladroitement, elle y a lu : « et j'ai scruté tout ce que nul ne peut en rien imaginer¹. » Quand elle entendit un coup de feu, à quelques centaines de mètres plus bas, elle courut comme une dératée, mais n'y trouva rien d'autre qu'une vague odeur de poudre.

¹ Guillaume Apollinaire — « Les Collines », dans *Poèmes de la paix et de la guerre*, 1918.

Table

Chapitre	I	p. 5
Chapitre	II	p. 8
Chapitre	III	p. 12
Chapitre	IV	p. 15
Chapitre	V	p. 18
Chapitre	VI	p. 21
Chapitre	VII	p. 26
Chapitre	VIII	p. 30
Chapitre	IX	p. 39
Chapitre	X	p. 42
Chapitre	XI	p. 46
Chapitre	XII	p. 52
Chapitre	XIII	p. 58
Chapitre	XIV	p. 63
Chapitre	XV	p. 69
Chapitre	XVI	p. 75
Chapitre	XVII	p. 78
Chapitre	XVIII	p. 81
Chapitre	XIX	p. 85
Chapitre	XX	p. 88
Chapitre	XXI	p. 92
Chapitre	XXII	p. 95
Chapitre	XXIII	p. 99
Chapitre	XXIV	p. 107
Chapitre	XXV	p. 110
Chapitre	XXVI	p. 113
Chapitre	XXVII	p. 118
Chapitre	XXVIII	p. 123
Chapitre	XXIX	p. 126
Chapitre	XXX	p. 129
Chapitre	XXXI	p. 134
Chapitre	XXXII	p. 139
Chapitre	XXXIII	p. 142
Chapitre	XXXIV	p. 145
Chapitre	XXXV	p. 148